

IDAD A
CCIÓN C

NOTRE-DAME
DE PARIS

NA5550

.N87

F3

c.1

00

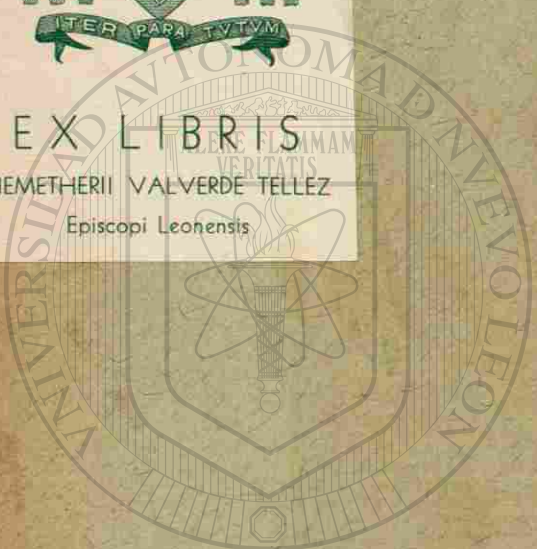


1080020060

EX LIBRIS

HEMETHERII VALVERDE TELLEZ

Episcopi Leonensis



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

E
HEME



NOTRE-DAME
DE PARIS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

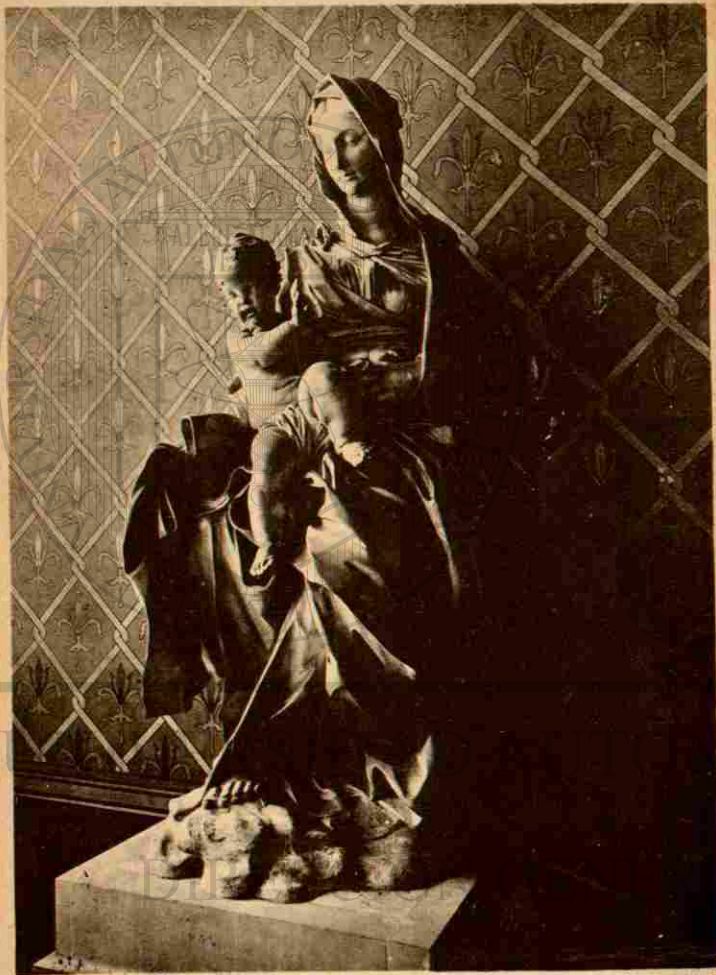
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





STATUE DE LA VIERGE

Attribuée par les uns à Le Bernin et par d'autres à Michel-Ange
Notre-Dame-de-Paris. — Chapelle Saint-Guillaume

Abbé ANDRÉ FAYOLLE

NOTRE-DAME DE PARIS

MOIS DE MARIE
PRÊCHÉ A NOTRE-DAME DE PARIS
ANNÉE 1890
(Ouvrage orné d'un plan et de 14 gravures).



LAPIDES CLAMABUNT!

Capilla Alfonso
Biblioteca Universitaria

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
Biblioteca Valeriano y Tolosa

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE, RUE BONAPARTE, 90,

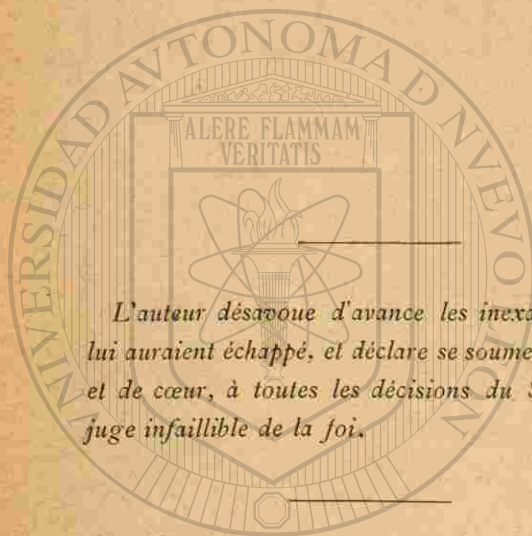
1890

43454

NA 5550

N 87

F3



L'auteur désavoue d'avance les inexactitudes qui lui auraient échappé, et déclare se soumettre, d'esprit et de cœur, à toutes les décisions du Saint-Siège, juge infaillible de la foi.



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR COTTON

Evêque de Valence,

MONSEIGNEUR,

Le Christ a fait son entrée dans le monde par la Vierge Marie, sa mère ; c'est par elle que je voudrais le faire entrer dans les âmes, en publiant ce mois de Marie, inspiré par Notre-Dame de Paris.

Cette admirable métropole est une conception éminemment nationale. Elle est née du génie français inspiré par la foi, comme toutes nos églises ogivales.

En cherchant à dire par la parole ce que ce monument dit si bien par le marbre, le bronze ou le bois, j'ai été soutenu par cette pensée que je faisais à la fois un acte de Français et de chrétien.

Votre cœur m'a compris, Monseigneur ; aussi, je me permets de vous dédier ce modeste travail et de réclamer, pour lui et pour moi, vos meilleures bénédictions. *Benedictio patris firmat domos.*

Oh ! croyez-le bien, Monseigneur ; c'est avec une joie profonde, que l'auteur de ces quelques pages

006507

place le nom de son Evêque à la tête d'un livre destiné à rappeler tant de souvenirs, tant de dévouement et tant de vertus.

J'ai l'honneur d'être,
Monseigneur,
de Votre Grandeur,
un de vos prêtres les plus respectueusement
dévoués.

L'abbé A. FAYOLLE.

ÉVÊCHÉ

de

VALENCE

Valence, le 29 juillet 1890.

CHER MONSIEUR L'AUMÔNIER,

C'est une heureuse et féconde inspiration que vous avez eue de faire, sous forme de Mois de Marie, la monographie de Notre-Dame de Paris ; et votre auditoire, tout éclairé qu'il est, a dû s'étonner plus d'une fois de vivre au milieu de tant de merveilles, sans en avoir jamais soupçonné l'existence.

Nos artistes religieux du moyen-âge écrivait l'histoire sacrée sur les murs de nos vieilles cathédrales, et le peuple, en allant prier Dieu, relisait avec intérêt la Bible et l'Évangile, se rappelait avec bonheur les mystères de notre sainte religion, traduits dans un langage accessible aux plus illettrés.

De nos jours, où l'on parle tant d'instruction, on ne sait plus lire dans ces livres de pierre, dont les caractères, en frappant vivement les yeux, font entrer dans l'âme les enseignements les plus élevés et les plus salutaires.

En vous efforçant de ramener les esprits à cette étude sanctifiante, vous rendez service, en même temps, à la science et à la religion. Je vous en félicite et vous en remercie, et je fais les meilleurs vœux pour que, prêtres et fidèles, en grand nombre, se familiarisent, par la lecture de votre livre, avec ce symbolisme chrétien où l'on trouve tant d'intérêt et d'édification.

Agréez, cher Monsieur l'Aumônier, la bien respectueuse expression de mon affectueux dévouement.

† CHARLES, EVÊQUE DE VALENCE.

LETTRE DE M. BERGÈS

Chanoine-Archiprêtre de N.-Dame de Paris.

Merci mille fois, cher Monsieur l'Abbé ; nous avons été, tous, heureux de vous entendre, et nous espérons que vous voudrez bien garder un bon souvenir de votre beau mois de Marie de Notre-Dame. Quant à nous, nous ne vous oublierons pas, et nous ne désirons plus qu'une chose : c'est de vous entendre encore.

Votre reconnaissant confrère et ami,

A. BERGÈS,

Chanoine-Archiprêtre de Notre-Dame de Paris.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Matiffas de Buci ; les personnages fameux qui ont laissé une trace ineffaçable sur cette noble terre de France : Charlemagne, Suger, le vainqueur de Bouvines, le vaincu de Mansourah, Jeanne d'Arc, Louis XIV, Condé, Pie VII et Napoléon ; la foi vive et agissante de nos aïeux, les antiques corporations, les maîtrises, les jurandes, les écoles, l'Université, la Sorbonne ; Pierre Lombard, Duns Scot, Saint Bernard, Saint Dominique ; les fêtes nationales, les *Te Deum* et les victoires, les mariages princiers, les grandes manifestations religieuses, en un mot, tout un passé de gloire à jamais mémorable.

Notre-Dame de Paris, comme on l'a fait remarquer, avec une grande autorité, est une sorte de *catéchèse* de pierre, de *patristique* populaire, de Théologie des gens du monde. Elle dit avec le marbre, la pierre, le bronze ou le bois, avec ses lignes architecturales, ses statues, ses bas-reliefs, ses peintures et ses verrières, ce que l'éloquence dit par la parole et par l'écriture. *Les maîtres imagiers* du moyen-âge ne poursuivaient qu'un but : exposer aux yeux les enseignements et les vérités de la doctrine chrétienne. C'était le livre du peuple par excellence. Aussi, la cathédrale ogivale

fut-elle toujours populaire. Le peuple l'aimait encore parce qu'elle était, pour ainsi dire, son œuvre, le fruit de son travail et de ses sueurs. C'est moins, en effet, avec les dons de la magnificence royale, qu'avec l'obole modeste du bourgeois, de l'enfant du peuple et de l'artisan, que s'élevaient ces gigantesques monuments.

Appelé par la bienveillance de M. Bergès, curé-archiprêtre de la métropole, à prêcher, pour la 2^e fois, le mois de Marie à Notre-Dame de Paris, de concert avec M. le chanoine Amodru, mon ancien maître et mon ami, pour ne pas me redire, j'ai dû me préoccuper de trouver un sujet. Après quelques jours de réflexions, la pensée m'est venue de le prendre dans le monument même où je devais parler. J'ai fait part de mon projet autour de moi ; on a trouvé l'idée neuve et féconde. Dès lors je me suis mis à l'œuvre, et à mesure que j'ai marché, l'horizon a grandi : aujourd'hui, à mes yeux, il est sans limites.

L'Ancien et le Nouveau Testament ; Dieu, le Christ et la Vierge Marie ; les anges, les hommes et les démons ; l'histoire et la légende ; la terre, la mer, les astres, les plantes, les animaux réels ou fantastiques ; le symbole et la réalité, la vie

et la mort, l'Eden, le Calvaire, le jugement universel, le ciel et l'enfer : tout est là. C'est le drame complet de l'humanité, pétrifié sur les murs du monument, éloquent cependant, et vivant, et, avec la *Somme Théologique* de Saint Thomas d'Aquin, la plus vaste conception qui soit sortie du génie humain.

Aujourd'hui, au milieu d'habiles restaurations, la basilique de Maurice de Sully, sur plusieurs points, apparaît encore mutilée; des places vides et des bas-reliefs, tronqués par le marteau destructeur, accusent des heures de deuil; la main des hommes, hélas! a été plus cruelle pour elle que la main du temps... Et voilà que malgré ces empreintes douloureuses, **elle parle encore, lapides clamabunt!**

En étudiant Notre-Dame, j'ai vu, j'ai senti, j'ai compris, et, plus d'une fois, j'ai été ému. Puisse le lecteur, à son tour, voir, sentir et comprendre!

Ce n'est pas ici un livre d'histoire; cependant, je crois assez posséder mon sujet pour ne rien avancer de contraire à la vérité.

Ce n'est pas un traité de morale et de dogme; j'ai eu soin toutefois de mettre une distance entre la vérité absolue et les pieuses croyances.

Enfin ce n'est pas un livre d'art, quoique je me sois entouré de toutes les données de l'art.

C'est simplement un essai, un modeste mois de Marie, où je cherche, entre autres choses, à marquer la place qu'occupe la Vierge Marie, mère de Dieu, dans l'Economie de la Rédemption.

Qu'on me permette, en terminant ces quelques mots d'explication, de remercier, de tout cœur, ceux qui ont bien voulu me seconder de leurs lumières et de leur concours et, en particulier, le savant archéologue de notre diocèse, M. le chanoine Didelot, curé-archiprêtre de la cathédrale de Valence, qui a mis si généreusement à ma disposition, son musée chrétien, sa riche bibliothèque et son savoir.

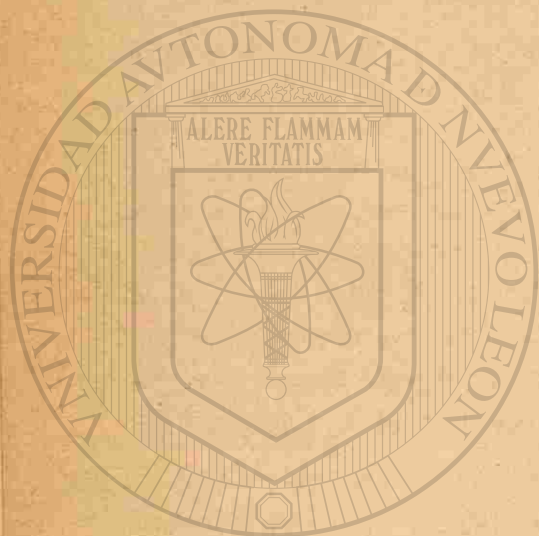
Valence, juin 1890.

L'abbé A. FAYOLLE,

Aumônier du collège de Valence,

Officier d'Académie,

Missionnaire apostolique. ®



NOTRE-DAME DE PARIS

I

Ave gratia plena.

Je vous salue, pleine de grâce.

Quand, il y a dix-huit siècles, l'archange Gabriel, par l'ordre exprès de Dieu, venait annoncer à la Vierge Marie qu'elle était choisie pour être la mère du Messie et la saluait pleine de grâce, *Ave, gratia plena*, c'était la première fois qu'un des princes de la milice céleste s'inclinait ainsi devant un enfant d'Adam.

Dans cette démarche de l'archange Gabriel, dans ces paroles et dans ce respect, il y a l'expression d'un culte pour la Vierge Marie tel, que la foi chrétienne, dans son enthousiasme filial le plus ardent, n'a rien trouvé de plus.

Et chaque jour, quand la cloche matinale se fait entendre, mêlant ses sons pieux aux premières lueurs de l'aube, le chrétien répète la salutation de Gabriel et dit : Je vous salue, Marie, *Ave Maria*.

Et quand l'astre qui nous éclaire a fait la moitié de sa course, la cloche tinte une seconde fois et le chrétien répète : Je vous salue, Marie.

Enfin, quand le soir allonge les ombres dans la plaine, et que le soleil éteint ses derniers feux, la cloche salue le départ du jour comme elle a salué son lever, et le chrétien redit encore : Je vous salue, Marie, *Ave Maria*.

Que de sublimes inspirations ont été puisées dans cette angélique prière !

Qui ne connaît pas l'Angelus du peintre Millet ?

Le grand artiste, s'inspirant de cette scène chrétienne, qu'il avait sans doute contemplée en Bretagne, a fait prier la toile ; ce jour-là, il s'est surpassé lui-même, il a été sublime.

Rappelons ce tableau : La nuit tombe sur une plaine sans fin. On distingue à l'horizon, au milieu des lueurs du crépuscule, la forme vague d'un clocher de village. Sur le premier plan, deux personnages seulement ; c'est un couple de jeunes époux qui travaillent. Ils ont déposé, pour un instant, à côté d'eux, leurs instruments de peine ; l'Angelus sonne ; on le comprend : ils baissent la tête l'un et

l'autre et prient. La prière du jeune homme est plus grave et plus profonde, celle de la jeune femme, plus douce et plus tendre ; on sent que c'est une mère qui parle à une autre mère. En les voyant ainsi tous deux, on prie avec eux : il y a là quelque chose de céleste.

Oh ! si l'art savait toujours se tenir dans ces hauteurs !..... Comme le sentiment religieux élève les élans du génie ! Sans doute, il y a d'autres sentiments légitimes en ce monde, mais n'ont-ils pas toujours quelque chose de terrestre, et l'art n'est-il pas un fils du Ciel ?...

Interrogez les grands peintres, ils vous diront ce qu'ils doivent à cet idéal que leur rappelle la Vierge Marie, cette apparition de l'humanité divinisée pour ainsi dire dans la personne de la mère du Christ !

C'est ce souffle chrétien qui animait les grands architectes du moyen-âge ; c'est le culte de la mère de Dieu, qui a inspiré leurs œuvres les plus sublimes : Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Reims, Notre-Dame d'Amiens, Notre-Dame de Paris.

Il y avait alors un invincible amour pour cette patronne des âmes élevées, cette consolatrice des affligés, ce refuge des pécheurs.

Le marbre et la pierre traduisaient ces sentiments de la piété filiale envers celle que tout chrétien appelle sa mère.

Une cathédrale gothique, consacrée à la Vierge Marie, Notre-Dame de Paris, par exemple, n'est-elle pas un magnifique mois de Marie ? Quel hymne admirable écrit avec la pierre ! Nous en étudierons chaque soir les strophes sublimes pendant ce mois. Ce projet ne saurait déplaire aux enfants de Notre-Dame.

Voulez-vous que je vous raconte comment se bâtissaient de pareils monuments ? « Des hommes puissants et fiers de leur naissance, dit un témoin oculaire, accoutumés à une vie de plaisir, s'attachaient à un char et voituraient des pierres, de la chaux, du bois, tous les matériaux nécessaires à la construction. Quelquefois des milliers de personnes sont là, hommes et femmes, et tout se passe en silence.

« Quand on s'arrête dans le chemin, on prie, on parle de ses fautes, on en demande le pardon. Le prêtre engage à apaiser les haines, à remettre les dettes, et si quelqu'un s'y refuse, on le détèle, on le chasse.

« Quand la nuit vient, on allume des cierges sur le chariot, autour des églises en construction, on veille, on chante des hymnes et des cantiques. »

Ainsi parle un témoin oculaire. « Ce mouvement, ajoute-t-il, a commencé dans le pays Chartrain ; il s'est propagé ensuite dans l'Ile-de-France et par-

tout. » C'est la réalisation de la parole du Seigneur : la foi qui transporte les montagnes et sème des chefs-d'œuvre.

C'est avec une pensée de foi qu'il faut étudier nos grandes cathédrales du moyen-âge.

Tenez, que nous dit cette métropole ?

N'est-ce pas une idée de puissance, de grandeur et de majesté qu'elle réveille en nous ! Et, par là, ne dit-elle pas la puissance, la grandeur et la majesté de celle dont elle porte le nom et qu'elle veut glorifier ! Que de grâce, que de perfection dans les détails, que de délicatesse dans toutes les figures, que d'expression ! Oh ! c'est bien là le symbole de la mère du Christ dont le souvenir réveille les idées de puissance, de charme et de bonté.

Croyez bien que ce n'est pas là une interprétation arbitraire : tout cela est voulu et visé. Pour comprendre un monument où tout était allégorie, allusion, figure et calcul, comme dans les monuments de cette époque, il faut toujours dégager l'idée mère des détails et des accessoires.

On reproche parfois à l'architecte de la nouvelle église de Fourvières, à Lyon, une des plus anciennes villes consacrées à la mère de Dieu, d'avoir donné à son monument un extérieur qui réveille l'idée d'une acropole ou d'une citadelle. Cette critique est un éloge. C'est bien la pensée que le mai-

tre a voulu faire naître, une pensée de force et de puissance.

La nouvelle église de Fourvières est un *ex-voto* de la ville de Lyon, reconnaissante envers Marie qui l'a protégée contre l'invasion prussienne en 1870. Marie fut alors le boulevard de la cité : l'église de Fourvières doit rappeler ce fait et ce souvenir. Elle le fait par la masse imposante de son architecture.

Ce que l'architecte exprime par des lignes et des contours, par le marbre, le bois et la pierre, le musicien le dit par des accords et des mélodies.

Dans l'antiquité, la musique et la poésie étaient inséparables, comme deux sœurs qui ne se quittent jamais.

David chantait ses psaumes en s'accompagnant de la harpe devant Saül, ou devant l'arche d'alliance. Ainsi faisaient dans la Grèce antique le vieil Homère, et au moyen-âge, chez nous, les troubadours et les trouvères.

Ce sont deux puissants moyens de civilisation que la poésie et le chant, et ce n'est pas sans raison que la fable nous montre les bêtes fauves accessibles aux accents d'Orphée, et les pierres se mouvant aux accords d'Amphion, lorsqu'il bâtissait la citadelle de Thèbes. On a revu les mêmes prodiges au

Paraguay. Les premiers disciples des missionnaires furent quelques sauvages attirés par les sons d'une flûte, dont un père jésuite jouait sur une barque au milieu des flots.

Ah ! que la musique est belle, qu'elle est sublime quand elle chante Dieu et ses œuvres, quand elle célèbre le Christ et sa mère ! Les fugues magistrales de Bach, les oratorios d'Haydn et de Hændel, les messes de Palestrina et de Mozart, les *Stabat* de Pergolèse ou de Rossini le disent mieux que tous les discours.

Quelle majesté sereine et quelles inspirations célestes dans ces mélodies grégoriennes du chant liturgique ! Quoi de plus beau, de plus grand dans sa simplicité que le chant de la Préface, du *Pater* et du *Dies iræ* !

La musique moderne a des procédés différents. Elle répond à une idée, elle est donc vraie : mais fait-elle mieux que le modeste plain-chant ? Est-elle plus sublime ? L'auteur du *Génie du christianisme* en doute.

« Pergolèse, dit-il, a déployé dans le *Stabat* toute la richesse de son art ; mais a-t-il surpassé le simple chant de l'église ? Il a varié la musique à chaque strophe, et pourtant le caractère essentiel de la tristesse consisté dans la répétition du même sentiment, et pour ainsi dire, dans la monotonie de la

douleur. Diverses raisons peuvent faire couler les larmes, mais ces larmes ont toujours une semblable amertume. Du reste, il est rare qu'on pleure à la fois pour une foule de maux et quand les blessures sont multipliées, il en est toujours une plus cuisante que les autres qui fait qu'on oublie les moindres peines ».

On ne saurait mieux dire.

Un magistrat éminent qui fréquente les exercices du carême à Notre-Dame, m'exprimait la même pensée, sous une forme différente.

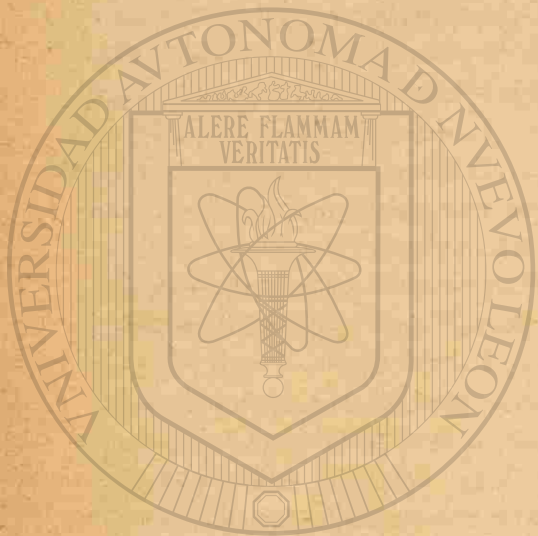
« Savez-vous ce qui convertit à Notre-Dame, me disait-il ? je vais vous étonner : c'est le plain-chant. On y entend des voix chaudes, éloquentes sans doute, l'esprit est saisi ; mais c'est le plain-chant qui gagne le cœur ».

Je dirai la même chose de ces modestes cantiques populaires auxquels votre vénérable archiprêtre vous appelle à prêter votre concours. Oh ! quelle bonne pensée ! Le mois de Marie devient ainsi un spectacle saint où les yeux sont charmés, un concert pieux où les oreilles sont ravies, une école où l'esprit s'orne et s'instruit, un oratoire où l'on prie, un petit drame sacré où nous sommes acteurs réels et vivants.

Nous ne pouvons pas tous tenir le pinceau d'un Millet ou d'un Raphaël en l'honneur de la Vierge

Marie ; nous ne pouvons pas, comme Jehan de Chelles, ajouter une nouvelle porte à son église ou préluder en accords funèbres sur les strophes d'un *Stabat* : mais tous, nous pouvons venir ici nous agenouiller chaque soir et tendre des mains suppliantes vers le trône de la mère de Dieu. Tous, nous pouvons lui élever un sanctuaire dans notre cœur en imitant ses vertus et en méditant sur sa vie et ses mystères. Tous, nous pouvons apporter le concours de notre présence, de notre voix et de notre bonne volonté. Les uns peuvent ajouter à cela l'offrande du riche, les autres, l'obole du pauvre si précieuse devant Dieu.

Enfants de Notre-Dame, venez toujours en grand nombre pendant tout ce mois, acteurs vivants et agissants de ce drame sacré qui se déroule en l'honneur de Marie : inondez cet autel de lumière et de fleurs, chantez la mère de Dieu ; dites et redites sans cesse avec S. Gabriel ce mot de respect, de reconnaissance et d'amour : Je vous salue, pleine de grâce.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

II

*Ipse ædificabit domum nomini
meo.*

C'est lui qui me bâtira un temple.

L'année 1163 est à jamais célèbre dans les fastes de l'Eglise de Paris. Le pape Alexandre III, réfugié en France, posait la première pierre de Notre-Dame.

Maurice de Sully occupait alors le siège épiscopal. C'était un grand évêque, aux vues profondes, aux idées larges et généreuses. Un mot le caractérise. Enfant de ses œuvres, né de parents pauvres, pauvre lui-même, il refusa fièrement l'argent qu'on lui offrait à la condition qu'il renoncerait à l'avenir. Oh ! dit-il, je ne veux pas vendre l'espérance.

Devançant les siècles, il entrevit les hautes destinées de sa ville épiscopale et voulut que sa cathédrale fut non seulement digne du présent et des aspirations des peuples, mais aussi digne des siècles futurs.

Le mouvement de la cité parisienne se concentrait tout, alors, autour de l'île qu'on nomme aujourd-

d'hui la Cité. Cette île était reliée aux rives de la Seine par deux ponts que défendaient le grand et le petit Châtelet.

Dès l'époque romaine, deux faubourgs s'étaient formés le long des deux routes principales qui menaient à la Cité, l'une sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite. L'importance de ces faubourgs allait toujours grandissant.

En montant sur le donjon épiscopal, vieille forteresse féodale qui rappelait la puissance temporelle de l'évêque, il était facile de se faire une idée exacte de la capitale des premiers Capétiens. On voyait devant soi et à ses pieds *ce navire échoué dans la fange au fil de l'eau de la Seine*, l'île de la Cité, avec ses deux cathédrales, l'une du titre de St-Etienne, l'autre du titre de Ste-Marie ; ses églises de St-Christophe et de St-Agnan, son Cloître, son Hôtel-Dieu, ses différentes paroisses, ses deux palais, celui de l'évêque et celui du souverain.

Sur la rive gauche, s'élevaient les Thermes de Julien, séjour habituel des rois de la première race, la grande abbaye de St-Germain-des-Prés, celle de St-Victor, l'église et les établissements nombreux posés aux flancs de cette roche qui s'appelle la montagne de Ste-Geneviève, enfin tout un ensemble de travaux de défense, contre les invasions des Normands.

La rive droite, nommée alors le bourg St-Germain, était moins importante. Le Louvre n'existait pas encore. L'emplacement qu'il occupe était une terre épiscopale. L'Hôtel-de-Ville n'était que le simple parloir aux bourgeois, où se réunissaient les corporations *des marchands et des mariniers* de la Seine. On entrevoyait cependant, ça et là, quelques constructions sérieuses et quelques églises, entre autres, St-Germain-le-Rond ou l'Auxerrois ; et, dans le lointain, les tours de la célèbre abbaye de St-Denis, que l'abbé Suger venait de faire rebâtir dans le style nouveau. Trois civilisations étaient donc là en présence : la Gaule romaine, la France féodale et la France du moyen-âge. Un nouvel idiome naissait, et, avec lui, une nouvelle architecture, celle du Tiers-Point, appelée, je ne sais pourquoi, depuis la Renaissance, *architecture gothique*.

C'est dans cette nouvelle architecture que Maurice de Sully faisait élever sa nouvelle cathédrale. Que de difficultés il avait eu à vaincre pour réaliser ses desirs !

Ce ne fut pas une œuvre projetée à la légère. Avant de prendre une résolution bien arrêtée, Maurice de Sully fit appel à toutes les lumières. Un grand conseil épiscopal fut tenu, dans lequel toutes les idées purent se faire jour.

Permettez-moi, par une fiction oratoire, qui ne

changera en rien le fond des choses, de mettre en mouvement ce grand conseil tenu par l'évêque.

Les vieillards furent appelés les premiers à dire leur avis. La vieillesse n'aime pas les changements ! Elle était hostile aux nouveaux projets ; cette hostilité eut son interprète et l'on dit alors ce qu'on dit encore aujourd'hui en pareil cas.

« L'église n'aime pas les nouveautés, pas plus en architecture que dans le dogme. Elle a son antique tradition en fait de monuments sacrés, celle de la vieille basilique chrétienne. Ses voûtes majestueuses répondent aux profondeurs des croyances. Ses nefs sombres, ses fenêtres étroites qui n'envoient qu'une avare lumière, sont conformes au clair-obscur que nous donne la foi sur l'infini et sur les mystères. Sa forme, qui est celle d'une croix, rappelle le drame du Calvaire, et son orientation vers l'Orient de l'hiver, le nouvel Orient qui s'est levé sur le monde. *Visitavit nos Oriens ex alto*. L'Ecole Romane n'a-t-elle pas fait ses preuves ? n'a-t-elle pas d'habiles représentants dans les enfants de Cluny ? Peut-on dire la même chose de l'école nouvelle ? »

Ainsi parlèrent les vieillards.

Les puritains d'alors parlèrent à leur tour. Ils s'exprimèrent ainsi par la bouche de l'un d'eux.

« Les nouveaux plans vont demander des som-

mes énormes. Il faudra qu'on se saigne à blanc pour y satisfaire.

« Sile peuple de Lutèce est disposé à tous les sacrifices, ne vaudrait-il pas mieux, avec l'argent qu'il est prêt à donner sans compter, bâtir des hôpitaux, des ladgeries, ou nourrir des pauvres et des malheureux ?

« Dieu est esprit et vérité, dit le Christ, c'est en esprit et en vérité qu'il veut être honoré et non par des pierres et des monuments.

« Le maître du Ciel, dit l'apôtre, n'habite pas dans des maisons faites par la main des hommes ; l'univers est son temple.

« Est-ce que nos pères, au temps des Catacombes, avaient de somptueuses églises ? Et cependant c'étaient de fiers chrétiens.

« Et puis, vous voulez dédier votre basilique à une créature ! Cette créature est la mère du Christ, je le sais ; mais si grande qu'elle soit, c'est toujours une créature, et un temple ne doit s'élever qu'à Dieu. Ainsi faisaient nos aïeux dans la foi, dont les églises portaient toujours le nom d'un mystère. »

Le vent de l'impiété avait soufflé, timidement, sous l'apparence du zèle ; la pure doctrine parla à son tour.

« Les grandes œuvres font les grands peuples, et c'est au sein des grands peuples que se trouve ici-bas la plus grande somme de bonheur.

« Si l'homme touche à la terre par son corps et par les nécessités de la vie présente, avec lesquelles il faut compter ; par son âme, il s'élève jusqu'au plus haut des cieux, jusqu'à l'Être infini lui-même. L'homme ne vit pas seulement de pain, d'industrie et de commerce, *non in solo pane vivit homo*, il vit aussi de science, d'art, de croyance, de mœurs, de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, *sed ex omni verbo quod procedit de ore Dei*. S'il faut compter avec les nécessités de la vie matérielle, il faut aussi satisfaire les aspirations de l'âme vers tout ce qui est grand, beau, noble et généreux, et qui ouvre des horizons infinis. La basilique nouvelle, par sa forme élancée, ne répond-elle pas à ces élans sublimes du cœur de l'homme ?

« On a parlé de prodigalités, à mots couverts, il est vrai.

« L'homme pourrait-il trop faire pour Dieu ? Ce reproche, hélas ! rappelle le mot de Judas, *ut quid perditio hæc ?* A quoi bon cela ? L'histoire n'est-elle pas là pour nous dire que plus l'homme donne à Dieu, moins il oublie ses frères ?

« On a parlé des misères du peuple : mais si le peuple honnête accepte le salaire dû à son travail, il repousse l'aumône à laquelle ne lui donnerait pas droit l'abandon de ses forces. Tant qu'on bâtira de superbes basiliques, ne craignez rien, les

Hôtels-Dieu ne manqueront pas et le travail ne fera pas défaut au peuple.

« Il faut servir Dieu en esprit et en vérité, je le sais : mais le Christ, qui nous l'affirme, a cependant pris un fouet pour chasser les vendeurs du temple qui trafiquaient dans la maison de son Père.

« Dieu n'habite pas dans des demeures faites par la main des hommes, comme le croyaient les païens, mais il accepte l'hommage que l'homme lui adresse, en lui consacrant une partie de l'espace, comme il accepte le repos du septième jour qui lui consacre une partie du temps.

« Si nos pères, dans les Catacombes, n'avaient pas des temples superbes, c'est qu'ils ne le pouvaient pas : mais dès qu'il leur fut permis de respirer en liberté, ils élevèrent de magnifiques églises, entre autres la basilique Constantinienne.

« L'homme est l'œuvre de Dieu : il porte un nom ; sa personne, ses actions, sa vie, tout en lui doit chanter la gloire du Créateur.

« La basilique chrétienne est l'œuvre de l'homme. Elle aussi porte un nom. Ses murs, ses pierres, le bronze et le bois, tout en elle chante Dieu, en chantant les grands serviteurs que Dieu a voulu honorer, et dont elle rappelle les vertus et la vie écrites avec la pierre. Et quelle vie plus belle que celle de la mère du Christ ?

« En qui Dieu a-t-il fait de plus grandes choses ? »

« La cathédrale du titre de Ste-Marie, en rappelant les grandeurs de la Vierge Marie et ses mystères, sera à la fois le livre le plus beau, le plus parfait et le plus populaire. Et d'ailleurs, S. Jean n'avait-il pas consacré à Ephèse une église à la mère de Dieu ? »

A ce moment, un moine se leva modestement sur un signe de l'évêque ; il était resté jusque là en silence. Il développe devant lui un long rouleau : c'était le plan de la future basilique.

« L'église s'appellera Ste-Marie, dit-il. Elle occupera avec ses dépendances presque tout le levant de la cité. L'église St-Etienne doit disparaître.

« Comme la basilique antique, elle sera orientée vers le Levant ; elle aura la forme d'une croix, une nef centrale, des collatéraux doubles de chaque côté, avec leurs galeries supérieures, un chœur pour le chapitre, un siège pour l'évêque, un parvis pour les catéchumènes : ainsi seront conservées les principales traditions de la basilique primitive.

« Sept portes lui donneront accès, parce qu'il y a sept portes au Ciel : les sept sacrements ; trois portes s'ouvriront sur la façade principale : la porte centrale sera consacrée au Christ, Dieu fait homme ; la porte du nord, à la mère du Christ ; la porte du midi à Ste-Anne, mère de la Vierge Marie. La façade du midi rappellera le souvenir de S. Etienne,

ancien titulaire de la cathédrale principale ; celle du nord, celui du moine Théophile : elle dira aussi la puissance de la mère de Dieu.

« La façade principale sera divisée dans sa largeur et dans sa hauteur en trois zones en l'honneur de la Ste-Trinité.

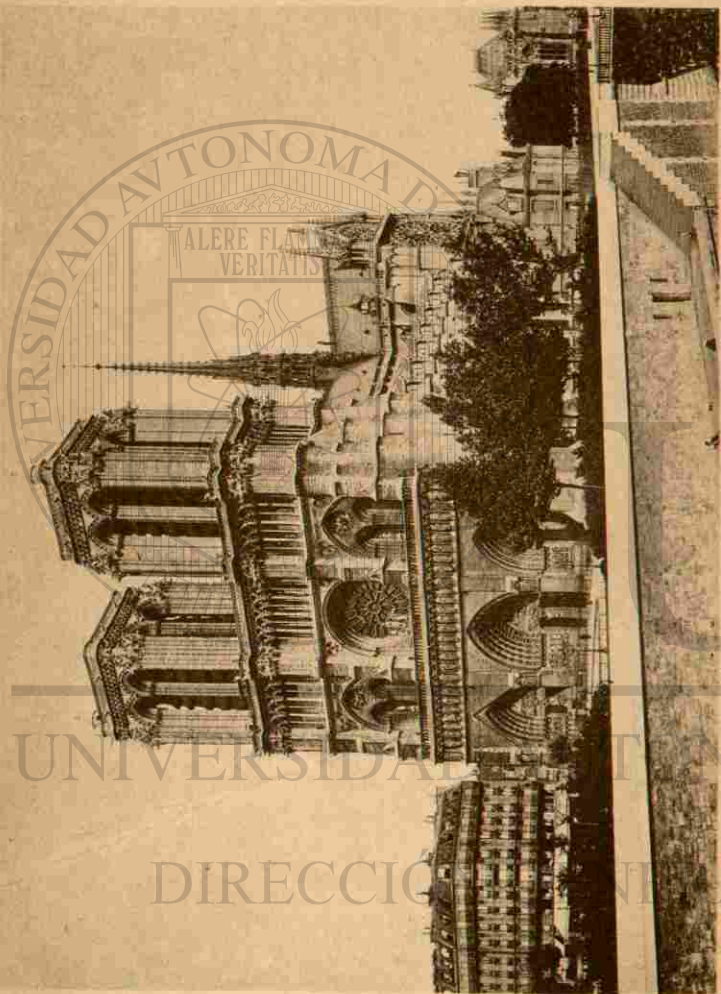
« Au-dessus des portes, se déroulera la galerie des rois de Juda, les ancêtres de la mère de Dieu : Marie sera debout au-dessus d'eux comme une souveraine.

« Deux tours immenses porteront les pensées jusqu'au ciel.

« Autour de la cathédrale, sur les contreforts, sur les parois des chapelles, des anges tiendront des encensoirs, des instruments de musique : il faut que tout rappelle que le temple est un hymne à la gloire de Dieu.

« Je veux, ajouta-t-il avec une certaine exaltation, que partout la pierre parle. Je veux qu'elle dise la création et la chute, le châtimeut et l'espérance, la mère du genre humain et la mère du Sauveur ; Abraham et les patriarches, Moïse et les prophètes, David et Samuël, les juges et les rois, Esther et Judith, toutes les femmes célèbres de l'ancien testament, figures de la mère de Dieu.

« Elle dira le Christ, sa naissance, sa vie, ses miracles, sa mort, les mystères de sa mère, l'ange Gabriel, les bergers, les mages, le vieillard Siméon, les apôtres et les disciples.



VUE DE NOTRE-DAME-DE-PARIS

« Elle dira Marie aux pieds de la Croix, au cénacle, à son lit de mort et sur son trône dans le Ciel.

« Elle dira enfin le Juge suprême venant sur les nuées du ciel pour juger les vivants et les morts.

« Toute la nature assistera à ces grandes scènes : les plantes, les arbres, les animaux, le ciel, la terre, la mer, l'année, le temps, les mois, les saisons, les travaux divers, les démons eux-mêmes : ces derniers viendront, malgré eux, rendre hommage à Dieu, en protégeant l'église dédiée à sa mère.

« Elle sera construite dans ce style qui rend le mieux l'aspiration de l'âme humaine vers l'infini, le style du Tiers-Point. *Dixi*, j'ai dit. »

Des acclamations unanimes avaient accueilli ces paroles du maître de l'œuvre.

Le lendemain, on déposait une croix de bois au lieu où devait s'élever le principal autel de la nouvelle basilique, et le pape Alexandre III, en bénissant la première pierre, priait ainsi :

« Seigneur, vous que le ciel et la terre ne peuvent contenir, et qui daignez cependant avoir une demeure parmi nous, où l'on invoquera votre nom, nous vous en conjurons, par les mérites de la Vierge Marie et de tous les saints, regardez ce lieu d'un œil favorable, purifiez-le, gardez-le et veuillez bien y accueillir tous nos saints désirs et toutes nos prières. »

Et tout le peuple répondit : *Amen*.

III

Et si hi tacuerint, lapides clamabunt.

Si nous nous taisions, les pierres crieriaient.

Je dois parler et j'écoute encore... Ce mot bien connu rend au juste ce que j'éprouve à cette heure. Oui, j'écoute encore... j'écoute ces chants pieux qui s'élèvent sous ces voûtes sacrées et ces voix solennelles qui sortent de toutes ces pierres : *lapides clamabunt*.

Il y a quelques instants, je venais à Notre-Dame, et je pensais à vous, je pensais à cet auditoire si éclairé et si sympathique, à ce mois de Marie, à cette métropole enfin, hymne sublime chanté par la pierre en l'honneur du Christ et de sa mère.

Arrivé au parvis, en présence de cette façade magistrale, qui réveillait chez nos pères une religieuse terreur, *mole sua terrorem incutit spectantibus*, une sorte de frisson me saisit, une émotion indicible me gagne.

« Elle dira Marie aux pieds de la Croix, au cénacle, à son lit de mort et sur son trône dans le Ciel.

« Elle dira enfin le Juge suprême venant sur les nuées du ciel pour juger les vivants et les morts.

« Toute la nature assistera à ces grandes scènes : les plantes, les arbres, les animaux, le ciel, la terre, la mer, l'année, le temps, les mois, les saisons, les travaux divers, les démons eux-mêmes : ces derniers viendront, malgré eux, rendre hommage à Dieu, en protégeant l'église dédiée à sa mère.

« Elle sera construite dans ce style qui rend le mieux l'aspiration de l'âme humaine vers l'infini, le style du Tiers-Point. *Dixi, j'ai dit.* »

Des acclamations unanimes avaient accueilli ces paroles du maître de l'œuvre.

Le lendemain, on déposait une croix de bois au lieu où devait s'élever le principal autel de la nouvelle basilique, et le pape Alexandre III, en bénissant la première pierre, priait ainsi :

« Seigneur, vous que le ciel et la terre ne peuvent contenir, et qui daignez cependant avoir une demeure parmi nous, où l'on invoquera votre nom, nous vous en conjurons, par les mérites de la Vierge Marie et de tous les saints, regardez ce lieu d'un œil favorable, purifiez-le, gardez-le et veuillez bien y accueillir tous nos saints désirs et toutes nos prières. »

Et tout le peuple répondit : *Amen.*

III

Et si hi tacuerint, lapides clamabunt.

Si nous nous taisions, les pierres crieriaient.

Je dois parler et j'écoute encore... Ce mot bien connu rend au juste ce que j'éprouve à cette heure. Oui, j'écoute encore... j'écoute ces chants pieux qui s'élèvent sous ces voûtes sacrées et ces voix solennelles qui sortent de toutes ces pierres : *lapides clamabunt.*

Il y a quelques instants, je venais à Notre-Dame, et je pensais à vous, je pensais à cet auditoire si éclairé et si sympathique, à ce mois de Marie, à cette métropole enfin, hymne sublime chanté par la pierre en l'honneur du Christ et de sa mère.

Arrivé au parvis, en présence de cette façade magistrale, qui réveillait chez nos pères une religieuse terreur, *mole sua terrorem incutit spectantibus*, une sorte de frisson me saisit, une émotion indicible me gagne.

Sous son empire, il me semble que cette masse de pierres s'anime, se meut et reprend la vie, telle qu'elle l'avait dans la pensée du maître puissant qui l'a créée.

Un de ces personnages mystérieux qui veille là, à l'entrée, avec la fixité de la pierre, s'anime à son tour, comme l'antique métropole et vient à moi. Il a sur la tête le bandeau épiscopal, d'une main il tient la houlette pastorale, et de l'autre il montre un livre.

« Si tu ne me reconnais pas encore, me dit-il, je suis Denys de l'Aréopage.

« Quand le Christ expira sur la croix, je fus témoin des ténèbres qui régnèrent pendant trois heures sur la terre, et je compris que quelque chose d'étrange se passait dans l'univers. A Athènes, j'ai entendu Paul prêchant le Dieu inconnu, la vie future et la résurrection des morts. Cette parole ardente, convaincue, parla à mon cœur : après son discours, j'étais chrétien !

« J'ai voulu visiter les lieux consacrés par la présence du Sauveur, et voir sa mère : cette vue fut pour moi comme une apparition céleste ! Que de grandeur et de simplicité dans la mère du Christ ! J'allais tomber en adoration à ses pieds, mais je me suis rappelé la parole de Paul : Vous n'avez qu'un maître et qu'un Seigneur, le Christ. Toutefois,

depuis ce moment mon culte pour elle n'a d'égal que mon amour qui est grand.

« La marche des événements m'amena à Rome. Confirmé par Pierre dans la foi de Paul et de l'Eglise et devenu apôtre à mon tour, la terre des Gaules fut mon partage. Pierre m'y envoya.

« La campagne fut rude, mais la moisson fut abondante. Secondé par mes deux compagnons, le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère, je semai la bonne parole et cette semence nouvelle porta d'heureux fruits dans le pays de Lutèce, assise jusque là à l'ombre de la mort. Notre sang acheva ce qu'avaient commencé nos sueurs. La tête de mes compagnons tomba sous la hache des bourreaux. La mienne tomba à son tour comme la leur. Elle roula en bondissant sur cette terre dont j'ai pris alors possession définitive. Dieu m'ordonna de la prendre dans mes mains : j'obéis et je la portai jusqu'au point que me marqua son doigt.

« Demande aux deux anges qui m'accompagnèrent alors et que tu verras souvent à mes côtés, si mon récit est véridique.

« Depuis lors, je protège ces lieux que j'aime. Je veille en particulier sur ce monument, auprès duquel le bienheureux Etienne et moi nous faisons une garde d'honneur. Etienne, comme moi, aima pendant sa vie la mère du Christ, et Marie pleura

sur lui, quand elle vit couler son sang, le premier qui fut versé pour la foi. Tu nous trouveras souvent, Etienne et moi, dans ton pèlerinage autour de Notre-Dame. »

Alors le Bienheureux Etienne, qui était debout en face de nous, leva la palme qu'il tenait en main et inclinant la tête en signe d'assentiment, il me dit : « Tu liras ma vie et ma mort à la porte des martyrs, à la porte des évêques. Elle est au midi. » Puis il reprit la fixité de la pierre.

Le Bienheureux Denys poursuivit : « Regarde maintenant à droite et à gauche et considère. »

Deux figures de reine m'apparaisaient. L'une avait l'attitude fière et triomphante, l'autre humiliée et vaincue.

La première regardait le Christ et levait la tête, la seconde la tenait baissée vers la terre : un dragon mystérieux s'enroulait autour de son front et lui fermait les yeux.

Celle-là portait haut et ferme l'étendard de la croix : celle-ci n'avait qu'un sceptre brisé et une couronne qui s'échappait de ses mains et tombait à ses pieds.

Je regardai le Bienheureux Denys comme pour l'interroger ; il me comprit : « Tu vois, me dit-il, l'Eglise et la Synagogue.

« La Synagogue n'est plus qu'une reine déçue,

aveuglée par l'esprit de séduction, incapable de contempler la loi nouvelle. Son règne est fini.

« L'Eglise, c'est une reine triomphante, illuminée par la foi d'en haut, la foi du Christ, dont elle porte le drapeau empourpré du sang divin, qu'elle tient dans ce calice posé près de son cœur. »

Mon regard se porta une deuxième fois sur mon bienheureux guide, qui, devinant ma pensée, ajouta : « Tu trembles pour l'Eglise ! Oh ! va, ne crains rien pour elle. Comme l'arche au milieu des eaux du déluge, elle est sans cesse ballottée par les flots furieux, mais elle ne sombre pas, et c'est d'elle qu'on peut dire en toute vérité : *fluctuat, non mergitur*. Le Christ n'est-il pas avec elle jusqu'à la consommation des siècles ? *Usque ad consummationem seculi*. »

Mais, voilà qu'un mouvement étrange se produit alors au-dessus des grandes portes de la métropole. Une longue galerie semble surgir de terre. Vingt-huit effigies royales prennent place, sous des dais, au lieu qui leur est assigné. Tous ces personnages portent le sceptre et la couronne. Un ordre supérieur leur a dit : *front*, et ils sont là, debout, en longue file, attentifs. On comprend que quelque chose de grand se prépare.

Une seconde galerie s'élève au-dessus d'eux : on dirait qu'ils la prennent et la portent sur leurs royales épaules.

Trois trônes y sont préparés. Sur le trône central, se place une reine pleine de majesté. D'une main, elle tient un sceptre aux armes de France, et de l'autre, son fils : ce fils qui porte le monde, *mundum pignillo continens*, et qu'elle présente avec une sainte fierté à la terre.

Deux chérubins se tiennent à ses côtés et portent des flambeaux en signe de respect et d'honneur.

Aux deux extrémités de la galerie, deux personnages mystérieux occupent les deux derniers trônes. L'un cache sa tête dans ses mains, et l'autre se tord les bras de désespoir.

Le Bienheureux Denys n'attendit pas ma question, et lisant sur mes traits ma curiosité légitime, il me dit : « Cette reine puissante, c'est la reine du Ciel et de la terre, la Vierge Marie, patronne de la France : *regnum Galliæ, regnum Mariæ*. Ces effigies royales sont les rois de Juda, ses aïeux. La généalogie du Christ et de sa mère est ainsi écrite avec la pierre.

« Ces deux anges qui l'entourent, ce sont les deux anges de l'Incarnation, Gabriel et Raphaël.

« Ici, à droite, tu vois Adam qui rougit de sa révolte. Là, à gauche, c'est Eve, dans l'angoisse et le regret du bonheur qu'elle a perdu. Tu as ainsi la préface de cette basilique : la Chute et la Rédemption.

« Ecoute maintenant ces voix diverses qui partent de ces pierres. »

Et une voix disait au-dessus d'Adam : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ; poussière, tu retourneras en poussière. *In sudore vultus tui vesceris pane. Pulvis es et in pulverem reverteris.* »

Et une voix disait au-dessus d'Eve « Je multiplierai tes enfantements et tes douleurs et tu seras soumise à ton mari. *Multiplicabo ærumnas tuas et conceptus tuos... et sub viri potestate eris.* »

Et une voix disait près de la Vierge Marie . « Je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne, et elle t'écrasera la tête. *Inimicitias ponam inter te et mulierem et semen tuum et semen illius, et ipsa conteret caput tuum.* »

Et Gabriel, s'inclinant avec respect, disait à son tour : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes..... *Ave gratia plena, dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.....* »

Et la Vierge Marie répondait : « Voici l'humble servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. *Ecce ancilla domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* »

Tu peux entonner le *Magnificat* de la reconnaissance, ô Vierge, ô mère ! car le Seigneur a fait en toi de grandes choses. Il a rempli les promesses

qu'il avait jurées à Abraham et à sa race, et Israël a vu l'enfant qu'il attendait pour Rédempteur. *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordie suae.*

A ces accents, les rois de Juda qui se tenaient aux pieds de Marie tressaillent ; ils lèvent leur sceptre en signe d'honneur et saluent en disant : « C'est vous que nous attendions, vous êtes notre enfant ! Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple, *tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* »

Un sourd roulement succède à ces paroles, et toute la métropole s'émue et tremble.

« Regarde encore, me dit en ce moment l'Aréopagite, regarde ces deux rayons de gloire qui montent à droite et à gauche de la Vierge Marie, je veux dire ces deux tours puissantes et fières. » Et je regardai, et prenant la verge d'or du prophète Ezéchiel, qu'il me présentait, je mesurai : et les deux tours s'élevaient de deux cents coudées au-dessus des palais de la Cité, comme deux chênes géants au milieu des humbles bruyères de la forêt....

« Le symbole de la métropole s'affirme de plus en plus, ajouta-t-il ; la mère du Christ n'est-elle pas la tour d'ivoire, *turris eburnea*, la tour de David, *turris davidica*, qui protège la maison d'Israël. Oh ! comme les pierres parlent à Notre-Dame ! »

J'admirais tout ému et en silence, quand mon regard aperçut, au plus haut de l'édifice, une sorte de forme indécise, une figure vague, mais animée. Elle écoutait avec transport ces accents qui parlaient de la pierre ; mais elle pleurait chaque fois qu'elle considérait le haut des tours.

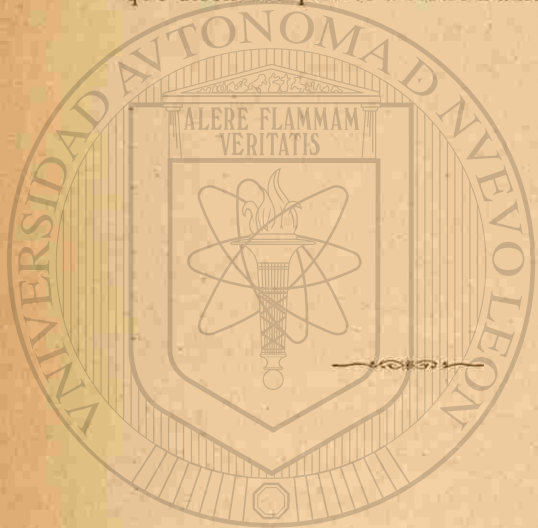
Je cherchais l'explication de sa joie et de ses larmes. Mon guide me prévint. « Tu vois, me dit-il, là-haut, dans cette forme indécise, le maître de l'Œuvre. Ces chants font sa joie, parce que ces pierres disent bien ce qu'il a voulu leur faire dire ; mais il pleure, parce que ces deux tours n'ont pas reçu leurs flèches aériennes, ces doigts levés qu'il leur destinait pour montrer le Ciel. »

Et moi, de m'écrier alors : « Maître infortuné, je compatis à ta douleur, mais va, console-toi. Quoique ton Œuvre soit inachevée, tu as bien parlé de la mère de Dieu. »

Et il a disparu dans les ténèbres de la nuit, comme son nom, dans les ombres du temps et de l'oubli....

Alors, la cloche de Notre-Dame a sonné. Un vent léger et frais a effleuré ma tête. J'ai repris mes sens troublés : puis, j'ai regardé de nouveau. La façade de la métropole avait aussi repris son éternelle immobilité. Rois et prophètes, anges et pasteurs, tout était rentré dans le silence.

Encore tout ému, je me suis rendu ici, toujours poursuivi par ces voix diverses, et maintenant, pendant que je vous parle, j'écoute encore..... ce que disent les pierres à Notre-Dame.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

IV

Cæli enarrant gloriam Dei.

Les Cieux racontent la gloire de Dieu.

Le monde a été fait à l'image de Dieu ; l'Eglise ogivale a été faite à l'image du monde. Pour comprendre l'Eglise ogivale, il faut donc étudier l'Œuvre de Dieu. C'est un parallèle plein d'intérêt et d'enseignements.

Nous lisons dans la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Et la terre était informe et nue, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux. Et Dieu dit : que la lumière soit. et la lumière fut.

« Et il y eut soir et matin, ce fut le premier jour. »

Au commencement de l'ère Capétienne, Dieu créait un monde nouveau. Ce monde était informe et confus. La Gaule romaine n'était plus ; la Gaule carolingienne disparaissait ; la France allait naître. Les traditions du passé et les aspirations du présent, les élans de la foi et les audaces de l'erreur, l'esprit de pardon et les guerres continuelles, la lé-

gende et l'histoire, tout cela se heurtait, se mêlait et formait une sorte de chaos fécond, au-dessus duquel planait le souffle ardent du génie français soulevé par la foi.

Et, parmi tant de génies divers, un de ces hommes dont le nom est perdu, mais dont les œuvres restent et qui s'appelait alors simplement maître-maçon, regarda, dans le monde architectural, ces éléments épars et disparates, et dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut : et le monde ogival parut, monde plein de lumière et de splendeurs.

Et il y eut dans sa pensée une période pleine d'hésitation et de trouble, et une période pleine de lumière, ce fut le premier jour.

Et Dieu dit : « Qu'un firmament soit entre les eaux, qu'il sépare ce qui est en haut de ce qui est en bas ». Et il en fut ainsi. Et Dieu étendit le firmament et il divisa les eaux d'en haut de celles d'en bas, et il appela le firmament : Ciel.

Et il y eut soir et matin, ce fut le deuxième jour. Et le maître de l'Œuvre dit : « Qu'il y ait un firmament nouveau à cette terre nouvelle, que ce firmament sépare ce qui est en haut de ce qui est en bas ». Et il en fut ainsi.

Et, semblables aux cèdres du Liban, aux palmiers du désert, aux platanes près des eaux, aux chênes des forêts, mille colonnes s'élevèrent dans les airs,

sveltes, élancées, aériennes et offrirent leurs têtes pour porter la voûte nouvelle, haute comme le ciel, légère comme l'azur. Et le maître dit : « Elle s'appellera la voûte ogivale : ce sera le firmament étendu sur le sanctuaire de la mère de Dieu. »

Et il y eut soir et matin, ce fut le deuxième jour. *Factum est vespere et mane dies secundus.*

Et Dieu dit : « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu et que l'aride apparaisse ». Et il en fut ainsi; et Dieu vit que tout cela était bien.

Et il dit : « Que la terre produise des plantes, des arbres, chacun selon son espèce, et qu'ils se multiplient sur la terre ». Et il en fut ainsi, et Dieu vit que cela était bien.

Et il y eut soir et matin, ce fut le troisième jour.

Et le maître de l'Œuvre dit : « Que les matériaux épars se réunissent en un seul lieu, et que la terre, c'est-à-dire les murs de la cathédrale ogivale, apparaissent ».

Et ce nouveau monde, créé par le génie de l'homme et qui s'appelle Notre-Dame de Paris, apparaissait peu à peu avec ses plaines, ses vallées, ses monts escarpés, c'est-à-dire ses pyramides, ses contreforts, ses murs et ses pignons.

Et le maître de l'Œuvre vit que cela était bien, et il ajouta : « Que cette nouvelle terre se couvre

de verdure, d'arbres et de feuillage, et que tous s'y multiplient sans mesure. »

Et il en fut ainsi.

L'humble mousse et la frêle fougère allèrent se placer en guirlandes élégantes autour des chapiteaux du nouveau temple ; le lierre rampant entoura ses murs de feuilles trilobées et mystérieuses ; le chêne et le hêtre avec leur feuillage indigène et national formèrent une ceinture variée autour de la robe mystique de la mère de Dieu.

La palme s'attacha à la main des martyrs en signe de victoire ; la vigne avec ses grappes vermeilles vint rappeler le vin qui fait germer les vierges et les épis jaunissants chantèrent le pain vivant descendu du ciel, que Dieu a préparé à ses enfants.

L'olivier au pâle feuillage vint dire l'huile sainte qui oint les forts pour le combat, et la paix apportée par le Christ à la terre.

Et toute la flore française, à l'ordre du maître, vint se placer sur la cathédrale nouvelle pour entonner, avec les pierres, un hymne au Christ et à sa mère la Vierge Marie.

Et il y eut soir et matin, ce fut le troisième jour.

Dieu dit alors : « Qu'il y ait dans le ciel deux corps lumineux pour diviser le jour d'avec la nuit et pour marquer les temps, les jours et les années ; qu'ils luisent au ciel et qu'ils éclairent la terre ». Et il en fut ainsi ; et Dieu vit que cela était bien.

Et il y eut soir et matin, ce fut le quatrième jour.

Et le maître de l'OEuvre dit : « Qu'il y ait à ce sanctuaire des grandes baies qui versent la lumière pendant le jour, et des lustres puissants qui éclairent pendant la nuit ». Et il en fut ainsi, et mille baies, au verre de mille couleurs, versèrent la clarté avec toutes les nuances de l'arc-en-ciel, dans la demeure du Très-Haut, élevée par l'art en l'honneur de Marie, et des lampes merveilleuses rappelèrent les constellations du ciel, au milieu desquelles brille la reine de la nuit.

Et le maître de l'OEuvre vit que cela était bien ; il y eut soir et matin, ce fut le quatrième jour.

Dieu dit encore : « Que les cieus produisent des animaux qui nagent et que les oiseaux volent sur la terre et dans le ciel ». Et Dieu créa les grands poissons et tous les êtres qui ont la vie et le mouvement ; il créa aussi les oiseaux chacun selon son espèce : et il vit que cela était bien, et il dit : « Croissez et multipliez-vous. »

Et il y eut soir et matin, ce fut le cinquième jour.

Et le maître de l'OEuvre dit : « Que tous les animaux qui sont sous le ciel et sur la terre viennent habiter sur la cathédrale nouvelle ». Et il en fut ainsi.

Un monstre marin reçut le prophète Jonas dans ses entrailles pour le rejeter sur le rivage à la parole de Dieu.

Le poisson symbolique erra ça et là sur les murailles et sur les autels, rappelant le Dieu sauveur du monde, par son nom mystérieux.

Les oiseaux battirent des ailes au sommet de ses tours et de ses galeries.

Le coq évangélique au sommet des flèches rappella la chute de S. Pierre et son glorieux repentir.

Le pélican dit la charité chrétienne ; le phénix, la pureté qui renaît de ses cendres ; la colombe apporta le rameau de la paix et s'offrit en holocauste pour le Sauveur ; la corneille redit au peuple ses accents prophétiques ; mille formes bizarres, étranges, fantastiques offrirent le souvenir instructif des vices, tandis que le roi des airs, l'aigle, personnifiait le courage, la force, la vertu, les pensées élevées et sublimes.

Et il y eut soir et matin, ce fut le cinquième jour.

Dieu dit alors : « Que la terre produise des animaux domestiques, des reptiles et des bêtes sauvages ». Et il en fut ainsi. Et Dieu vit que cela était bien.

Et le maître de l'Œuvre dit : « Que cette création nouvelle se couvre de toutes sortes d'animaux domestiques et sauvages ». Et il en fut ainsi.

Le lion s'accroupit aux pieds du Sauveur qui est appelé le lion de Juda ; l'onagre du désert arrêta Balaam qui allait maudire le peuple de Dieu, et réchauffa de son haleine, avec le bœuf patient et fort,

les membres glacés du Sauveur qui venait au monde à Bethléem.

L'humble agneau s'offrit en holocauste à la place d'Isaac, le fils chéri d'Abraham.....

Une nouvelle légion d'êtres fantastiques hanta les sommets de Notre-Dame, monstres étranges qui ont disparu de la surface du globe, mais qui sont restés dans les souvenirs du genre humain, représentant mystérieux de ces puissances ténébreuses que S. Paul appelle les puissances aériennes, néfastes, malfaisantes.

Et le chien-loup vint rôder autour de sa proie, *circuit quærens quem devoret.*

Et le dragon aux ailes de chauve-souris, à la croupe de serpent, dressa des embûches à sa victime, prêt à la dévorer.

Et la sirène, moitié femme, moitié poisson, prit son luth pour entonner son chant de séduction.

Et le griffon aux serres de lion, au bec de vautour, aux ailes d'aigle, au corps de cheval, trépigna sur sa proie et la déchira à coups de bec et d'ongles.

Et toute la nature servit de leçon à l'homme, et par ces formes dégradées, repoussantes, hideuses qui inspirent l'horreur, elle inspira l'horreur des vices et des êtres sinistres qu'elle rappelait.

Et Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance et qu'il règne en maître sur les

oiseaux du ciel et sur tous les animaux de la terre ». Et il en fut ainsi. Et il plaça Adam et Eve dans un jardin de délices, et Dieu vit que toutes ses œuvres étaient parfaitement bien.

Et il y eut soir et matin, ce fut le sixième jour.

Ainsi fut fait le monde en six jours, et le septième Dieu cessa de créer et se reposa.

Et le maître de l'Œuvre dit : « Faisons l'homme, le nouvel Adam, le Christ; la nouvelle Eve, la Vierge Marie, et qu'ils règnent l'un et l'autre, sur toute cette terre, sur tous les oiseaux du ciel et sur tous les animaux : que la première place soit au Christ comme il convient à un Dieu ; que la seconde soit à sa mère, comme il convient à la mère de Dieu et que tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers devant le Christ, et vénère sa sainte mère. »

Et il en fut ainsi.

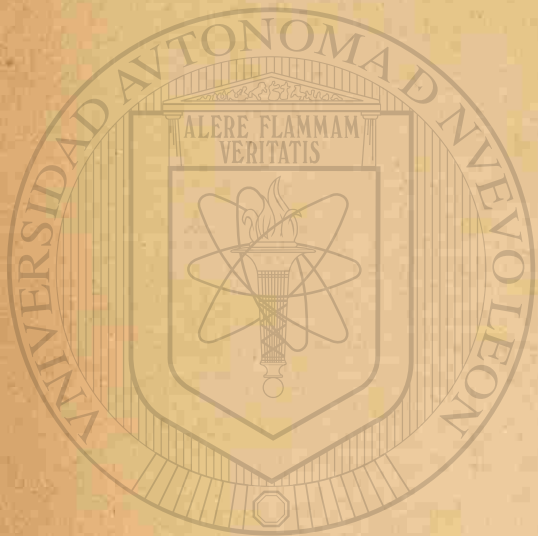
Et le maître regarda son ouvrage, mais il ne répondait pas à ses désirs. L'œuvre de l'homme était imparfaite comme tout ce qui est humain.

Et il y eut soir et matin, ce fut le sixième jour.

Ainsi fut faite, en six jours, la cathédrale nouvelle pour célébrer la gloire de Dieu, comme le monde dont elle était l'image.

Et le septième jour, le maître cessa de donner ses ordres et il s'endormit pieusement dans le Seigneur,

et dans les bras de la Vierge Marie, sa mère, qu'il avait tant aimée, pour se réveiller dans la cathédrale éternelle....



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

V

*Et adorent eum omnes angeli
ejus.*

Que tous les anges du ciel l'a-
dorent.

C'est pour avoir transgressé cet ordre suprême
que Satan et les siens sont tombés des cieux.

Il y a donc des anges, c'est-à-dire, au-dessus des
êtres visibles, des êtres invisibles, spirituels et in-
telligents.

O Dieu, disait le psalmiste, je vous chanterai en
présence des anges, je bénirai votre nom aujour-
d'hui et toujours.

« Le Seigneur est grand et cette grandeur n'a
pas de bornes. Toutes les générations loueront ses
œuvres et raconteront ses merveilles. »

Ainsi disait David aux jours anciens ; ainsi chan-
tera aujourd'hui notre âme en présence des anges
de Dieu.

Le Seigneur a donc voulu qu'il y eût des esprits
purs comme lui, qui vivent d'intelligence et d'a-

mour comme lui, heureux par la connaissance du premier être.

En même temps qu'il leur donnait une nature supérieure à la nôtre, il les ornait de tous les dons de sa grâce divine, *fundens naturam, largiens gratiam.*

Pour ces créations sublimes, Dieu n'a eu qu'à puiser dans ses trésors et il en a tiré une infinité d'esprits. De ces trésors sont sortis les anges, de ces trésors sont sortis les hommes; les uns esprits purs, les autres, âmes et corps. De ces trésors sont sortis tous les êtres qui peuplent l'univers.

Ah ! Seigneur, que vos œuvres sont parfaites ! Quelle diversité vous avez su mettre dans vos ouvrages, depuis le brin d'herbe jusqu'aux chérubins !

Qui pourrait douter que vous ayez pu créer des esprits sans corps ! A-t-on besoin de corps pour comprendre, aimer et être heureux !

Votre Ecriture nous dit que vous avez créé des esprits avec des corps, les hommes; des esprits sans corps, les natures angéliques.

Et cette lumière de votre face, *lumen vultus tui*, que vous avez mise sur notre front, je veux dire notre raison, ne nous apprend-elle pas que puisque tout est gradué au-dessous de nous, depuis le grain de sable jusqu'à l'homme, tout doit être gradué au-dessus de nous, depuis l'homme jusqu'à vous, ô mon Dieu !

Et toi aussi, maître de l'Œuvre, tu as voulu des esprits purs à ta création nouvelle; tu as spiritualisé nos figures mortelles par un art admirable; tu leur as donné des ailes; tu as jeté sur leurs traits une immortelle jeunesse, un sublime rayon d'intelligence, un sentiment de mâle béatitude que nous prêtons à juste titre aux êtres supérieurs. Tes anges sont célestes, aériens, vraiment esprits, sous des formes sensibles. Gloire à toi, génie français, génie chrétien, c'est bien là ton Œuvre !

Vous avez fait vos anges, ô Seigneur, comme une flamme de feu; vous les avez chargés d'un ministère, dit votre apôtre, vous les avez envoyés pour exercer ce ministère en faveur des enfants de Dieu, et pour exécuter les ordres du ciel. Vous leur avez ordonné de s'incliner devant votre Christ et vous avez dit : « Que tous les anges du ciel l'adorent. »

Et toi, maître de l'Œuvre, tu les as spiritualisés comme la flamme, tu les a faits légers comme l'air, tu leur as dit aussi : « Vous adorerez le Christ, vous vénérerez sa mère. Et, dociles à ta volonté, je les vois, balançant leurs sphères de feu, devant le Rédempteur, s'inclinant devant sa mère, et suivant partout ses pas, avec un respect absolu. »

Je les vois dans ton Œuvre, compagnons fidèles des hommes, accomplissant leur ministère sacré auprès des enfants de Dieu.

Que fais-tu là, chérubin armé du glaive des vengeances ? Je garde l'entrée du Paradis, par l'ordre d'en haut ; plus tard, j'irai auprès de Pharaon, quand Dieu voudra le punir, lui et son peuple, et je sèmerai la mort dans l'Égypte, comme je le ferai un jour aussi dans l'armée de Sennachérib.

Quel est ce jeune homme à côté de cet envoyé céleste ? C'est Tobie : il se rend à Ragès et Raphaël est descendu du ciel pour guider sa marche.

Salut à toi, S. Gabriel, tu es radieux aujourd'hui. « C'est que je porte la grande nouvelle à Marie. Elle est choisie pour être la mère du Messie Rédempteur ».

Salut à vous tous, anges du ciel, si fidèles à exécuter les ordres du Seigneur.... et du maître de l'œuvre.

O Seigneur, vous nous avez révélé que ces créatures sont innombrables. « Des millions de mille exécutent vos ordres, nous dit Daniel votre prophète, et dix mille fois cent mille sont en votre présence. »

N'est-ce pas nous déclarer que leur nombre est incalculable, qu'il surpasse celui des étoiles du ciel, des grains de sable de l'Océan, des molécules de l'air. Que coûte-t-il à Dieu de multiplier ce qui est excellent et de prodiguer ce qu'il y a de plus beau !

Tu les as multipliés dans ton Œuvre, immortel génie, constructeur de Notre-Dame. Ils sont là, par-

tout, en haut, en bas, sur les murs et dans le sanctuaire. Qui pourrait les compter et en dire le nombre ?

O mon Dieu, vos pages sacrées nous nomment les anges, les archanges, les vertus, les dominations, les principautés, les puissances, les trônes, les chérubins, les séraphins.

Que ces noms renferment de mystères ! Qui pourrait les expliquer ?

Votre prophète Isaïe nous apprend que, parmi ces esprits, les plus élevés et les plus sublimes n'osent lever les yeux sur votre face, qu'ils se couvrent devant vous le visage de leurs ailes. Et si des créatures si belles et si parfaites ne peuvent soutenir vos regards et l'éclat de votre visage, que ferons-nous, nous, faibles et timides enfants des hommes ?

Comment dire ces merveilles avec le marbre et la pierre, ô maître ? Ici l'art expire. Mais S. Denis est là, devant nous, à cette colonne ; il nous montre son livre céleste : la *Divine Hiérarchie*, les noms divins. « Prenez, lisez, nous dit-il. Ce que l'art ne peut raconter, ces pages vous le diront. »

Hélas ! rien n'est stable en ce monde, et les cieus mêmes ne sont pas purs en la présence de Dieu. C'est Job, le prophète de l'Idumée, qui nous l'affirme.

« Ceux que Dieu avait créés pour le servir, nous dit-il, n'ont pas été stables, et il a trouvé de l'impureté et de la dépravation même dans ses anges. »

« Satan n'est pas demeuré dans la vérité », nous dit le Christ, en parlant de Lucifer, un des princes des milices du ciel.

Comment es-tu tombé, bel astre du matin, fils de l'aurore ? Tu portais en toi le sceau de la ressemblance suprême, plein de sagesse et d'une parfaite beauté ; tu avais été sanctifié dans le paradis de ton Dieu, tout couvert de pierres précieuses.

Chérubin aux ailes étendues, tu brillais sur la sainte montagne de Dieu, au milieu des pierres embrasées, parfait dans tes voies au moment de ta création ; comment l'iniquité s'est-elle trouvée en toi ?

Voici : Le prophète nous l'apprend. « Tu as dit : Je monterai jusqu'aux cieus et je serai semblable au Très-Haut ». Tu as voulu avoir un trône au-dessus de tous, et tu es tombé dans l'abîme. Voilà tout le mystère, *perditio ex te*.

Voici encore : Il y eut un grand combat dans le ciel, nous dit S. Jean. Michel et ses anges combattaient contre le dragon ; le dragon et ses anges combattaient contre lui, et la force leur manqua ; ils furent chassés du ciel et leur place ne s'y trouva

plus. Pendant que Lucifer s'écriait : *Ascendam* : je monterai, Michel disait : Qui est comme Dieu ? *Quis ut Deus ?*

Et Lucifer à ce mot tombait de son trône comme la foudre, entraînant avec lui la troisième partie du ciel !.....

Et Dieu, nous dit S. Pierre, n'épargnait pas les anges prévaricateurs, mais il les précipitait dans les ténèbres infernales où ils sont tenus par des chaînes de fer et de gros cordages, pour y être tourmentés et réservés aux rigueurs du jugement dernier.

Qui pourrait en douter maintenant ? A côté des anges protecteurs et fidèles, il est des anges rebelles et pervers ; à côté des anges gardiens, il est des démons ; les uns nous soufflant le bien et l'amour de Dieu ; les autres, le mal, la révolte et la haine de nos frères.

La haine des esprits méchants contre l'homme est d'autant plus grande que l'homme doit prendre leur place dans le ciel. Aussi entre nous et eux, c'est une guerre à mort.

Nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais aussi contre les malices spirituelles, qui sont dans les cieus, et se trouvent dans cet air ténébreux qui nous environne ; c'est S. Paul qui le déclare.

Cette lutte antique du génie du mal contre le génie du bien, personnifiée par Lucifer et S. Michel, dans les pages sacrées, par le combat des géants qui veulent escalader le ciel, dans le monde païen, cette lutte, dis-je, se poursuit encore à travers les siècles qui se succèdent....

C'était là un vaste champ pour ton génie, ô maître, et à côté des œuvres des anges de lumière, tu n'as pas oublié les œuvres de Satan.

Je le vois, sur tes murs, tombant du ciel comme la foudre, terrassé par l'archange fidèle, et entraînant avec lui ses cohortes maudites.

Je le vois, sous la forme d'un dragon puissant, écrasé sous les pieds vainqueurs de la Vierge immaculée, et fuyant à l'ordre de l'évêque Marcel qui le poursuit de sa houlette pastorale.

Je le vois, sous une forme qui tient à la fois de l'homme et de la brute, rendant en rugissant sur l'ordre de la Vierge Marie, hérissé et furieux, le billet fatal par lequel le moine Théophile s'était vendu à lui.

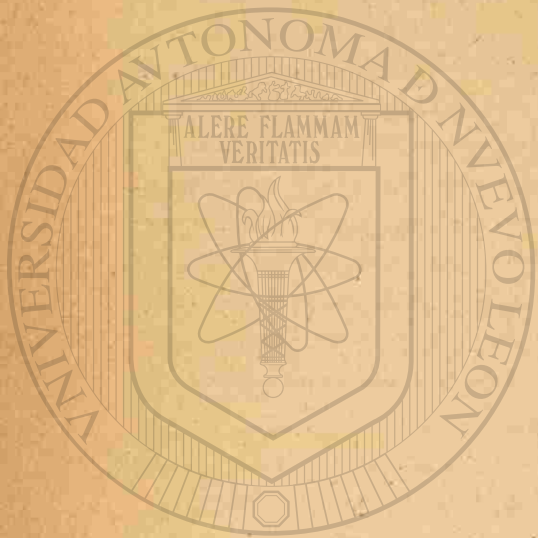
Je le vois, être à la fois sinistre et étrange, ridicule et terrible, grotesque et dramatique, s'accrochant aux murs élevés de ta cathédrale, gargouille à la fois pétrifiée et intelligente, la défendant contre les eaux du ciel, et offrant ses épaules humiliées pour servir de miséricorde à ceux qui viendront prier dans ton sanctuaire.

Je le vois cherchant à fausser la balance de S. Michel dans la scène du jugement dernier.

Je le vois là enfin, assis, avec une joie féroce, sur un tas de damnés, comme un vainqueur sans entrailles qui écrase en souriant des vaincus....

C'est ainsi que dans la cathédrale nouvelle tout sert à l'homme, chante la gloire du Christ et de sa mère et rappelle le Dieu créateur de l'univers.

O Vierge Marie, mère de Dieu et notre mère, vous qui par votre fils avez écrasé l'antique serpent, et vous esprits purs et fidèles qui aimez les hommes, venez à notre aide, secourez-nous dans cette lutte et dans ce combat contre l'ennemi héréditaire du genre humain et aidez-nous à devenir de glorieux vainqueurs.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

VI

Et ipsa conteret caput tuum.

Elle t'écrasera la tête.

Après le dogme de la création, la doctrine sacrée nous révèle celui de la déchéance originelle. C'est là une histoire lamentable qu'il faut connaître pour comprendre la place qu'occupe la Vierge Marie dans l'économie de la Rédemption. C'est la clef de voûte d'une foule de mystères écrits ici avec la pierre, le point de départ de la gloire de la mère de Dieu, notre mère.

Voici cette histoire :

« Or, le serpent, nous dit l'Écriture, était rusé entre tous les animaux que le Seigneur avait faits. Il dit à la femme : Pourquoi *ou est-ce que* Dieu vous a dit : Vous ne mangerez pas de tous les fruits du Paradis. ®

« La femme répondit au serpent : Nous mangeons de tous les fruits du Paradis, mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu de l'Éden, le Seigneur nous a dit : Vous n'en mangerez pas ; vous n'y toucherez pas ; car, *peut-être*, vous mourriez.

« Le serpent dit à la femme : Non, non, vous ne mourrez point de mort. Car Jéhovah sait que du jour où vous en mangerez vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des Dieux, sachant le bien et le mal.

« La femme vit que le fruit était bon à manger, beau à voir, d'un aspect désirable. Elle prit du fruit, en mangea et en donna à son mari, qui en mangea comme elle.

« Et leurs yeux s'ouvrirent... »

Tel est le récit de la chute dans la Genèse. Quelle page !... Elle se dresse sur le seuil de l'humanité comme le sphinx sur le seuil des temples de la vieille Egypte. Et pourtant sans cette page, la vie, la mort, l'histoire, le christianisme, le monde actuel, tout est inexplicable.

Examinons rapidement les différentes parties de ce drame primitif.

Et d'abord, Dieu permet l'épreuve. C'était nécessaire. *Qui non est tentatus quid scit*, dit l'Écriture ; mais l'esprit tentateur ne peut prendre que la forme du serpent, afin que l'homme puisse facilement se mettre en garde contre ses embûches.

Satan procède par questions : c'est le vent du doute qui ébranle les croyances, c'est-à-dire, le coup le plus redoutable, quand il porte juste.

Pourquoi des esclaves, disait Spartacus aux pieds

du Vésuve ? Et le lendemain, quatre-vingt mille opprimés levaient le poing sur la gorge de leurs oppresseurs.

Qu'est-ce que le Tiers, disait Sieyès, à la veille des Etats-Généraux ? Et le Tiers répondait par le serment du Jeu-de-Paume. Pourquoi des pauvres ? dit aujourd'hui le Spartacus moderne !... Quelle sera la réponse de demain ?..

La question que pose l'esprit de révolte est captieuse et pleine de ruse. Pourquoi ou *est-ce que* ? Le mot primitif admet ce double sens. C'est le propre de l'erreur de s'enfermer dans les ténèbres, comme c'est le propre de la vérité de vivre dans la lumière.

Au lieu de repousser avec hauteur et dédain l'esprit du mal, Eve se laisse aller et raisonne avec lui : première défaite pour elle, première victoire pour le serpent. Eve ne trouve déjà plus l'ordre de Dieu si absolu. *Peut-être*, nous mourrions, dit-elle. Et cependant, la menace était formelle et catégorique : Vous mourrez de mort, *morte morieris*, avait dit le Seigneur.

La place est ébranlée ; Satan s'enhardit : un dernier coup va la jeter par terre.

« Non, non, vous ne mourrez point » ! Négation sacrilège.

« Mais vous serez comme des Dieux » ! Affirmation impie et mensongère !

« Vous saurez le bien et le mal et vos yeux seront ouverts. »

Hélas ! ils surent le bien et le mal ; le bien qu'ils avaient perdu ; le mal qu'ils venaient de commettre. Et leurs yeux s'ouvrirent, mais à leur honte ; ils rougirent et se cachèrent.

Le doute, la négation de la vérité, l'affirmation de l'erreur, telle fut alors la marche de Satan. N'est-ce pas encore la sienne ?

Eve prit du fruit défendu, en mangea et en présenta à son mari qui en mangea comme elle. *Comedit*. C'est là le dernier mot d'une société qui s'en va. *Comedit*.

Rome païenne, a dit un orateur sacré, mange et meurt.....

Nous connaissons le crime et la révolte, voyons le châtement et l'expiation.

La voix de Dieu gronde comme le tonnerre dans l'Eden. « Adam, où es-tu ? tu t'es caché. Tu as donc mangé du fruit que je t'avais défendu de toucher ? »

Adam, tremblant et effrayé, avoue son crime, mais il s'excuse et rejetant la faute sur Eve, du même coup, il la rejette sur Dieu lui-même !

« La femme que vous m'avez donnée, dit-il, m'en a présenté et j'en ai mangé ! »

Au lieu de cette triste explication, ô Adam, pourquoi ne t'es-tu pas jeté aux pieds du Dieu que tu

avais offensé, en disant simplement : J'ai péché, *peccavi* !

Dieu s'adresse alors à la femme et lui dit : « Pourquoi as-tu fait cela ? »

Eve s'excuse maladroitement comme Adam, et rejette la faute sur le serpent.

« Le serpent m'a trompée et j'en ai mangé. »

Dieu n'interroge pas le serpent, l'esprit de ténèbres ; il ne saurait se repentir, ancré dans le mal.

Dieu le maudit. « *Maledictus eris*. Tu seras maudit, lui dit-il, tu ramperas sur la terre, et tu seras en horreur parmi tous les autres animaux. »

Puis il ajouta une parole solennelle avant d'infliger le châtement, parole qui renfermait une précieuse promesse dont l'humanité gardera le souvenir. Voici cette parole : « Je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne, et elle t'écrasera la tête. *Et ipsa conteret caput tuum*. »

Dieu est père ; avant de frapper l'enfant, il le met en garde contre le désespoir.

Après avoir maudit le serpent, Dieu s'adresse à la femme qui, la première, a péché. « Je multiplierai tes calamités, lui dit-il, et tes enfantements ; tu enfanteras dans la douleur, tu seras soumise à ton mari, et il te fera sentir son pouvoir. »

Oh ! comme cette menace s'est vérifiée !... Partout dans l'antiquité la femme fut plus ou moins

l'esclave de l'homme ; et encore aujourd'hui n'est-ce pas là son état partout où le christianisme n'a pas pénétré et fait apparaître cette figure suave de la Vierge Marie ?

Dieu s'adresse enfin à l'homme, le grand coupable, à Adam. « Puisque tu as écouté la voix de ta femme, dit-il, et que tu as mangé du fruit duquel je t'avais dit : tu n'en mangeras pas ; la terre sera maudite à cause de toi, *maledicta terra*. Ce n'est que par le travail qu'elle te donnera ta nourriture. Elle ne produira d'elle-même que des ronces et des épines ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré ; car tu es poudre et tu retourneras en poudre. *Pulvis es et in pulverem reverteris.* »

Quand Dieu eut cessé de parler, on n'entendit pas une plainte, pas un murmure ; les deux coupables étaient anéantis et comme frappés de la foudre.

Que s'est-il passé à cette parole : Maudite soit la terre ? Son axe a-t-il été changé ? De grands bouleversements se sont-ils produits ? Les montagnes se sont-elles ébranlées ? Des continents ont-ils été submergés, des mers ont-elles été mises à sec ? L'Écriture ne le dit pas, mais la Tradition autorise à le croire. Elle nous affirme que les colonnes du ciel furent alors ébranlées et que le sol trembla jusque dans ses fondements.

Quoiqu'il en soit de la terre, il est certain que la nature humaine fut profondément altérée. Dieu avait fait l'homme droit, dit l'Écriture ; il fut courbé, mutilé par le péché. Son intelligence, faite pour la vérité et la lumière, ne l'entrevit plus qu'imparfaitement. Sa volonté surtout pencha vers le mal, et son corps se révolta contre sa raison, comme sa raison s'était révoltée contre Dieu.

Dans l'état d'innocence, le travail eût été un délassement, une occupation agréable ; il est devenu un châtiment et une peine. Le torrent des passions prit alors une violence tout à fait désordonnée, et la mort et la souffrance, sa sœur inévitable, entrèrent dans le monde par le péché. *Per peccatum mors.*

Enfin, ce qui est plus douloureux encore, l'âme perdit ce diamant céleste de la grâce sanctifiante qui lui donnait un éclat divin ; elle resta mutilée, comme une bague vulgaire qui garde encore son chaton, mais vide et déshonoré.

C'est ainsi que la nature humaine nous arrive par notre naissance ; ce n'est qu'un chef-d'œuvre où le marteau démolisseur a fait son travail de destruction. ®

Comment l'homme pourrait-il aujourd'hui transmettre à sa descendance des privilèges que Dieu ne lui devait pas et qu'il venait de perdre par sa faute ?

Comment aurait-il pu laisser à ses enfants un héritage qu'il avait follement dilapidé.

Ah ! pas de plaintes, pas de murmures ! Dieu est le maître. Si sa justice nous paraît sévère, inclinons-nous et adorons en silence.

Oui ! Dieu a permis le mal ; Dieu a permis la révolte. Il aurait pu empêcher l'un et l'autre ! Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Qui pourrait nous le dire ?

Pourquoi, disait un enfant à sa mère, le bon Dieu, qui est le plus fort, au lieu de permettre au démon de tenter les hommes, ne l'a-t-il pas pris au collet une bonne fois, pour l'étrangler tout d'abord et ce serait fait pour toujours ?

Et la mère répondait avec S. Augustin : « Mon enfant, on s'y perd ; c'est un mystère ».

Cependant, n'exagérons rien. Ne disons pas que Dieu maudit Adam, qu'il maudit Eve, qu'il maudit leur race. Il ne maudit que la terre et le serpent. Il ne retira pas à l'homme sa première bénédiction : Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. Au contraire, il la renouvela après la chute.

Sans la faute originelle, le fils de Dieu se serait-il incarné et serait-il venu au milieu de nous ? On en doute. L'Eglise se contente de nous dire qu'il est descendu ici-bas pour nous et pour notre salut : *propter nos homines et propter nostram salutem*.

L'homme eût-il été confirmé en grâce ? Non, assurément. Il aurait eu son temps d'épreuve, et si parfait qu'il eût été, le mal eût été encore possible.

Les anges n'ont-ils pas péché dans le ciel ? Et les anges, par leur nature, ne sont-ils pas plus parfaits que l'homme ?

Si dans cet état de perfection l'homme se fût révolté contre Dieu, eût-il pu compter sur la miséricorde divine, comme il le peut aujourd'hui ? Qui pourrait l'affirmer avec certitude quand nous savons ce qui est arrivé aux anges rebelles ?...

Ah ! que de mystères dans cette page si simple ! Que de questions elle fait naître !... La Bible est comme la nature, un livre dont on ne trouve jamais le dernier mot.

L'histoire de la chute se termine ainsi :

« Le Seigneur chassa Adam du jardin de délices, afin qu'il ne pût plus manger de l'arbre de vie et il plaça, à l'entrée du Paradis, des chérubins armés, de glaives flamboyants pour en garder l'entrée.

Et Adam s'en alla, la mort dans l'âme, le remords au cœur, la douleur au corps, se tordant les bras de désespoir.... il s'en alla à travers les générations qui venaient de lui, leur racontant son bonheur perdu, la colère de Dieu et le châtement.... puis regardant Eve, il reprenait courage et pensait à cette Eve nouvelle qui écrasera la tête du serpent. *Ipsa conteret caput tuum.*

L'humanité a recueilli cette espérance de la bouche

d'Adam. Cette pensée soutint le genre humain dans ses douleurs et dans ses angoisses. Les échos de la tradition la portèrent dans le monde ancien à travers les siècles. Elle consola les patriarches, les rois et les prophètes dans leurs maux, le peuple Juif tout entier. Aujourd'hui, depuis longtemps, le monde en voit la réalisation, et si nous pouvions l'oublier, toutes les pierres de Notre-Dame élèveraient la voix pour dire : Marie a écrasé la tête du serpent.

VII

*Scrutamini scripturas.... et ille
sunt quæ testimonium perhi-
bent de me.*

Etudiez les écritures.... elles me
rendent témoignage.

Avant de parcourir les mystères du Nouveau Testament, il est bon d'en contempler l'ombre et la figure dans le Testament Ancien. L'un précède l'autre comme l'aube précède le jour.

Les maîtres du moyen-âge aimaient à les faire marcher parallèlement. Ces deux testaments sont écrits partout dans nos églises ogivales en bas-reliefs éloquents. L'histoire rapide de l'ancienne alliance fera le sujet de cet entretien.....

Entre le Paradis terrestre et le Golgotha, on distingue deux grandes races : celle d'Abel le Juste, et celle de Caïn le meurtrier ; l'une se conservant pure et gardant par la Tradition l'histoire de la chute et de la Rédemption promise ; l'autre en perdant ou en altérant le souvenir et se laissant aller à toutes les impiétés des peuples qui n'ont pas Dieu pour guide.

d'Adam. Cette pensée soutint le genre humain dans ses douleurs et dans ses angoisses. Les échos de la tradition la portèrent dans le monde ancien à travers les siècles. Elle consola les patriarches, les rois et les prophètes dans leurs maux, le peuple Juif tout entier. Aujourd'hui, depuis longtemps, le monde en voit la réalisation, et si nous pouvions l'oublier, toutes les pierres de Notre-Dame élèveraient la voix pour dire : Marie a écrasé la tête du serpent.

VII

*Scrutamini scripturas.... et ille
sunt quæ testimonium perhi-
bent de me.*

Etudiez les écritures.... elles me
rendent témoignage.

Avant de parcourir les mystères du Nouveau Testament, il est bon d'en contempler l'ombre et la figure dans le Testament Ancien. L'un précède l'autre comme l'aube précède le jour.

Les maîtres du moyen-âge aimaient à les faire marcher parallèlement. Ces deux testaments sont écrits partout dans nos églises ogivales en bas-reliefs éloquents. L'histoire rapide de l'ancienne alliance fera le sujet de cet entretien.....

Entre le Paradis terrestre et le Golgotha, on distingue deux grandes races : celle d'Abel le Juste, et celle de Caïn le meurtrier ; l'une se conservant pure et gardant par la Tradition l'histoire de la chute et de la Rédemption promise ; l'autre en perdant ou en altérant le souvenir et se laissant aller à toutes les impiétés des peuples qui n'ont pas Dieu pour guide.

Dans ces dernières sociétés tout est violence. Le plus fort opprime le plus faible et crée l'esclavage ; la femme est avilie, l'inégalité est partout, la perversion des âmes et des corps est sanctionnée, le meurtre dans les jeux publics est permis, l'absurde et énervant polythéisme finit par perdre la vraie idée de Dieu à force de la multiplier, le vice a ses autels et la vertu n'a plus un abri.

La personnification de cette civilisation sensuelle et matérielle, c'est Rome païenne, Rome maîtresse du monde, héritière de toutes les gloires, comme de toutes les folies de l'univers.

Ah ! quel lamentable spectacle ! Partout la famille est pervertie : partout cette société gangrenée, caractérisée en termes de feu par l'apôtre : Oubli de Dieu, mépris de la foi conjugale, empoisonnement, sang, vol, meurtre, orgie, veilles pleines de folie, sacrifices dans l'ombre, confusion, opprobre, adultères.

Dans la société politique, plus de liens sociaux religieux ou même philosophiques : la férocité chez le maître, chez l'esclave, chez le peuple, chez les grands ; un instinct farouche chez les soldats, brutal chez les chefs, stupide dans la plèbe indifférente entre les vainqueurs et les vaincus. A une extrémité, les grands, les soldats, les Césars ; à l'autre, la multitude avilie, sans milieu entre elle et

l'aristocratie, tremblante comme les Césars, comme les grands, comme les soldats, et pour tout dire en un mot : l'humanité suspendue entre deux gouffres béants : l'épicurisme et le stoïcisme, l'adoration de l'esprit et l'adoration de la matière. *Quorum Deus venter.*

Je ne traduis pas.....

« D'où peut venir l'élément moral et régénérateur ? Des poètes ? « Allez aux îles fortunées », disait ironiquement Juvénal à la foule affamée.

Des sages du paganisme ? « Si vous ne pouvez, pas vivre, disait aux malheureux le philosophe Sénèque, cessez de vivre. »

Des sénateurs romains ? Mais ce sont des Césars effacés et des romains dégénérés.

Des Césars ? Mais ils livrent le peuple aux sanguinaires abrutissements du cirque.

De la Religion païenne ? Mais elle déifie les Tibère et les Néron, et l'homme a fait dans ses Dieux l'apothéose de ses propres passions.

Cependant au milieu de ces nations corrompues et matérialisées par le sensualisme le plus brutal, il se perpétue un petit peuple qui reçoit et fixe la Tradition sacrée, conservée par la grande famille d'Abel, et la développe, de siècle en siècle, par ces voyants qu'on appelle les prophètes.

J'ai nommé le peuple Hébreu. Ce peuple par

Abraham, Tharé et Sem peut suivre la chaîne de ses aïeux jusqu'à Noé et par Noé jusqu'à Adam lui-même.

Il s'avance à travers les siècles dans une longue suite de chefs, de rois, de princes augustes, tantôt vainqueur et triomphant, tantôt vaincu et esclave, mais toujours singulier et étonnant, jusqu'au jour où Rome devient maîtresse de l'univers, et que, rejeté par Dieu, parce qu'il a rejeté le Christ, il cesse d'être le peuple de Dieu.

C'est de ce peuple que doit sortir ce fils de la femme qui doit écraser la tête de l'antique serpent.

Son histoire est consignée dans un livre tout imprégné du souffle inspirateur d'en haut : La Bible.

Nos pères l'ont écrite aussi avec le ciseau et la pierre, sur tous ces murs, sur toutes ces voûtes, sur tous les murs et sur toutes les voûtes de nos grandes cathédrales françaises du moyen-âge.

Ils ont dit, comme la Bible, Abraham et les patriarches, Moïse et les prophètes, David et les rois, toutes les grandes figures de l'ancienne loi, toutes les grandes scènes de l'Ancien Testament, qui vivent, se meuvent et respirent sur les pierres de nos monuments, comme elles vivent et respirent dans les pages sacrées.

Ce grand livre de pierre, je veux dire la cathédrale ogivale, comme le livre inspiré, nous montre

l'arche surnageant au milieu des flots du Déluge ; les enfants des hommes qui, dans leur orgueil, élèvent cette tour de Babel, dont le sommet touchera les cieux ; Isaac portant le bois de son sacrifice sur la montagne de Moria, que Dieu a marquée à son père Abraham ; le patriarche Jacob pleurant à la vue de la robe ensanglantée de Joseph, son fils bien-aimé ; le berceau de Moïse flottant sur les eaux du Nil ; le grand législateur descendant de la montagne et apportant les tables de la loi ; l'arche d'alliance, ce grand mystère de la loi ancienne, renfermant la verge d'Aaron et la manne du désert.

Elle nous montre encore, comme le livre sacré, Josué arrêtant le soleil au milieu de sa course ; Samson écrasant les Philistins pendant une fête ; le jeune David terrassant avec sa fronde le géant Goliath.

Elle nous dit : Sara, Rebecca, Rachel, Débora, Anne, mère de Samuel, Judith, Esther, toutes ces saintes femmes, figures énergiques de la Vierge Marie, mère de Jésus. Elle nous dit la tige de Jessé, qui fleurit et qui porte sur ses rameaux immortels toute la longue suite des ancêtres du Messie, fils de David, fils de Juda, fils de Jacob, fils d'Abraham, fils de Dieu : généalogie admirable, qui est aussi celle de sa mère.

La Vierge Marie, disons-le, est donc une femme de race, puisqu'elle descend en ligne directe des plus grands rois et des plus illustres patriarches.

Voilà ce que racontent les pierres, à l'exemple de l'Écriture.

Lève-toi, disait jadis le Seigneur à son prophète, lève-toi, va à la maison d'Israël et parle. Et le prophète se levait, et faisait connaître les promesses et les menaces du ciel.

Lève-toi, a dit aussi le maître de l'Œuvre, prophète du Très-Haut, lève-toi et parle au peuple élu. Fais-lui connaître l'avenir et ses mystères.

Et les prophètes se sont levés à cet ordre. Ils ont pris, dans cette métropole, la place que leur indiquait le maître : aux voussures de la porte centrale, de la porte Ste-Anne, de la porte de la Vierge, de la porte St-Etienne, au milieu de la rose du couchant et de celle du nord, où ils forment une auréole de gloire à la mère de Dieu ; sur le socle qui porte la statue du Christ, à la porte du jugement, où ils semblent le soutenir de leurs prophétiques épaules.

« Parlez et prophétisez », leur a dit le maître. Et ils ont parlé et prophétisé.

Et David a pris son luth et a dit « : La gloire du Christ, son fils et son Seigneur, sa génération éternelle, son sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech,

Dixit Dominus Domino meo ». Il a dit ses pieds et ses mains percés, les railleries de ses ennemis, et la cruauté de ses bourreaux.

Et Isaïe s'est écrié : « Ecoute, maison d'Israël, voilà que le Seigneur va te donner un signe. Une Vierge concevra et enfantera un fils ; il sera appelé : Dieu avec nous ».

Et Zachée a dit : « Une voix crie dans le désert : aplanissez les sentiers du Seigneur. Voilà que je viens pour lui préparer le chemin ».

Et Aggée a dit : « O Sion, tressaille d'allégresse ; voici ton roi qui arrive porté sur l'ânesse que suit son ânon. »

Et Daniel a dit : « Encore soixante-dix semaines, et le sacrifice sera accompli, et le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura nié ne sera plus son peuple ».

Et tous les prophètes se sont levés, et ont dit ce fils de David et ce fils du Très-Haut, ce fils d'une Vierge ; ils ont dit Bethléem, les mages, les bergers, le nouvel Elie, qui le précédera au désert ; ils ont dit sa voix douce, sa patience qui n'éteint pas la mèche qui fume encore, sa bonté qui sème les bienfaits, sa doctrine qui est pure lumière, ses douleurs, son agonie, son calvaire et sa gloire dans les cieus.

A l'appel du maître puissant, toute la loi ancienne

se meut, s'anime, vient et prend la place que le maître lui destine ; et les prophéties se lisent sur ces murs, comme elles se lisent dans les livres sacrés eux-mêmes.

Telle fut Notre-Dame dans le passé. Hélas ! aujourd'hui, malgré d'habiles restaurations, la grande métropole apparaît encore mutilée. Des places vides du côté extérieur du chevet, des bas-reliefs tronqués, accusent des heures de deuil. La main des hommes a été plus cruelle pour elle que la main du temps...

Mais voilà... La Judée est inquiète ; de sourds frémissements agitent les consciences, et, du sein de ceux que la Tradition émeut encore, s'échappe un cri d'espérance qui va épouvanter l'orgueilleuse synagogue.

Zacharie, époux d'Elizabeth, de la famille d'Aaron, homme juste et marchant devant Dieu, offrait de l'encens dans le temple du Seigneur.

Un ange lui apparaît ; la peur le saisit : « Ne crains rien, lui dit l'envoyé d'en haut, ta prière est exaucée ; ta femme aura un fils, et tu l'appelleras Jean. Un grand nombre d'hommes se réjouiront à sa naissance.

« Car il sera grand devant le Seigneur, il marchera devant lui, dans la vertu d'Elie, pour lui préparer un peuple parfait. »

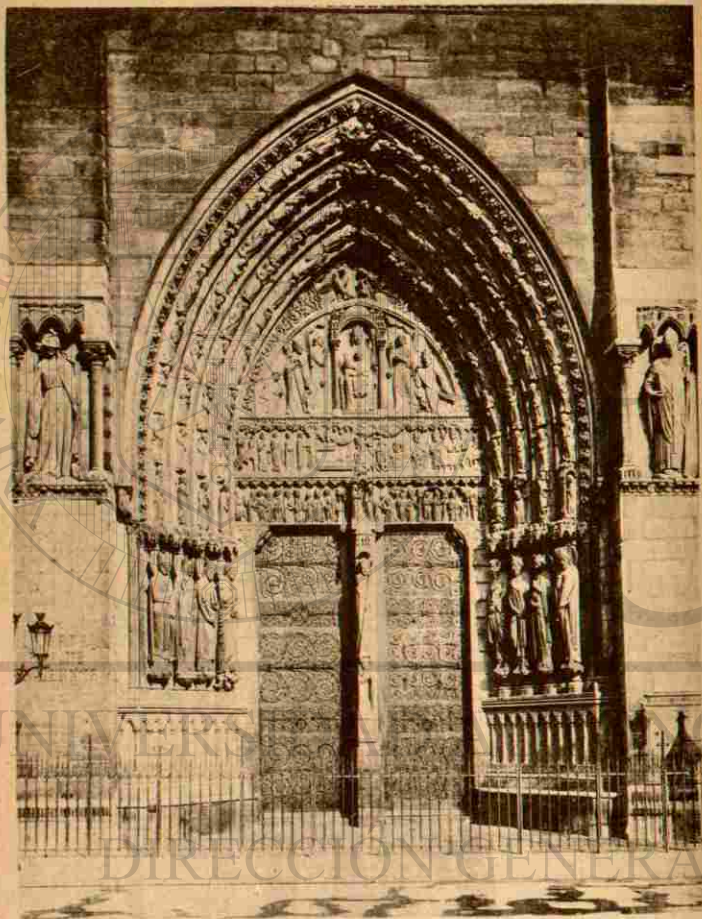
Zacharie hésite, il n'ose ajouter foi à ce prodige ; l'ange poursuit alors : « Je suis Gabriel, un des sept anges qui sont sans cesse devant le trône de Dieu. Je suis envoyé pour te porter cette heureuse nouvelle. Et voilà que tu resteras muet jusqu'au jour où se réaliseront ces événements, parce que tu n'as pas cru à ma parole. »

Et Zacharie demeura muet. Et tout le peuple, à ce récit, fut saisi d'étonnement, et quand Jean vint au monde, selon la promesse de l'ange, on disait : Que pensez-vous que sera cet enfant ?

Cet enfant devait être prophète, et plus que prophète : il devait être le plus grand des enfants de la femme, le précurseur du Sauveur du monde.

Avec Jean-Baptiste se ferme l'Ancien Testament et s'ouvre la loi nouvelle. L'aurore paraît. L'Orient va se lever. Le Ciel tressaille déjà : Gabriel en descend les hauteurs, accompagné de toutes les milices célestes, pour se rendre auprès d'une jeune fille de la tribu de Juda, mariée à un homme nommé Joseph et la saluer pleine de grâce...; et le nom de la Vierge était Marie. *Et nomen Virginis Maria.* ®

Et voilà où devait aboutir ce long enfantement de quarante siècles : Au Christ et à sa mère.



PORTE SAINTE-ANNE
Couchant. — Façade de la tour du midi

VIII

Egredietur virga de radice Jesse.
Une tige sortira de la souche de
Jesse.

Les anges balancent leurs encensoirs à la porte Ste-Anne, sous la tour du midi, au milieu des voussures. Les rois de Juda se rangent en longue file derrière eux, portant leur sceptre et leur couronne ; ils agitent de longues banderoles, en signe d'allégresse, à la pensée du nouvel Orient qui va se lever sur le monde. Les prophètes, formant un troisième rang, parcourent des livres et montrent du doigt le Sauveur qui va apparaître. Enfin, les vieillards de la maison d'Israël ferment le cortège.

Comme les vieillards de la vision de S. Jean, ils tiennent en main, les uns, des urnes qui renferment les prières des justes ; les autres, des harpes sur lesquelles ils chantent la toute-puissance du Dieu Créateur. Prêtons l'oreille à leurs accents :

« Cette terre est au Seigneur, disent-ils, tout ce qu'elle renferme est à lui, ses habitants lui appartiennent. *Domini est terra.* Elle a été fondée sur les eaux.

« Elle est affermie contre la violence du fleuve.
« Qui montera sur la montagne sainte ? dit une voix ! Qui paraîtra dans le saint lieu ? »

« Celui qui est saint, répond l'armée céleste, celui qui a les mains pures, le cœur sincère, celui qui n'a jamais fait de faux serments.

« Voilà celui qui reçoit la bénédiction d'en haut et obtient miséricorde du Dieu Sauveur. » *Misericordiam a Deo salutaris suo.*

Au-dessous des princes de l'Ancien Testament le maître de l'OEuvre a placé deux figures sympathiques : l'une, est celle du bienheureux Joachim, époux d'Anne ; et l'autre, celle de la bienheureuse Anne, épouse de Joachim. Les accents que vous venez d'entendre arrivent jusqu'à eux, et l'un et l'autre pleurent.

C'étaient deux âmes justes, dit une antique tradition, craignant le Seigneur... Ils faisaient d'abondantes aumônes. Une part de leurs biens était pour Dieu, l'autre pour les pauvres, et la troisième seule était pour eux.

Tous d'eux s'avancent en âge et le Seigneur n'a pas béni leur union.

A la grande fête, ils se sont présentés au temple pour offrir l'encens, et le lévite du Seigneur les a repoussés en disant : « Il ne doit pas paraître devant Dieu, celui que le Seigneur n'a pas béni. »

Humiliés devant le peuple, l'un et l'autre vivent dans la solitude.

Anne file la laine dans sa maison ; Joachim garde les troupeaux dans la montagne.

Et Anne, désolée et solitaire, pleurait ainsi : « Mes mains sont pures, mon cœur est sincère, je ne suis coupable d'aucun faux serment, et le Seigneur ne m'a pas accordé sa bénédiction, et on me rejette de son temple.

« A qui pourrai-je me comparer ? Aux oiseaux du ciel ? Mais les oiseaux du ciel peuvent paraître devant vous, ô Seigneur !

« A qui me comparerai-je ? Aux brebis des champs ? Mais elles ont leurs agneaux qui chantent le Seigneur avec elles !

« A qui me comparerai-je ? Aux fleuves ou aux mers ? Mais les fleuves et les mers se remplissent de poissons et répètent vos louanges, ô mon Dieu !

« A qui me comparerai-je ? Aux plaines et aux vallées ? Mais elles nourrissent des arbres et des plantes, et leur fertilité vous bénit ! »

Et Joachim, seul et solitaire, sur la montagne, appelait de ses larmes et de ses vœux le Saint qu'attendait la terre.

« O cieus, disait-il, répandez votre rosée ; nuées du firmament, versez la justice, et toi, ô terre, enfante ton Sauveur !

« Apaisez votre colère, ô Seigneur ! Ne soyez plus irrité contre nous.

« Nous avons péché, et voilà que nous sommes emportés comme la feuille des champs. Nos iniquités ont soulevé cette tempête.

« O cieux, versez votre rosée ; terre, enfante ton Sauveur. »

Et les larmes tombaient brûlantes de ses paupières.

« Voyez mon affliction, poursuivait-il, ô Dieu ; envoyez celui qui doit venir, le dominateur de la terre ; qu'il vienne dans notre solitude, et qu'il se rende à la montagne de Sion. »

Bienheureux Joachim, bienheureuse Anne, vos larmes ne coulent pas en vain, et le ciel n'est pas sourd. Ecoutez cette voix divine : « Consolez-vous, dit-elle, consolez-vous. Votre salut vient, il approche. Ne vous consommez plus dans le chagrin et la tristesse. Me voici, moi, votre consolateur, votre salut, votre Dieu, votre Rédempteur ».

Et les nuées du Ciel pleuvaient leur rosée, et la terre enfantait la justice.

Salut, tige bénie, qui sort de la souche de Jessé, *egredietur virga de radice Jesse*. Salut, fleur pure, fleur blanche et immaculée, lis sans tache au milieu des épines ; salut, fille de Joachim et d'Anne, Vierge Marie, toi, dont le fruit sera à jamais béni.

Et la Vierge Marie, cette enfant de l'attente et de la grâce, cette blanche colombe qui annonçait la paix à la terre, cette arche sainte de la nouvelle alliance, sur laquelle devait reposer le Dieu sage et puissant, *sedes sapientie*, cette nouvelle Eve enfin, qui devait présenter à la terre le nouveau fruit réparateur du mal qu'avait fait l'arbre maudit dans le Paradis, la Vierge Marie, que Dieu venait de donner à Anne et à Joachim dans leur vieillesse, s'élevait et croissait au sein de cette famille bénie du ciel, d'une bénédiction qui n'avait jamais été donnée à la terre ; et Anne disait avec cette autre Anne, mère de Samuel : « Mon cœur a tressailli d'allégresse dans le Seigneur, et ma gloire, un instant obscurcie, a été relevée par le don ineffable que j'ai reçu de mon Dieu.

« Ma bouche, réduite au silence, s'est ouverte pour répondre à mes ennemis.

« J'avais mis ma joie et ma confiance en ta grâce, ô mon Dieu, et je n'ai pas été confondue.

« Nul n'est saint comme toi, nul ne t'égale en justice et en bonté.

« Cessez donc vos paroles insolentes, vous qui me regardiez avec horreur.

« Que votre ancien langage ne sorte plus de votre bouche.

« Le Seigneur est le Dieu de toute science, il pénètre la pensée des cœurs.

« Par lui, l'arc des forts a été brisé ; les faibles sont remplis de force et ceux qui étaient dans l'abondance lui demandent du pain.

« Ceux qui avaient faim sont rassasiés ; celle qui était stérile a enfanté, et les maisons puissantes sont tombées.

« C'est Dieu qui donne la vie et la mort, qui conduit aux enfers et en retire.

« C'est le Seigneur qui fait le pauvre et le riche, il élève et abaisse.

« Quand il veut, il tire le pauvre de la poussière, et le fait asseoir avec les princes sur un trône de gloire.

« C'est au Seigneur qu'appartiennent les gonds de la terre, c'est par lui que le monde a été posé sur eux.

« Il gardera les pas de ses saints, les impies seront réduits au silence dans les ténèbres, parce que l'homme, avec sa force, n'est que faiblesse.

« Les ennemis du Seigneur trembleront lorsqu'il tonnera du haut des cieux ; il jugera la terre, *il fera régner celui qui en a été établi roi, il exaltera la puissance de son Christ.* »

Ainsi Anne chantait dans son allégresse, et Joachim répondait : *Amen.* Et le peuple était en admiration devant la puissance du Seigneur.

Or, Marie, fille d'Anne et de Joachim, croissait en

âge et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes. Et les années s'écoulaient heureuses.

Mais, après la joie, la tristesse : c'est le lot de l'humanité. Anne mourut : Joachim mourut quelque temps après Anne, et la Vierge Marie connaissait les douleurs de l'orphelin.

La loi et la coutume voulaient qu'elle fût confiée à la garde du Grand-Prêtre, dans le temple de Jérusalem : ce fut là sa seconde demeure. Que faisait-elle là ? Elle priait, dit la Tradition... Elle priait sans cesse. Elle appelait de ses vœux les plus ardents, ce Messie promis et attendu ; elle s'offrait à rester, toute sa vie, son humble servante.

Quand le moment fut venu de songer à son mariage, nous dit S. Grégoire de Nazianze, elle supplia de la laisser libre de vouer à Dieu sa virginité. Le Grand-Prêtre, consulté sur les dispositions de la jeune fille, avant de répondre, se met en prière, et, aussitôt, il entend une voix sortir du propitiatoire, et cette voix disait :

« L'oracle d'Isaïe doit s'accomplir. Il sortira une tige de Jessé, et une fleur s'élèvera de cette tige. Que tous les membres de la famille de David soient convoqués, qu'ils déposent une baguette dans le temple, et que celui dont la baguette fleurira soit l'époux de Marie. »

Cet ordre ayant été donné et exécuté, aucune

baguette ne fleurit. On s'aperçut alors, qu'un seul des descendants de David, pauvre et obscur artisan, d'un âge avancé, ne s'était pas présenté. Mandé aussitôt par le Grand-Prêtre, Joseph obéit. En arrivant, il dépose modestement sa hache de travail dans le parvis du temple. Le lendemain, elle était couverte de fleurs.

Devant cet arrêt du Ciel, le Grand-Prêtre ne pouvait hésiter. Il prend alors la main de Marie et la mettant dans la main de Joseph, il s'écrie : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous ! Qu'il vous unisse lui-même et qu'il accomplisse en vous toutes ses bénédictions ! ».

Et la foule qui était présente répondit : « Puisse-t-il en être ainsi ».

C'est ce que j'ai lu dans le tympan, à la porte Ste-Anne.....

Ces souvenirs, extra-évangéliques, méritaient d'être conservés. S'ils n'ont pas la valeur doctrinale de la parole révélée, ne renferment-ils pas de précieux enseignements ? Ainsi le comprenait le moyen-âge. Aussi, les a-t-il consignés sur la pierre, à la porte de la tour du midi de Notre-Dame.

Parmi les personnages divers que cette porte met en scène, ne reconnaissez-vous pas l'illustre ancêtre du Christ, le saint roi David ? Il tient sa harpe dans ses mains ; elle frémit sous ses doigts, à l'approche

de ces grands événements ; sa voix se mêle à ses accords et dit : « Ouvrez vos portes, ô princes, élargissez-vous, portes éternelles. Le roi de gloire va rentrer. *Attollite portas.*

« Quel est ce roi de gloire ; me demandez-vous ?

« C'est l'Eternel, le Tout-Puissant, le victorieux, le Dieu des combats. »

A ces accents, toute la foule qui l'entoure s'émeut. Rois, prophètes, vieillards et chérubins se lèvent à l'envi. Ils regardent ; et, à la vue du Sauveur qui apparaît à l'horizon, ils répètent avec David : « Ouvrez vos portes, ô princes, ouvrez-vous, portes éternelles. Voici le roi de gloire, le Messie, le fils de l'homme, le fils de Dieu, le fils de la Vierge Marie. »

Dans ces dernières sociétés tout est violence. Le plus fort opprime le plus faible et crée l'esclavage ; la femme est avilie, l'inégalité est partout, la perversion des âmes et des corps est sanctionnée, le meurtre dans les jeux publics est permis, l'absurde et énervant polythéisme finit par perdre la vraie idée de Dieu à force de la multiplier, le vice a ses autels et la vertu n'a plus un abri.

La personnification de cette civilisation sensuelle et matérielle, c'est Rome païenne, Rome maîtresse du monde, héritière de toutes les gloires, comme de toutes les folies de l'univers.

Ah ! quel lamentable spectacle ! Partout la famille est pervertie : partout cette société gangrenée, caractérisée en termes de feu par l'apôtre : Oubli de Dieu, mépris de la foi conjugale, empoisonnement, sang, vol, meurtre, orgie, veilles pleines de folie, sacrifices dans l'ombre, confusion, opprobre, adultères.

Dans la société politique, plus de liens sociaux religieux ou même philosophiques : la férocité chez le maître, chez l'esclave, chez le peuple, chez les grands ; un instinct farouche chez les soldats, brutal chez les chefs, stupide dans la plèbe indifférente entre les vainqueurs et les vaincus. A une extrémité, les grands, les soldats, les Césars ; à l'autre, la multitude avilie, sans milieu entre elle et

l'aristocratie, tremblante comme les Césars, comme les grands, comme les soldats, et pour tout dire en un mot : l'humanité suspendue entre deux gouffres béants : l'épicurisme et le stoïcisme, l'adoration de l'esprit et l'adoration de la matière. *Quorum Deus venter.*

Je ne traduis pas.....

« D'où peut venir l'élément moral et régénérateur ? Des poètes ? « Allez aux îles fortunées », disait ironiquement Juvénal à la foule affamée.

Des sages du paganisme ? « Si vous ne pouvez, pas vivre, disait aux malheureux le philosophe Sénèque, cessez de vivre. »

Des sénateurs romains ? Mais ce sont des Césars effacés et des romains dégénérés.

Des Césars ? Mais ils livrent le peuple aux sanguinaires abrutissements du cirque.

De la Religion païenne ? Mais elle déifie les Tibère et les Néron, et l'homme a fait dans ses Dieux l'apothéose de ses propres passions.

Cependant au milieu de ces nations corrompues et matérialisées par le sensualisme le plus brutal, il se perpétue un petit peuple qui reçoit et fixe la Tradition sacrée, conservée par la grande famille d'Abel, et la développe, de siècle en siècle, par ces voyants qu'on appelle les prophètes.

J'ai nommé le peuple Hébreu. Ce peuple par

Abraham, Tharé et Sem peut suivre la chaîne de ses aïeux jusqu'à Noé et par Noé jusqu'à Adam lui-même.

Il s'avance à travers les siècles dans une longue suite de chefs, de rois, de princes augustes, tantôt vainqueur et triomphant, tantôt vaincu et esclave, mais toujours singulier et étonnant, jusqu'au jour où Rome devient maîtresse de l'univers, et que, rejeté par Dieu, parce qu'il a rejeté le Christ, il cesse d'être le peuple de Dieu.

C'est de ce peuple que doit sortir ce fils de la femme qui doit écraser la tête de l'antique serpent.

Son histoire est consignée dans un livre tout imprégné du souffle inspirateur d'en haut : La Bible.

Nos pères l'ont écrite aussi avec le ciseau et la pierre, sur tous ces murs, sur toutes ces voûtes, sur tous les murs et sur toutes les voûtes de nos grandes cathédrales françaises du moyen-âge.

Ils ont dit, comme la Bible, Abraham et les patriarches, Moïse et les prophètes, David et les rois, toutes les grandes figures de l'ancienne loi, toutes les grandes scènes de l'Ancien Testament, qui vivent, se meuvent et respirent sur les pierres de nos monuments, comme elles vivent et respirent dans les pages sacrées.

Ce grand livre de pierre, je veux dire la cathédrale ogivale, comme le livre inspiré, nous montre

l'arche surnageant au milieu des flots du Déluge ; les enfants des hommes qui, dans leur orgueil, élèvent cette tour de Babel, dont le sommet touchera les cieux ; Isaac portant le bois de son sacrifice sur la montagne de Moria, que Dieu a marquée à son père Abraham ; le patriarche Jacob pleurant à la vue de la robe ensanglantée de Joseph, son fils bien-aimé ; le berceau de Moïse flottant sur les eaux du Nil ; le grand législateur descendant de la montagne et apportant les tables de la loi ; l'arche d'alliance, ce grand mystère de la loi ancienne, renfermant la verge d'Aaron et la manne du désert.

Elle nous montre encore, comme le livre sacré, Josué arrêtant le soleil au milieu de sa course ; Samson écrasant les Philistins pendant une fête ; le jeune David terrassant avec sa fronde le géant Goliath.

Elle nous dit : Sara, Rebecca, Rachel, Débora, Anne, mère de Samuel, Judith, Esther, toutes ces saintes femmes, figures énergiques de la Vierge Marie, mère de Jésus. Elle nous dit la tige de Jessé, qui fleurit et qui porte sur ses rameaux immortels toute la longue suite des ancêtres du Messie, fils de David, fils de Juda, fils de Jacob, fils d'Abraham, fils de Dieu : généalogie admirable, qui est aussi celle de sa mère.

La Vierge Marie, disons-le, est donc une femme de race, puisqu'elle descend en ligne directe des plus grands rois et des plus illustres patriarches.

Voilà ce que racontent les pierres, à l'exemple de l'Écriture.

Lève-toi, disait jadis le Seigneur à son prophète, lève-toi, va à la maison d'Israël et parle. Et le prophète se levait, et faisait connaître les promesses et les menaces du ciel.

Lève-toi, a dit aussi le maître de l'Œuvre, prophète du Très-Haut, lève-toi et parle au peuple élu. Fais-lui connaître l'avenir et ses mystères.

Et les prophètes se sont levés à cet ordre. Ils ont pris, dans cette métropole, la place que leur indiquait le maître : aux voussures de la porte centrale, de la porte Ste-Anne, de la porte de la Vierge, de la porte St-Etienne, au milieu de la rose du couchant et de celle du nord, où ils forment une auréole de gloire à la mère de Dieu ; sur le socle qui porte la statue du Christ, à la porte du jugement, où ils semblent le soutenir de leurs prophétiques épaules.

« Parlez et prophétisez », leur a dit le maître. Et ils ont parlé et prophétisé.

Et David a pris son luth et a dit « : La gloire du Christ, son fils et son Seigneur, sa génération éternelle, son sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech,

Dixit Dominus Domino meo ». Il a dit ses pieds et ses mains percés, les railleries de ses ennemis, et la cruauté de ses bourreaux.

Et Isaïe s'est écrié : « Ecoute, maison d'Israël, voilà que le Seigneur va te donner un signe. Une Vierge concevra et enfantera un fils ; il sera appelé : Dieu avec nous ».

Et Zachée a dit : « Une voix crie dans le désert : aplanissez les sentiers du Seigneur. Voilà que je viens pour lui préparer le chemin ».

Et Aggée a dit : « O Sion, tressaille d'allégresse ; voici ton roi qui arrive porté sur l'ânesse que suit son ânon. »

Et Daniel a dit : « Encore soixante-dix semaines, et le sacrifice sera accompli, et le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura nié ne sera plus son peuple ».

Et tous les prophètes se sont levés, et ont dit ce fils de David et ce fils du Très-Haut, ce fils d'une Vierge ; ils ont dit Bethléem, les mages, les bergers, le nouvel Elie, qui le précédera au désert ; ils ont dit sa voix douce, sa patience qui n'éteint pas la mèche qui fume encore, sa bonté qui sème les bienfaits, sa doctrine qui est pure lumière, ses douleurs, son agonie, son calvaire et sa gloire dans les cieus.

A l'appel du maître puissant, toute la loi ancienne

se meut, s'anime, vient et prend la place que le maître lui destine ; et les prophéties se lisent sur ces murs, comme elles se lisent dans les livres sacrés eux-mêmes.

Telle fut Notre-Dame dans le passé. Hélas ! aujourd'hui, malgré d'habiles restaurations, la grande métropole apparaît encore mutilée. Des places vides du côté extérieur du chevet, des bas-reliefs tronqués, accusent des heures de deuil. La main des hommes a été plus cruelle pour elle que la main du temps...

Mais voilà... La Judée est inquiète ; de sourds frémissements agitent les consciences, et, du sein de ceux que la Tradition émeut encore, s'échappe un cri d'espérance qui va épouvanter l'orgueilleuse synagogue.

Zacharie, époux d'Elizabeth, de la famille d'Aaron, homme juste et marchant devant Dieu, offrait de l'encens dans le temple du Seigneur.

Un ange lui apparaît ; la peur le saisit : « Ne crains rien, lui dit l'envoyé d'en haut, ta prière est exaucée ; ta femme aura un fils, et tu l'appelleras Jean. Un grand nombre d'hommes se réjouiront à sa naissance.

« Car il sera grand devant le Seigneur, il marchera devant lui, dans la vertu d'Elie, pour lui préparer un peuple parfait. »

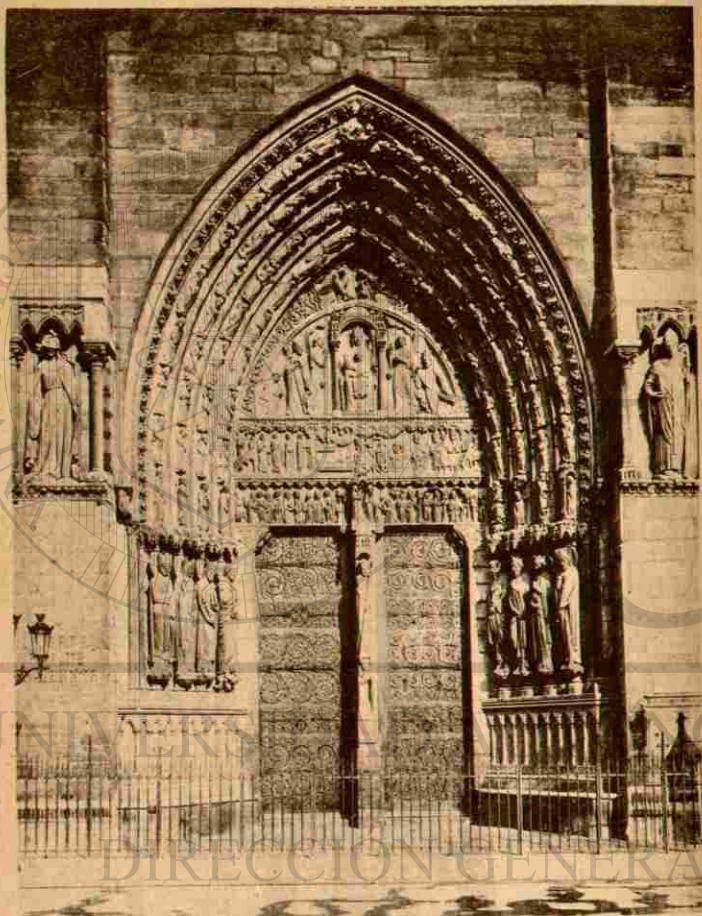
Zacharie hésite, il n'ose ajouter foi à ce prodige ; l'ange poursuit alors : « Je suis Gabriel, un des sept anges qui sont sans cesse devant le trône de Dieu. Je suis envoyé pour te porter cette heureuse nouvelle. Et voilà que tu resteras muet jusqu'au jour où se réaliseront ces événements, parce que tu n'as pas cru à ma parole. »

Et Zacharie demeura muet. Et tout le peuple, à ce récit, fut saisi d'étonnement, et quand Jean vint au monde, selon la promesse de l'ange, on disait : Que pensez-vous que sera cet enfant ?

Cet enfant devait être prophète, et plus que prophète : il devait être le plus grand des enfants de la femme, le précurseur du Sauveur du monde.

Avec Jean-Baptiste se ferme l'Ancien Testament et s'ouvre la loi nouvelle. L'aurore paraît. L'Orient va se lever. Le Ciel tressaille déjà : Gabriel en descend les hauteurs, accompagné de toutes les milices célestes, pour se rendre auprès d'une jeune fille de la tribu de Juda, mariée à un homme nommé Joseph et la saluer pleine de grâce...; et le nom de la Vierge était Marie. *Et nomen Virginis Maria.* ®

Et voilà où devait aboutir ce long enfantement de quarante siècles : Au Christ et à sa mère.



PORTE SAINTE-ANNE
Couchant. — Façade de la tour du midi

VIII

Egredietur virga de radice Jesse.
Une tige sortira de la souche de
Jesse.

Les anges balancent leurs encensoirs à la porte Ste-Anne, sous la tour du midi, au milieu des voussures. Les rois de Juda se rangent en longue file derrière eux, portant leur sceptre et leur couronne ; ils agitent de longues banderoles, en signe d'allégresse, à la pensée du nouvel Orient qui va se lever sur le monde. Les prophètes, formant un troisième rang, parcourent des livres et montrent du doigt le Sauveur qui va apparaître. Enfin, les vieillards de la maison d'Israël ferment le cortège.

Comme les vieillards de la vision de S. Jean, ils tiennent en main, les uns, des urnes qui renferment les prières des justes ; les autres, des harpes sur lesquelles ils chantent la toute-puissance du Dieu Créateur. Prêtons l'oreille à leurs accents :

« Cette terre est au Seigneur, disent-ils, tout ce qu'elle renferme est à lui, ses habitants lui appartiennent. *Domini est terra.* Elle a été fondée sur les eaux.

« Elle est affermie contre la violence du fleuve.
« Qui montera sur la montagne sainte ? dit une voix ! Qui paraîtra dans le saint lieu ? »

« Celui qui est saint, répond l'armée céleste, celui qui a les mains pures, le cœur sincère, celui qui n'a jamais fait de faux serments.

« Voilà celui qui reçoit la bénédiction d'en haut et obtient miséricorde du Dieu Sauveur. » *Misericordiam a Deo salutaris suo.*

Au-dessous des princes de l'Ancien Testament le maître de l'OEuvre a placé deux figures sympathiques : l'une, est celle du bienheureux Joachim, époux d'Anne ; et l'autre, celle de la bienheureuse Anne, épouse de Joachim. Les accents que vous venez d'entendre arrivent jusqu'à eux, et l'un et l'autre pleurent.

C'étaient deux âmes justes, dit une antique tradition, craignant le Seigneur... Ils faisaient d'abondantes aumônes. Une part de leurs biens était pour Dieu, l'autre pour les pauvres, et la troisième seule était pour eux.

Tous d'eux s'avancent en âge et le Seigneur n'a pas béni leur union.

A la grande fête, ils se sont présentés au temple pour offrir l'encens, et le lévite du Seigneur les a repoussés en disant : « Il ne doit pas paraître devant Dieu, celui que le Seigneur n'a pas béni. »

Humiliés devant le peuple, l'un et l'autre vivent dans la solitude.

Anne file la laine dans sa maison ; Joachim garde les troupeaux dans la montagne.

Et Anne, désolée et solitaire, pleurait ainsi : « Mes mains sont pures, mon cœur est sincère, je ne suis coupable d'aucun faux serment, et le Seigneur ne m'a pas accordé sa bénédiction, et on me rejette de son temple.

« A qui pourrai-je me comparer ? Aux oiseaux du ciel ? Mais les oiseaux du ciel peuvent paraître devant vous, ô Seigneur !

« A qui me comparerai-je ? Aux brebis des champs ? Mais elles ont leurs agneaux qui chantent le Seigneur avec elles !

« A qui me comparerai-je ? Aux fleuves ou aux mers ? Mais les fleuves et les mers se remplissent de poissons et répètent vos louanges, ô mon Dieu !

« A qui me comparerai-je ? Aux plaines et aux vallées ? Mais elles nourrissent des arbres et des plantes, et leur fertilité vous bénit ! »

Et Joachim, seul et solitaire, sur la montagne, appelait de ses larmes et de ses vœux le Saint qu'attendait la terre.

« O cieus, disait-il, répandez votre rosée ; nuées du firmament, versez la justice, et toi, ô terre, enfante ton Sauveur !

« Apaisez votre colère, ô Seigneur ! Ne soyez plus irrité contre nous.

« Nous avons péché, et voilà que nous sommes emportés comme la feuille des champs. Nos iniquités ont soulevé cette tempête.

« O cieux, versez votre rosée ; terre, enfante ton Sauveur. »

Et les larmes tombaient brûlantes de ses paupières.

« Voyez mon affliction, poursuivait-il, ô Dieu ; envoyez celui qui doit venir, le dominateur de la terre ; qu'il vienne dans notre solitude, et qu'il se rende à la montagne de Sion. »

Bienheureux Joachim, bienheureuse Anne, vos larmes ne coulent pas en vain, et le ciel n'est pas sourd. Ecoutez cette voix divine : « Consolez-vous, dit-elle, consolez-vous. Votre salut vient, il approche. Ne vous consommez plus dans le chagrin et la tristesse. Me voici, moi, votre consolateur, votre salut, votre Dieu, votre Rédempteur ».

Et les nuées du Ciel pleuvaient leur rosée, et la terre enfantait la justice.

Salut, tige bénie, qui sort de la souche de Jessé, *egredietur virga de radice Jesse*. Salut, fleur pure, fleur blanche et immaculée, lis sans tache au milieu des épines ; salut, fille de Joachim et d'Anne, Vierge Marie, toi, dont le fruit sera à jamais béni.

Et la Vierge Marie, cette enfant de l'attente et de la grâce, cette blanche colombe qui annonçait la paix à la terre, cette arche sainte de la nouvelle alliance, sur laquelle devait reposer le Dieu sage et puissant, *sedes sapientie*, cette nouvelle Eve enfin, qui devait présenter à la terre le nouveau fruit réparateur du mal qu'avait fait l'arbre maudit dans le Paradis, la Vierge Marie, que Dieu venait de donner à Anne et à Joachim dans leur vieillesse, s'élevait et croissait au sein de cette famille bénie du ciel, d'une bénédiction qui n'avait jamais été donnée à la terre ; et Anne disait avec cette autre Anne, mère de Samuel : « Mon cœur a tressailli d'allégresse dans le Seigneur, et ma gloire, un instant obscurcie, a été relevée par le don ineffable que j'ai reçu de mon Dieu.

« Ma bouche, réduite au silence, s'est ouverte pour répondre à mes ennemis.

« J'avais mis ma joie et ma confiance en ta grâce, ô mon Dieu, et je n'ai pas été confondue.

« Nul n'est saint comme toi, nul ne t'égale en justice et en bonté.

« Cessez donc vos paroles insolentes, vous qui me regardiez avec horreur.

« Que votre ancien langage ne sorte plus de votre bouche.

« Le Seigneur est le Dieu de toute science, il pénètre la pensée des cœurs.

« Par lui, l'arc des forts a été brisé ; les faibles sont remplis de force et ceux qui étaient dans l'abondance lui demandent du pain.

« Ceux qui avaient faim sont rassasiés ; celle qui était stérile a enfanté, et les maisons puissantes sont tombées.

« C'est Dieu qui donne la vie et la mort, qui conduit aux enfers et en retire.

« C'est le Seigneur qui fait le pauvre et le riche, il élève et abaisse.

« Quand il veut, il tire le pauvre de la poussière, et le fait asseoir avec les princes sur un trône de gloire.

« C'est au Seigneur qu'appartiennent les gonds de la terre, c'est par lui que le monde a été posé sur eux.

« Il gardera les pas de ses saints, les impies seront réduits au silence dans les ténèbres, parce que l'homme, avec sa force, n'est que faiblesse.

« Les ennemis du Seigneur trembleront lorsqu'il tonnera du haut des cieux ; il jugera la terre, *il fera régner celui qui en a été établi roi, il exaltera la puissance de son Christ.* »

Ainsi Anne chantait dans son allégresse, et Joachim répondait : *Amen.* Et le peuple était en admiration devant la puissance du Seigneur.

Or, Marie, fille d'Anne et de Joachim, croissait en

âge et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes. Et les années s'écoulaient heureuses.

Mais, après la joie, la tristesse : c'est le lot de l'humanité. Anne mourut : Joachim mourut quelque temps après Anne, et la Vierge Marie connaissait les douleurs de l'orphelin.

La loi et la coutume voulaient qu'elle fût confiée à la garde du Grand-Prêtre, dans le temple de Jérusalem : ce fut là sa seconde demeure. Que faisait-elle là ? Elle priait, dit la Tradition... Elle priait sans cesse. Elle appelait de ses vœux les plus ardents, ce Messie promis et attendu ; elle s'offrait à rester, toute sa vie, son humble servante.

Quand le moment fut venu de songer à son mariage, nous dit S. Grégoire de Nazianze, elle supplia de la laisser libre de vouer à Dieu sa virginité. Le Grand-Prêtre, consulté sur les dispositions de la jeune fille, avant de répondre, se met en prière, et, aussitôt, il entend une voix sortir du propitiatoire, et cette voix disait :

« L'oracle d'Isaïe doit s'accomplir. Il sortira une tige de Jessé, et une fleur s'élèvera de cette tige. Que tous les membres de la famille de David soient convoqués, qu'ils déposent une baguette dans le temple, et que celui dont la baguette fleurira soit l'époux de Marie. »

Cet ordre ayant été donné et exécuté, aucune

baguette ne fleurit. On s'aperçut alors, qu'un seul des descendants de David, pauvre et obscur artisan, d'un âge avancé, ne s'était pas présenté. Mandé aussitôt par le Grand-Prêtre, Joseph obéit. En arrivant, il dépose modestement sa hache de travail dans le parvis du temple. Le lendemain, elle était couverte de fleurs.

Devant cet arrêt du Ciel, le Grand-Prêtre ne pouvait hésiter. Il prend alors la main de Marie et la mettant dans la main de Joseph, il s'écrie : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous ! Qu'il vous unisse lui-même et qu'il accomplisse en vous toutes ses bénédictions ! ».

Et la foule qui était présente répondit : « Puisse-t-il en être ainsi ».

C'est ce que j'ai lu dans le tympan, à la porte Ste-Anne.....

Ces souvenirs, extra-évangéliques, méritaient d'être conservés. S'ils n'ont pas la valeur doctrinale de la parole révélée, ne renferment-ils pas de précieux enseignements ? Ainsi le comprenait le moyen-âge. Aussi, les a-t-il consignés sur la pierre, à la porte de la tour du midi de Notre-Dame.

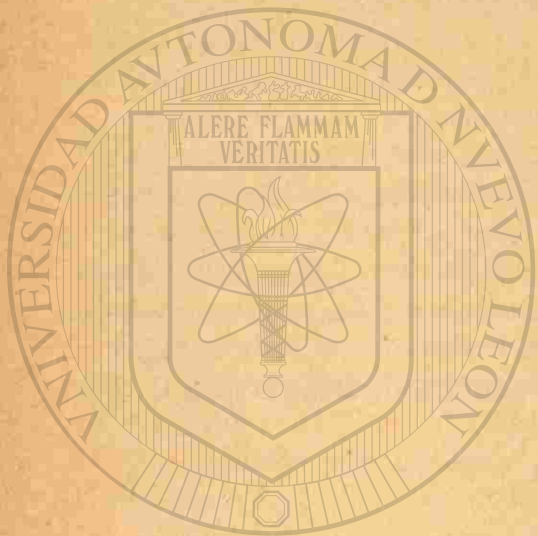
Parmi les personnages divers que cette porte met en scène, ne reconnaissez-vous pas l'illustre ancêtre du Christ, le saint roi David ? Il tient sa harpe dans ses mains ; elle frémit sous ses doigts, à l'approche

de ces grands événements ; sa voix se mêle à ses accords et dit : « Ouvrez vos portes, ô princes, élargissez-vous, portes éternelles. Le roi de gloire va rentrer. *Attollite portas.*

« Quel est ce roi de gloire ; me demandez-vous ?

« C'est l'Eternel, le Tout-Puissant, le victorieux, le Dieu des combats. »

A ces accents, toute la foule qui l'entoure s'émeut. Rois, prophètes, vieillards et chérubins se lèvent à l'envi. Ils regardent ; et, à la vue du Sauveur qui apparaît à l'horizon, ils répètent avec David : « Ouvrez vos portes, ô princes, ouvrez-vous, portes éternelles. Voici le roi de gloire, le Messie, le fils de l'homme, le fils de Dieu, le fils de la Vierge Marie. »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

||IX

Magnificat anima mea Dominum.

Mon âme glorifie le Seigneur.

C'étaient des hommes d'une foi bien profonde et d'un génie bien puissant, les hardis constructeurs de nos grandes cathédrales au moyen-âge !... Nouveaux résolu, rompant avec les traditions du passé et ne s'inspirant que des idées nouvelles, idées logiques et fécondes, peu soucieux de faire disparaître les œuvres de leurs devanciers, pour établir les leurs, ils furent cependant quelquefois saisis d'un certain scrupule, quand il s'agit de mettre la main sur certaines portes construites au douzième siècle.

La grande école de Cluny avait alors semé des merveilles dans toute l'Europe. On admire encore ses mâles compositions pleines d'ampleur et d'originalité, d'un caractère saisissant, d'un style grandiose dans les statues, large et hardi dans les ornements, énergique dans les poses.

Ce respect des maîtres nouveaux, pour quelques œuvres du passé, est écrit à Notre-Dame, à la porte Ste-Anne.

Construite avec plusieurs emprunts faits, probablement, à la porte de l'église Ste-Marie, qu'Etienne de Garlande, archidiacre de Paris, avait fait restaurer, cette porte, qui s'ouvre sous la tour méridionale, accuse avec énergie, par le mélange du plein cintre et du tiers-point, la lutte entre les deux écoles : l'école romane et l'école ogivale...

Une porte, telle que la comprenaient nos pères, devait être, par les scènes religieuses qu'elle représentait, comme la préface du monument.

Voici l'idée qui se dégage de la porte Ste-Anne, telle qu'elle est aujourd'hui. Dans la partie inférieure, sur le pilier trumeau, l'évêque Marcel écrase un dragon qui sort d'un tombeau. Par le dragon, nos pères aimaient à représenter l'esprit de séduction, l'idolâtrie, les passions humaines, quelquefois des monstres véritables. La houlette pastorale a triomphé de tous les obstacles.

Asescôtés, setrouvent S. Pierre et S. Paul : l'Eglise de Rome qui envoya à Lutèce Denys et ses compagnons, Rustique et Eleuthère. Après, c'est David et Salomon : c'est-à-dire l'ancienne loi qui a précédé la loi nouvelle ; puis Bethsabée et la reine de Saba, l'Eglise, reine des Juifs et des Gentils ; enfin deux rois qu'on ne saurait nommer avec certitude. Serait-ce un souvenir des premiers Capétiens, dont l'église Ste-Marie était la paroisse ?...

L'intelligence de la partie supérieure [de la porte est plus évidente, malgré une certaine confusion dans les différentes scènes.

Elle comprend trois zones. La première est consacrée à la légende. Elle nous rappelle les traditions sur Ste Anne et S. Joachim, et sur le mariage de S. Joseph. Nous en parlions hier.

La deuxième zone est consacrée au récit évangélique. Elle nous dit Bethléem, les bergers, les mages, Hérode et le vieillard Siméon.

La troisième zone pourrait s'appeler la Théophanie ou la manifestation divine. Marie assise sur un trône, tient son fils dans son giron, *sedes sapientie*; le Christ tient un livre d'une main et de l'autre bénit l'univers. Les anges, Maurice de Sully et Louis VII rendent hommage au fils et à la mère, pendant qu'un moine écrit à côté d'eux.

Nous allons parcourir ce soir, dans l'Evangile, les mystères qui expliquent la deuxième zone. Demain nous parlerons de la Théophanie.

Au sixième mois, nous dit S. Luc, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, dans une bourgade de Galilée appelée Nazareth, à une vierge, mariée à un homme nommé Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie. Et l'ange, étant entré où elle était, lui dit : « Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre toutes les femmes *Ave gratia plena* ».

Mais celle-ci l'ayant entendu, fut troublée de ces paroles, et elle se demandait quelle pouvait être cette salutation. Et l'ange lui dit : « Ne crains point Marie, tu as trouvé grâce devant Dieu.

« Et voici que tu auras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. Celui-ci sera grand, il sera appelé le fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera le trône de David, son père, et il règnera sur la maison de Juda dans les siècles, et son royaume n'aura pas de fin ».

Mais Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il ? » Et l'ange lui dit : « Le Seigneur te couvrira de son ombre. Pour cela, l'enfant sera appelé le fils de Dieu.

« Et voici : Elizabeth, ta parente, aura elle aussi un fils dans sa vieillesse, et ce mois est le sixième de celle qui est appelée stérile. Parce qu'il n'est rien d'impossible à Dieu ». Et Marie dit à l'ange : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ». Et l'ange s'éloigna d'elle.

Tel est le récit évangélique que l'art a traduit sur la pierre avec le ciseau, à la porte Ste-Anne.

Quelle grâce dans ce morceau d'une si belle couleur biblique ! Tout y est dans la donnée messianique : Jésus-Christ aura le trône de David son père, il règnera sur la maison de Jacob.... Gravité,

noblesse, sobriété, rien ne manque à cette page ! Aussi quelle source d'inspiration pour le génie, qu'il manie la plume de Dante, le pinceau de Raphaël ou le ciseau de Michel-Ange ! Comme nos artistes du moyen-âge savaient comprendre cela !

Voyez plutôt là, à cette porte : Gabriel est debout ; Il tient à la main un sceptre qu'il offre à Marie. Marie semble sortir de sa prière. Elle se déclare soumise à la sainte volonté de Dieu....

Mais poursuivons le récit évangélique, puisqu'il se poursuit sur la pierre.

En ce temps-là, Marie s'étant levée, s'en alla en hâte dans la montagne, dans une ville de Judée. Et elle entra dans la maison de Zacharie et elle salua Elizabeth. Et lorsque Elizabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie de l'esprit de Dieu.

Et elle s'écria à haute voix : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et béni le fruit de vos entrailles.

« Et d'où me vient ceci, que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car, dès que votre voix, quand vous m'avez saluée, a frappé mon oreille, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Heureuse, vous qui avez cru, parce que tout ce qui vous a été dit sera accompli par le Seigneur. »

Et Marie dit :

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu, mon Sauveur.

« Parce qu'il a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante,

« Et voici : toutes les nations, depuis ce jour, m'appelleront Bienheureuse, parce que le Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint.

« Sa miséricorde est d'âge en âge sur tous ceux qui le servent.

« Il a agi fortement de son bras, il a dispersé les superbes dans les pensées de leurs cœurs, il a rejeté les puissants de leurs trônes, et il a élevé les petits.

« Il a rempli de bien les affamés, et il a renvoyé vides les riches.

« Il a pris en sa protection Israël, son serviteur, il s'est souvenu de sa miséricorde et des promesses qu'il avait faites à nos pères, à Abraham et à sa race, qui doit subsister aux siècles des siècles ».

Or, Marie demeura environ trois mois avec Elizabeth et retourna ensuite dans sa maison.

La visite de la Ste-Vierge à sa cousine Ste-Elizabeth, et la salutation de l'ange constituent les deux premiers mystères du S. Rosaire. Ce que nous disons de vive voix, nos pères le disaient avec des pierres, sur les monuments.

Trois mois après cette salutation, S. Jean-Baptiste venait au monde. L'aurore paraissait et annonçait

le jour. Son père recouvra alors la parole qu'il avait perdue à cause de son incrédulité à la promesse de l'ange. Le bruit de tous ces faits divers se répandait dans les montagnes de la Judée ; l'émotion était grande... et, pour me servir d'un mot vulgaire, quelque chose était dans l'air, comme cela arrive à l'approche des grands événements.

Alors Zacharie, se faisant l'interprète de l'humanité, sentant naître en lui le souffle des prophètes, qui se taisait depuis des siècles, parla ainsi :

« Bénit soit le Seigneur, Dieu d'Israël, qui a visité et racheté son peuple,

« En lui envoyant son fils en qui il nous a élevé un puissant Sauveur, dans la maison de David, son serviteur.

« Il avait annoncé, par la bouche de ses saints, ses prophètes à travers les siècles,

« Qu'il nous sauverait de nos ennemis et de la main de ceux qui nous haïssent ;

« Qu'il exercerait ainsi sa miséricorde envers nos pères, et remplirait les promesses de son alliance sainte.

« Il en avait fait le serment à Abraham, notre père ; il lui avait promis de nous délivrer des mains de nos ennemis, afin que nous puissions le servir sans crainte, dans la sainteté et dans la justice, tous les jours de notre vie.

« Et toi, enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut.

« Car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies,

« Et donner à son peuple la science du salut, qui obtient la rémission des péchés,

« Grâce aux entrailles de miséricorde de notre Dieu.

« C'est ainsi que l'Orient nous a visités d'en haut,

« Pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort,

« Pour diriger nos pas dans le chemin de la paix ».

Rédis ces accents de Zacharie, ô maître puissant dans l'art d'écrire avec la pierre ; chante le nouvel Orient qui se lève sur le monde et ce prophète du Très-Haut qui doit lui préparer les voies.

Et toi, âme chrétienne, apprends, à l'exemple de Marie, en qui le Seigneur a fait de grandes choses, à glorifier Dieu, et à reconnaître que, devant lui, tu n'es que cendre et que poussière.

Magnificat anima mea Dominum.

X

«Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris, Dei nostri.

L'humanité et la bonté de Dieu, notre Sauveur, nous est apparue.

Selon la promesse que nous avons faite hier, nous parlerons ce soir de la nouvelle Théophanie, c'est-à-dire, de la manifestation divine, écrite à la porte Ste-Anne.

C'est une chose bien connue, depuis la chute originelle, l'homme avait peur de Dieu, sous la loi ancienne, et Dieu lui-même semblait vouloir entretenir cette frayeur instinctive, par l'appareil imposant qu'il donnait alors à ses manifestations.

Les preuves abondent dans l'Écriture.

Jacob fuyait dans le désert devant la colère implacable de son frère Esaü. Surpris par la nuit, au milieu de sa course, il s'endort sur une pierre du chemin et pendant son sommeil il a une vision.

Une échelle immense lui apparaît, qui va de la terre au plus haut des cieux, et les anges montaient

et descendaient le long de l'échelle et le Seigneur se tenait au haut. Une voix se fait entendre et cette voix lui dit :

« Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac. Cette terre sera à toi et à ta race, et toutes les nations seront bénies en toi ».

A ces mots, Jacob se réveille, épouvanté, et s'écrie : « Que ce lieu est terrible ! c'est ici la maison de Dieu et je ne le savais pas ».

Dieu se manifeste à Jacob, et Jacob, cet auguste patriarche, a peur.

Le peuple élu est aux pieds du Sinaï en flammes ; le Seigneur veut promulguer sa loi d'une manière solennelle.

Les éclairs brillent, le tonnerre gronde, les trompettes sonnent, la montagne ressemble à un volcan en fureur. La crainte saisit le peuple : « Oh ! s'écrie-t-il, que le Seigneur ne nous parle pas ! qu'il parle à Moïse ; s'il nous parle, à nous, nous sommes morts ».

Le peuple a senti la présence de Dieu et le peuple a peur.

Isaïe, le prophète saint, celui dont un chérubin a purifié les lèvres avec un charbon ardent, voit le Seigneur dans le temple ; ce sont les mêmes angoisses.

« L'Eternel s'est montré à moi, dit-il ; il était

assis sur un trône élevé et majestueux ; les bords de son vêtement remplissaient le sanctuaire ; des chérubins se tenaient autour de lui, et, se voilant la face de leurs ailes, ils disaient : « Saint, Saint, Saint est le Dieu des armées. La terre tout entière est remplie de sa gloire ».

Alors le temple a tremblé jusque dans ses fondements ; il s'est rempli de fumée et je me suis écrié : « Oh ! malheur à moi ! J'ai vu le Seigneur ».

Isaïe a entrevu la face de Dieu, et Isaïe a peur.

Daniel, le grand voyant des Juifs pendant la captivité, le révélateur des grands empires qui doivent se succéder dans le monde, Daniel a peur en présence de Dieu.

« J'ai vu l'Ancien des jours, dit-il. Ses vêtements sont éclatants de blancheur comme la neige. Il est assis sur un trône de flammes, des torrents de feu sortent de ses yeux et de son visage. Des milliers d'archanges se tiennent autour de lui, des milliers d'anges exécutent ses ordres. Le fils de l'homme vient, porté sur les nuées du ciel, et l'Ancien des jours lui remet le sceptre de l'univers, et pour l'éternité... »

« Ce spectacle, ajoute Daniel, a rempli mon cœur d'effroi, l'épouvante a saisi mon âme et mes cheveux se sont dressés sur ma tête ».

Le fait est constant, la loi est générale, sous l'an-

cienne alliance : c'est toujours le même sentiment de crainte, en face des manifestations divines. L'homme, depuis la faute originelle, ne voit plus en Dieu qu'un maître irrité, et ne trouve plus en lui qu'un sujet de colère et de haine. *Natura filii iræ.* Et d'un autre côté, Dieu lui-même, comme nous le disions en commençant, par la grandeur et l'appareil redoutable de ses manifestations, semble vouloir augmenter ces craintes et ces terreurs instinctives.

Aussi, sous l'Ancien Testament, la peur de Dieu est universelle ; elle se trahit jusque dans les noms par lesquels l'humanité l'invoque : elle n'appelle le maître du monde que le Fort, le Tout-Puissant, le Destructeur, le Dieu des armées, le Seigneur des Seigneurs.

Un mot résume toute cette période de la loi ancienne : c'était la loi de crainte.

Mais si la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, elle n'en est pas le couronnement, et l'homme n'a pas seulement besoin de craindre, il a surtout besoin d'aimer.

Oh ! qu'il apparaisse donc le Dieu Sauveur avec sa bonté et son humanité, et avec lui, la loi nouvelle, la loi d'amour...

C'est aux pages évangéliques qu'il faut emprunter le récit de la nouvelle Théophanie.

L'empereur Auguste venait d'ordonner le dénombrement général de toute la terre. Joseph et Marie, qui résidaient à Nazareth, durent se rendre à Bethléem, ville de David, pour se faire inscrire sur le registre du cens.

La ville était pleine d'étrangers. L'hôtellerie commune était envahie. Ils ne purent trouver un peu de place que dans la grotte qui servait d'étable. C'est ce lieu infime, entre tous, que le Dieu Sauveur avait choisi pour venir au monde et se manifester à la terre.

Ainsi le premier berceau du Christ fut une crèche, et sa première maison, la maison des animaux. Ah ! n'oublions pas que celui qui naît ainsi, c'est le maître de l'univers.

En ce moment, des bergers gardaient leurs troupeaux dans le voisinage. C'était la nuit. Un ange leur apparaît, étincelant de clarté ; la frayeur les saisit. Mais l'envoyé céleste les rassure : « Ne craignez pas, leur dit-il, je vous annonce une grande joie, pour vous et pour tout le peuple. Il vous est né, aujourd'hui, un Sauveur. Voici les marques par lesquelles vous le reconnaîtrez. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche, à l'étable de Bethléem. »

Au même moment, un concert divin se fit entendre ; les anges chantaient : « Gloire à Dieu au

plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. *Gloria in excelsis Deo.* »

Et la vision disparut.

Les bergers se dirent alors : « Allons jusqu'à Bethléem et voyons la vérité de ce qui nous a été dit ! »

Ils s'y rendent en hâte.

Dans leur chemin, ils passent devant les palais des grands. Passez bergers; l'ange n'a pas dit dans un palais.

Ils passent devant la demeure des riches. Passez encore. il n'a pas dit dans la demeure du riche.

Ils passent devant la demeure du pauvre. Passez toujours ; il n'a pas dit dans la demeure du pauvre.

Ils descendent à l'hôtellerie ; personne. Descendez encore ; bergers, descendez toujours.

Ils descendent à l'étable, et là ils trouvent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche.

Quelle manifestation nouvelle de la divinité !....

Le Dieu de Jacob ne se tient plus au sommet de l'échelle des êtres ; il est descendu au bas, jusqu'à terre ; disons la chose, plus bas que terre.

Le législateur du Sinaï a dépouillé toute sa majesté ; il n'a plus ni sa foudre, ni ses éclairs ; il n'a, pour le protéger, que ses cris et sa faiblesse.

Le Saint des Saints d'Isaïe a pris la forme des pécheurs et s'est confondu au milieu d'eux. *Formam servi accipiens.*

Le juge universel des vivants et des morts est descendu de son siège ; il ne lui reste plus que ses langes, qu'une crèche, que quelques animaux qui le réchauffent de leur haleine.

Il a rejeté tout ce qui effraie ; il a pris tout ce qui attire. Il n'admet autour de lui que le plus doux des hommes, le Bienheureux Joseph, et ce visage si suave dont la bonté n'a pas été égalée, sa mère, la Vierge bénie, la Vierge Marie.

Et maintenant qui pourrait être saisi de crainte ou avoir peur, devant cette crèche et cet enfant ? Venez donc, du fond de l'Orient, en toute assurance, mages de l'Arabie !

Venez, vicillard Siméon, entrez dans le temple : vous pouvez prendre dans vos bras, sans peur, le Dieu de l'univers. Il s'est enveloppé de faiblesse, d'humilité, de bienveillance et de bonté. *Apparuit benignitas et humanitas.*

Au milieu de cette allégresse universelle, un homme a peur, un seul. C'est Hérode. Les vagissements d'un enfant troublent son repos.

Ah ! il est bien à plaindre celui à qui le Dieu de la crèche fait peur....

Tous ces faits sont racontés par la porte Ste-Anne. Un premier regard suffit pour distinguer sur le linteau, les bergers, l'étable, le bœuf et l'âne, les mages, Hérode, S. Joseph et la Vierge Marie.

Mais le maître de l'OEuvre a fait plus encore : en nous montrant dans le tympan de la porte, la mère du Christ assise comme une souveraine, tenant son enfant dans son giron, il semble nous dire : « N'oubliez pas que cette mère bénie, qui est la mère de Dieu, est aussi votre mère ; et si l'auréole divine qui entoure l'enfant laissait un reste de crainte dans votre âme, parce que cet enfant est le fils de Dieu, comment pourriez-vous craindre encore, quand vous le voyez sur les genoux de cette mère, à laquelle il était soumis ? » *Apparuit benignitas.*

Je ne sais quelles sont vos impressions devant cette porte Ste-Anne. Pour moi, laissez-moi l'avouer en toute franchise ; je ne puis considérer cette œuvre architecturale sans être ému jusqu'au fond des entrailles. Cette mère, pleine de majesté et de bonté, assise comme une reine sur son trône, cet enfant qu'elle tient dans son giron, sur le front duquel rayonne une intelligence divine ; ce livre divin que l'enfant Dieu tient d'une main, tandis que l'autre, humectée des larmes de joie de sa mère, se lève et bénit, en attendant que meurtrie et ensanglantée, elle bénisse du haut du calvaire ; ce roi à genoux, cet évêque avec ses vêtements sacerdotaux, cet humble moine qui écrit une consécration solennelle, ces anges qui portent des flambeaux et qui agitent leurs encensoirs, ces rois qui saluent de leur

sceptre, ces patriarches qui contemplent avec une sainte ivresse, ces prophètes qui montrent du doigt le Christ et sa mère, ces vieillards dans l'admiration et l'extase de la prière ; le Père éternel qui regarde du haut du Ciel, tandis que l'Agneau immolé et vainqueur nous rappelle que Bethléem fut suivi du calvaire ; ce dragon qui se débat sous la houlette de l'évêque Marcel, ces souvenirs solennels de Rome qui envoya Denis et ses compagnons à Lutèce, ces symboles de l'ancienne loi et de la nouvelle alliance : tout cet ensemble me parle et m'émeut. C'est une vision sublime, un rayon des pages de l'éternité. C'est sculpté avec le ciseau des anges, et chaque fois que je contemple, l'enthousiasme me saisit et je dis avec David : « Lève la tête, porte Ste-Anne, et chante. Chante l'apparition nouvelle, chante le fils de Dieu sur les genoux de la Vierge Marie, chante la bonté du Dieu Sauveur et la bonté de sa mère. »

Mais le maître de l'OEuvre a fait plus encore : en nous montrant dans le tympan de la porte, la mère du Christ assise comme une souveraine, tenant son enfant dans son giron, il semble nous dire : « N'oubliez pas que cette mère bénie, qui est la mère de Dieu, est aussi votre mère ; et si l'auréole divine qui entoure l'enfant laissait un reste de crainte dans votre âme, parce que cet enfant est le fils de Dieu, comment pourriez-vous craindre encore, quand vous le voyez sur les genoux de cette mère, à laquelle il était soumis ? » *Apparuit benignitas.*

Je ne sais quelles sont vos impressions devant cette porte Ste-Anne. Pour moi, laissez-moi l'avouer en toute franchise ; je ne puis considérer cette œuvre architecturale sans être ému jusqu'au fond des entrailles. Cette mère, pleine de majesté et de bonté, assise comme une reine sur son trône, cet enfant qu'elle tient dans son giron, sur le front duquel rayonne une intelligence divine ; ce livre divin que l'enfant Dieu tient d'une main, tandis que l'autre, humectée des larmes de joie de sa mère, se lève et bénit, en attendant que meurtrie et ensanglantée, elle bénisse du haut du calvaire ; ce roi à genoux, cet évêque avec ses vêtements sacerdotaux, cet humble moine qui écrit une consécration solennelle, ces anges qui portent des flambeaux et qui agitent leurs encensoirs, ces rois qui saluent de leur

sceptre, ces patriarches qui contemplent avec une sainte ivresse, ces prophètes qui montrent du doigt le Christ et sa mère, ces vieillards dans l'admiration et l'extase de la prière ; le Père éternel qui regarde du haut du Ciel, tandis que l'Agneau immolé et vainqueur nous rappelle que Bethléem fut suivi du calvaire ; ce dragon qui se débat sous la houlette de l'évêque Marcel, ces souvenirs solennels de Rome qui envoya Denis et ses compagnons à Lutèce, ces symboles de l'ancienne loi et de la nouvelle alliance : tout cet ensemble me parle et m'émeut. C'est une vision sublime, un rayon des pages de l'éternité. C'est sculpté avec le ciseau des anges, et chaque fois que je contemple, l'enthousiasme me saisit et je dis avec David : « Lève la tête, porte Ste-Anne, et chante. Chante l'apparition nouvelle, chante le fils de Dieu sur les genoux de la Vierge Marie, chante la bonté du Dieu Sauveur et la bonté de sa mère. »



PENTES DE LA PORTE SAINTE-ANNE
Façade du couchant

XI

Circuit quærens quem devoret.
 Il rôde, cherchant quelqu'un à
 dévorer.

Dix fois la nuit a succédé au jour depuis que nous avons entrepris notre pèlerinage autour de Notre-Dame. Comme le temps marche! Il fait bon ici, comme sur le Thabor, auprès de la Vierge Marie, mère du Christ et notre mère. Cependant il faut nous hâter; car la carrière que nous avons à fournir est longue encore.

J'allais quitter la porte Ste-Anne, quand une voix mystérieuse et populaire, portée sur le vague du temps et des souvenirs, est venue jusqu'à moi. Vous l'avez entendue souvent, vous qui habitez ici ou près de la Cité. Ce n'est pas une parole d'évangile, ce n'est qu'un bruit populaire, je le répète; mais comme il renferme un enseignement, il ne sera pas déplacé dans cette chaire. Le voici en toute simplicité.

« Des savants affirment que c'est Biscornette,

serrurier habile de la rue du Cloître, qui a ferré la porte Ste-Anne. N'en croyez rien ; c'est l'œuvre de maître Satan. Comment un homme, si habile qu'il fût, aurait-il pu faire cette merveille et exécuter ces pentes admirables ?

« Biscornette, en effet, avait été chargé de ferrer les portes de la façade de Notre-Dame ; il voulait faire une œuvre qui fit sécher d'envie tous ses rivaux. Et le voilà battant le fer, la nuit, le jour ; mais le fer ne répondait pas à sa volonté et restait rebelle sous sa main.

« Désespéré, ne sachant plus à quel saint se vouer, Biscornette appelle Satan, et maître Satan paraît. Que me veux-tu ? — Que tu m'aides dans mon travail ! — Que me donneras-tu ? — Je ne marchandé pas, tout ce que tu voudras. — Alors il faut que tu m'appartiennes corps et âme. — Biscornette réfléchit un instant, puis il répond : — C'est entendu. Mais, ajoute-t-il avec une arrière-pensée, après travail fait. — Conclu, repartit maître Satan, et il se met à l'œuvre.

« Bientôt il apporte à Biscornette ces pentes merveilleuses de la porte Ste-Anne, si belles, si belles, que les portes du Ciel n'en ont pas de plus belles !

« La porte Ste-Anne ferrée, tout le monde d'admirer, et Satan de se mettre à ferrer la porte

centrale. Mais, vains efforts. Il recommence. Peine inutile.... Et Biscornette de rire et de dire :

« Te voilà pris, Satan ; tu es un maître habile, mais tu as la mémoire courte. Ne sais-tu pas que le Saint-Sacrement passe par là.

« Le tour était joué. Biscornette avait son chef-d'œuvre, et Satan sa honte.

« Furieux de se voir ainsi trompé, maître Lucifer, dit la légende, se vengea en jetant un sort sur la porte Ste-Anne. Qu'elle soit maudite, dit-il, qu'elle ne s'ouvre jamais, et qu'on se garde de passer par là ! »

« Puis il monta sur les tours de Notre-Dame, où, sous la forme d'un oiseau sinistre, il se mit à faire sentinelle, prêt à fondre sur celui qui oserait enfreindre sa défense. Mais la Vierge Marie a rendu sa menace inutile, et l'a métamorphosé en pierre. »

Ici s'est tue la voix de la légende. J'ai levé les yeux, et j'ai aperçu, près du sommet de la tour du midi, maître Satan pétrifié au moment où il ouvrait les ailes pour fondre sur sa proie. Autour de lui, une foule de ses congénères, pétrifiés également, grimacent et battent des ailes. Les uns, regardent en souriant ceux qui passent avec indifférence devant Notre-Dame, les autres s'agitent dans des contorsions étranges, en voyant les fidèles qui viennent assister au mois de Marie.

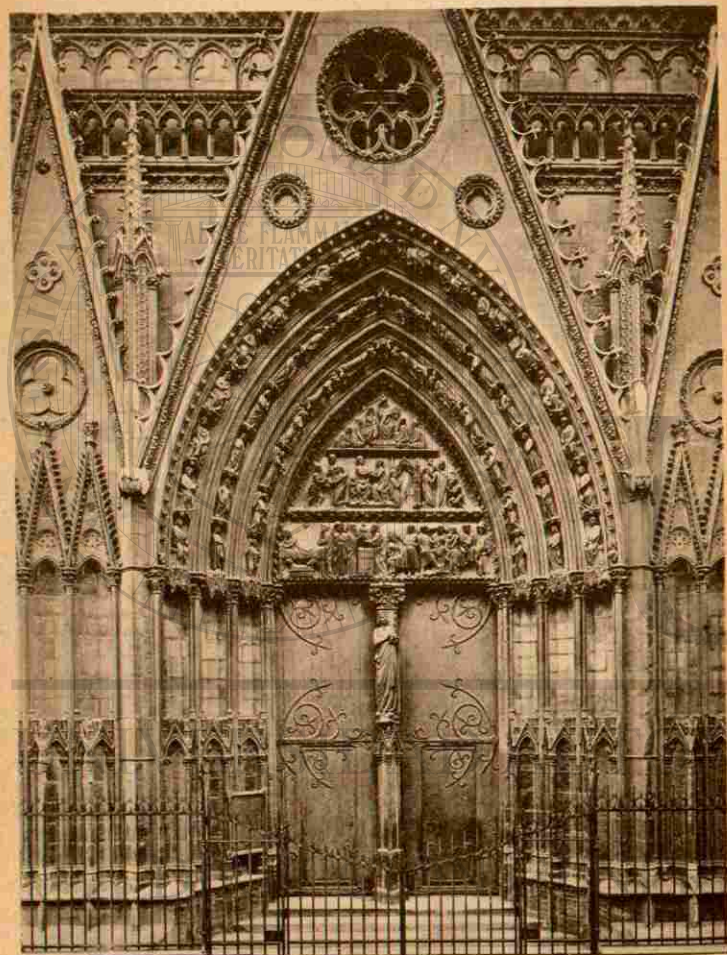
J'ai suivi ces derniers, et je suis arrivé avec eux

à la porte du Cloître, qui est notre porte d'entrée chaque soir.

Qu'elle était belle autrefois cette porte du cloître, avant les ravages du temps et des hommes, quand la Vierge Marie, debout, son enfant dans ses bras, montrait ce fruit béni de ses chastes entrailles, avec une exaltation sainte et sublime, au milieu des rois mages, qui offraient leurs présents, des vertus théologiques personnifiées, et des autres vertus chrétiennes, qui, en longue procession, partaient de ce centre divin, comme les eaux qui sortent d'une source immense et inépuisable !

On voyait encore là, jadis, ce symbole énergique du Christ, vainqueur de l'enfer ; David terrassant Goliath ; et cette suave figure de Marie ; la reine Esther couronnée par Assuérus. Partout, dans nos églises du moyen-âge, vous le savez, les souvenirs de l'Ancien Testament cotoyent ceux de la loi nouvelle.

Qu'elle est encore belle, cependant, aujourd'hui, quoique mutilée, cette statue de la porte du cloître ! Noblesse dans l'attitude, intelligence dans la tête, beauté morale dans l'expression : rien n'y manque. On l'a dit avec raison : c'est là une physionomie toute française qui respire la franchise, la grâce et la netteté de jugement. L'énergie est tempérée par la finesse des traits ; on y trouve toutes les délicatesses de l'idéal le plus parfait.



PORTE DU CLOITRE
Façade nord

C'est bien là la nouvelle Eve. Le dragon rampe à ses pieds ; c'est bien la femme que toutes les nations proclameront Bienheureuse, et qui entonne son *Magnificat* triomphant.

Les anges avec tous les symboles de la sainte liturgie, les vierges martyres avec leurs lampes et leurs palmes, les docteurs avec leurs écrits qui parlent d'elle, entourent la mère et l'enfant divin d'une auréole mystérieuse, et forment un superbe couronnement dans les voussures, pendant que, de partout, mille animaux symboliques viennent apporter leur note dans ce concert harmonieux de la terre.

L'illustre chapitre de Notre-Dame, toujours si dévoué au culte de la mère de Dieu, aimait à demeurer sous ses regards maternels. C'était de ce côté, en effet, que se trouvaient jadis les habitations de ses membres augustes, et il a fallu bien des ruines, bien des douleurs, une nécessité de fer, pour rompre avec ces traditions, qui vivent encore au fond des cœurs.

Les mystères de l'enfance du Dieu Sauveur sont encore inscrits là, comme à la porte Ste-Anne, comme à la porte de la tour du Nord. Cette répétition ne doit pas étonner. L'amour n'a qu'un mot : il le redit toujours, sans se répéter jamais. Il en est ainsi de l'*Ave Maria* ; nous le redisons toujours, sans nous lasser jamais. Ajoutons cependant

qu'il y a ici, dans le tympan, un ensemble de sujets nouveaux, qui donne son caractère à cette porte.

Il y a quelque temps, je l'étudiais dans un but facile à comprendre. Un mot écrit sur la pierre attire mes regards, et je lis : *Carta Theophili*, ce qui pourrait se traduire ainsi : Pacte de Théophile.

Quel est ce Théophile, et quel est ce pacte ? me dis-je en moi-même ; il faut chercher. Je cherche et je trouve....

« Théophile était de Cilicie ; il vivait vers l'an 238 de l'ère chrétienne : Diacre et économiste de l'église d'Adana, il remplissait les devoirs de sa charge avec la plus parfaite intégrité. Sa piété était vraie et sincère. Tout le monde le tenait pour un saint et c'était justice.

« Mais, hélas ! la sainteté elle-même, en ce monde, n'est pas toujours à l'abri de l'envie et de la langue des méchants.

« Il fut accusé de malversation auprès de son évêque. La trame fut si bien ourdie, que le pauvre économiste ne put se débrouiller de ce réseau d'infamie.

« Il fut disgracié, et ignominieusement chassé de l'Eglise.

« En perdant les honneurs, il perdit en même temps l'honneur et la considération aux yeux des

hommes. Ses amis mêmes l'abandonnèrent ; il se vit seul.

« Homme de foi, il supporta d'abord cette épreuve avec une sainte résignation. Mais, peu à peu, sous le coup de la solitude, son cœur s'aigrit ; il perdit l'amour de la prière, et, avec l'amour de la prière, la résignation. Bref, il tomba, d'une grande chute.

« Sous l'impulsion du désespoir, et sur le conseil d'une de ces âmes vénales, qui ont tout trahi ici-bas, pour retrouver sa situation perdue, il a recours au démon. — Veux-tu renier le Christ, lui dit Satan ; renier sa mère ; jurer sur la croix et signer le pacte de ton sang ?... Et Théophile, emporté par la soif de la vengeance, avait renié le Christ, renié la Vierge Marie, juré sur la croix et signé le pacte avec son sang.

« Quelque temps après, l'évêque d'Adana, désabusé, rendait au diacre sa charge et ses honneurs. Mais, les biens de ce monde ne donnent pas la paix ; il n'y a pas de paix pour l'âme coupable, pour l'impie, *non est pax impiis*.

« Et Théophile, honoré par les hommes, était bourrelé par les remords.

« Et cette voix du remords, comme la marée de l'Océan, montait chaque jour.

« Si tu revenais en arrière, se disait-il parfois

en lui-même. Et Satan lui répondait : Je ne le veux pas. Si j'allais prier et implorer mon pardon. Dieu ne t'entendra pas, ajoutait Satan.

« Et la marée du remords montait, montait tous les jours... »

« Enfin, brisé, broyé, étreint par l'angoisse, un jour il prend son cœur à deux mains, et malgré les efforts désespérés de Satan qui s'y oppose, il se rend aux pieds d'un autel de la Vierge Marie et tombe à genoux, en larmes. Sa prière est longue ; la nuit le surprend, il s'endort. Pendant son sommeil il a un songe. Marie lui apparaît, la tête couronnée d'un diadème, une lance en main, terminée d'un côté par une croix. Et voilà que de la pointe de cette lance, la mère du Christ arrachait à Satan furieux le pacte maudit.

« Sous le coup de l'émotion que lui cause ce spectacle, Théophile se réveille, et quelle n'est pas sa joie de trouver l'acte accusateur à ses côtés, sur la pierre de l'autel ! »

« Le lendemain était un jour de fête. L'évêque d'Adana devait officier. Quand l'heure arrive, le prélat se rend à l'église et Théophile l'accompagne.

« La sainte liturgie commence. Un diacre monte à l'ambon et chante l'évangile.

« L'évêque se disposait à parler à son peuple,

quand Théophile tombe à ses pieds, et en présence de toute l'assemblée, raconte son crime, son repentir, et la protection toute puissante de la mère de Dieu, refuge des pécheurs ».

Vous devinez le reste.

Et c'est la légende du moine Théophile, telle que nous l'a léguée l'Orient, et que le moyen-âge aimait à traduire avec le bois et le marbre, en bas-reliefs éloquents.

Dans ces récits populaires, il ne faudrait pas rechercher la parfaite exactitude historique. Il n'y faut voir que ce qu'y voyaient nos aïeux, avant tout, un enseignement.

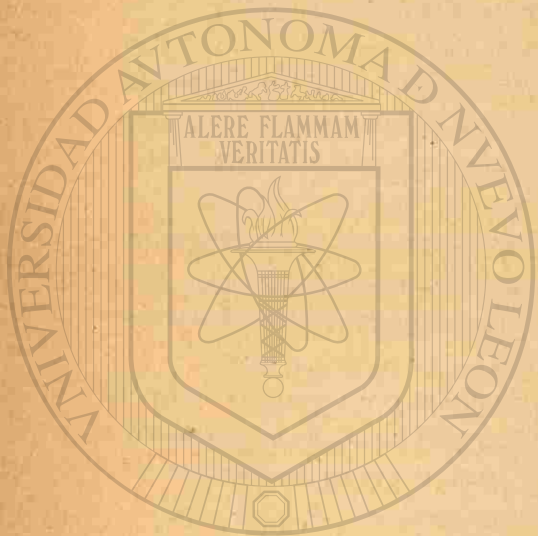
La légende chrétienne est souvent une sorte de parabole ou d'apologue. La leçon s'en dégage facilement, et si vous me permettez de conclure à la manière antique, je dirai :

MORALE.

L'histoire de Biscornette nous démontre combien il est facile à un homme prudent et avisé, d'avoir raison de Satan. Et d'un... et de l'autre... l'histoire de Théophile nous dit combien est grande la miséricorde de Marie pour les pauvres pécheurs.

Et si ce langage vous paraît trop profane, je dirai :

A la porte Ste-Anne il est écrit : « Marie est mère de Dieu ». A la porte du Cloître : « Marie est mère des hommes ».



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XII

Lapides pretiosi omnes muri tui.

Tous tes murs sont pierres précieuses.

« Et moi aussi, je suis peintre ! » disait ce maître Italien qui venait de sentir son génie en présence d'un chef-d'œuvre — « Et moi aussi, je suis architecte ! » a dit une légion de constructeurs au moyen-âge, en présence du spectacle de la nature.

C'est un fait étonnant, et cependant indéniable, que celui de l'éclosion subite d'une école nouvelle en architecture, l'école ogivale. Le génie Français et le génie Chrétien s'étaient rencontrés, et de cette union, naissait une création nouvelle.

J'ai dit avec intention, le génie Français, en dépit de nos voisins d'Outre-Rhin ; car l'art ogival est né chez nous, chez vous, plutôt, dans l'Île-de-France ; c'est un point acquis et accordé même par les étrangers. Notre patriotisme a droit d'en être fier !

Avant d'aller plus loin dans l'explication des mystères écrits à Notre-Dame, j'ai pensé qu'il fallait

donner quelques aperçus sur l'art Chrétien, au moyen-âge, d'après les maîtres. Le sujet est élevé, sans doute, mais il n'est pas au-dessus de cet auditoire....

Dans l'art nouveau, ce n'est pas la pensée Grecque qui préside. Quoique élevée, la pensée Grecque, au fond, est toute païenne et sensuelle.

Ce n'est pas l'idée Romaine. L'idée Romaine rappelle, il est vrai, la majesté du peuple Roi, mais aussi la force brutale et la violence.

C'est la pensée Chrétienne, pensée éminemment vraie et philosophique. C'est la pensée Française, l'idée chevaleresque, pleine d'indépendance et de règle, d'audace et de liberté.

La source où le génie Français puise alors ses idées, c'est la foi, l'enseignement de l'Eglise, la tradition, l'histoire et la légende, qui parfois explique l'histoire.

Sa règle, c'est l'autorité apostolique ; son cadre, c'est le monde, Dieu, la création, la chute, la Rédemption, la vie de l'Eglise, la fin de l'humanité, en un mot, tout ce grand cycle des choses qui venant de Dieu, doit retourner à Dieu.

Son modèle, c'est l'univers, la création tout entière, livre toujours ouvert et toujours éloquent, à qui sait le lire.

Sa force, c'est un art indépendant et cependant

réglé ; libre, mais logique ; c'est une imagination raisonnée ; ce sont les idées les plus vraies, les plus neuves, les plus hardies ; un amour et un enthousiasme pour le beau, qui dépasse tout ce qui s'était vu jusqu'alors.

Que demande-t-on à une œuvre pour qu'elle soit belle ? On lui demande d'abord l'unité et la variété. Quelle unité dans cette métropole ! Tout converge vers le Christ et vers sa Mère. Ils sont le centre d'où partent tous les rayons, et vers lequel tendent toutes les idées. En même temps, quelle variété, depuis les lignes architecturales les plus simples jusqu'aux lignes les plus complexes, destinées à faire parler les plantes, les animaux, l'homme et Dieu lui-même.

Toute œuvre d'art doit ensuite exprimer une idée, si elle ne veut pas être un corps sans âme.

Si cette idée est rendue d'une manière vraie, correcte, convenable, si l'œuvre qu'elle a produite est à sa place, vous arrivez au beau. Si la place est admirablement choisie, si l'exécution est parfaite, animée, vivante ; si l'idée qu'elle exprime est grande et ouvre des horizons sur l'infini, l'œuvre est sublime.

C'est le caractère de l'art Grec. Là, l'idée est fautive souvent, mais elle existe. L'exécution ne peut être dépassée ; la place choisie par l'artiste est

la vraie ; l'œuvre fait rêver à l'infini. Le génie Grec est sublime.

L'art Romain est trop imitateur ; il manque d'originalité et de souffle, et s'il a de la majesté, il révèle plutôt la grandeur matérielle que la force morale.

Ne craignons pas de le dire, l'art Chrétien et Français, au moyen-âge, peut rivaliser avec l'art Grec. Si l'exécution chez lui n'atteint pas la perfection d'Ictinus ou de Phidias, l'idée excelle, l'imagination dépasse, la beauté morale remplace la beauté plastique, et le cœur parle là où le Grec ne faisait parler que les sens !

Or, n'est-ce pas le cœur qui fait la vraie grandeur ? C'est le cœur qui rend éloquent, a dit Quintilien. Les grandes pensées viennent du cœur, a dit Vauvenargues.

Quand on contemple ces voûtes aériennes, qui ont brisé la courbe antique, et se sont rapprochées du ciel, en se rapprochant de la ligne droite, pour entonner un *Sursum corda* admirable, on sent à la fois la nouveauté, la hardiesse, un trait de génie, une création, et la pensée va se perdre dans l'immensité.

L'architecte nouveau sera avare de matériaux ; et cependant, il fera une œuvre grande comme l'univers, solide comme la terre, grâce à une exécution où l'équilibre sera tout le secret de la force.

Le maître modèlera sa cathédrale sur le corps humain. Elle aura, comme lui, son ossature puissante, ses parties molles, ses os, ses nerfs, ses chairs, c'est-à-dire ses colonnes, ses contreforts, ses baies immenses, ses verrières. Elle aura ses portes hardies, s'élargissant du dedans au dehors, afin de laisser un plus libre passage à la foule, protégées par des arcs puissants, qui laissent au-dessous d'eux de vastes surfaces remplies d'un peuple immense.

Elle aura ses tours hardies, ses flèches sveltes, hautes comme le ciel.

Elle ne se contentera plus de l'antique acanthe, qui, pour être belle, ne cesse d'offrir toujours le même ornement ; elle appellera toutes les plantes, tous les arbres, toute la flore locale, et les plantes, et les arbres, et les fleurs, souples et dociles dans les mains de l'ouvrier, germeront dans ce monument, aussi nombreuses, aussi variées, aussi belles, aussi pittoresques qu'elles le sont autour de nous dans la nature toujours jeune, toujours belle et toujours variée. La pierre se modèlera sous sa main, comme l'argile sous la main du potier ; on la traitera comme on traite un esclave, et la pierre se soumettra.

Les animaux obéiront comme la matière, comme les plantes, comme les fleurs. Enfin, l'art nouveau

parlera en maître à tout ce qui vit et se meut autour de lui, et, comme Dieu créateur, il donnera à tous une place dans sa création nouvelle.

Sa pensée ne se contentera pas de ce qui est, elle ira jusqu'au monde fantastique, imaginaire, jusqu'à ce qui pourrait être.

Des êtres monstrueux rappelleront, ceux-ci les vices, ceux-là les vertus; d'autres, les esprits déchus que S. Paul nous montre répandus dans les ténèbres de l'air. Chacun de ces êtres sans nom, dira ce que le maître a voulu lui faire dire, et cela nettement, sans phrases, avec énergie, concision, quelquefois avec une sorte de brutalité sauvage. Malgré leur laideur, ces êtres sont beaux, parce qu'ils rendent une idée et qu'ils sont à leur place; malgré leur monstruosité, ils sont dans l'ordre, parce que si la nature devait produire de tels monstres, elle ne les produirait pas autrement; enfin, souvent ils sont sublimes, même dans leur dégradation, parce qu'ils réveillent en nous l'idée de l'infini.

Les êtres supérieurs, nous l'avons déjà dit, ne sont pas oubliés. L'homme est là, dans toutes ses faiblesses et dans toutes ses grandeurs, depuis la figure sinistre de Judas, jusqu'à l'image de la divinité, humanisée dans la personne du Christ, et de l'humanité divinisée dans celle de sa Mère. Artisans, ouvriers, peuples, chevaliers, bourgeois, vierges,

martyrs, rois, prophètes, docteurs : toute l'armée terrestre ; anges, archanges : toute l'armée du Ciel ; l'univers tout entier, en un mot, joue son rôle dans ce grand drame humain qui s'ouvre au paradis terrestre, pour finir au jugement universel.

Quelle idée ! quelle conception ! quel plan ! C'est grand comme l'espace qui n'a pas de bornes ! l'œil se perd de toutes parts....

Et maintenant, l'exécution est-elle à la hauteur de l'idée ? Jugez-en vous-mêmes.

Voici à cette porte du cloître, dont nous parlions hier, le massacre des saints Innocents. Hérode, froid, impassible, implacable, donne ses ordres. Des bourreaux, tout maillés, tuent, égorgent sans pitié ! Des mères affolées, éperdues, défendent leurs enfants avec rage et désespoir ! C'est saisissant ! Jamais page ne fut plus mouvementée ! Le cœur a passé par là !

La Vierge Marie fuit ; elle tient son enfant dans ses bras. Une frayeur maternelle, mais calme, est sur ses traits. Joseph la rassure en lui rappelant l'ordre du Ciel ! Comme la page sacrée est rendue !...[®]

Voici à côté, à la porte rouge, le couronnement de la Mère de Dieu dans le Ciel. La Vierge Marie est assise à la droite de son Fils, sur le même trône. Elle joint les mains et incline légèrement la tête. Un ange apporte une couronne du sein d'une nuée



CHIMÈRES DE LA TOUR DU MIDI

lumineuse; le Christ la pose sur la tête de sa mère qu'il bénit; des anges à genoux, tenant des flambeaux à la main, assistent à cette scène divine. On lit sur la tête de Marie une expression angélique et céleste de remerciement. La tête du Christ, comme celle de sa Mère, est admirable de dignité, de simplicité et d'expression! Tout cela ne fait-il pas rêver?

Que dirai-je de cette page qui s'appelle la mort de la Vierge? L'événement a ému les esprits célestes plus que les apôtres, qui sont là aussi, comme les anges. Mais, dans cette émotion, il y a quelque chose qui est comme un chant de triomphe; cela remue le cœur et enlève à cette mort l'appareil d'une mort vulgaire. Ce n'est plus la Mère du Christ inspirant la douleur, c'est une âme dégagée des liens de la vie, et dont la venue prochaine réjouit le Ciel.

Le Christ reçoit l'âme de sa Mère dans ses bras, et l'emporte, comme on emporte un enfant. C'est là une idée dramatique. Comme cela émeut!

Quel tableau que celui du jugement dernier, à la porte centrale! Michel-Ange n'a rien de plus terrible.

L'enfer est représenté par la continuation de lignes tourmentées, par l'expression de terreur donnée aux divers personnages, par des mouvements étranges, et non par des détails ridicules et repoussants.

Le côté des damnés est empreint d'un caractère farouche, désordonné, *ubi sempiternus horror*, qui contraste avec le style calme de la partie réservée aux élus. *Pax est tranquillitas ordinis*. Là, toutes les figures ont une placidité, une douceur quelque peu mélancolique qui saisit.

Parmi ces scènes terribles, l'une représente une femme, les yeux bandés, tenant un large coutelas à la main. Elle est à cheval, et, derrière elle, tombe, à la renverse, un homme dont les intestins s'échappent par une large blessure. C'est la vision de l'Apocalypse: « Et je vis apparaître un cheval blanc, pâle, et celui qui le montait s'appelait la mort, et l'enfer le suivait ».

« Il semble, dit un auteur connu, que la mort s'est élancée sur ce cheval monté par l'orgueilleux, et que, de son coutelas, elle a éventré cet homme dont la tête roule dans la poussière.

« Le geste de la mort, dont les jambes étreignent fortement le cheval, le mouvement abandonné de l'homme, l'expression effarée de la tête de l'animal, la composition des lignes: tout présente un ensemble terrible. L'exécution a quelque chose de heurté, de sinistre, de sauvage, de rude. Cela est harmonique; la pensée l'exige »... ..

Mais, j'ai dépassé le temps prescrit. Je m'arrête. Ce que j'ai dit suffit.

Quel génie que celui de nos aïeux ! Quelles mer-
veilles a enfantées leur foi ! Quelle demeure ils ont
su bâtir au Christ et à sa Mère !

Oh ! n'est-il pas vrai qu'ici tous les murs sont
pierres précieuses !

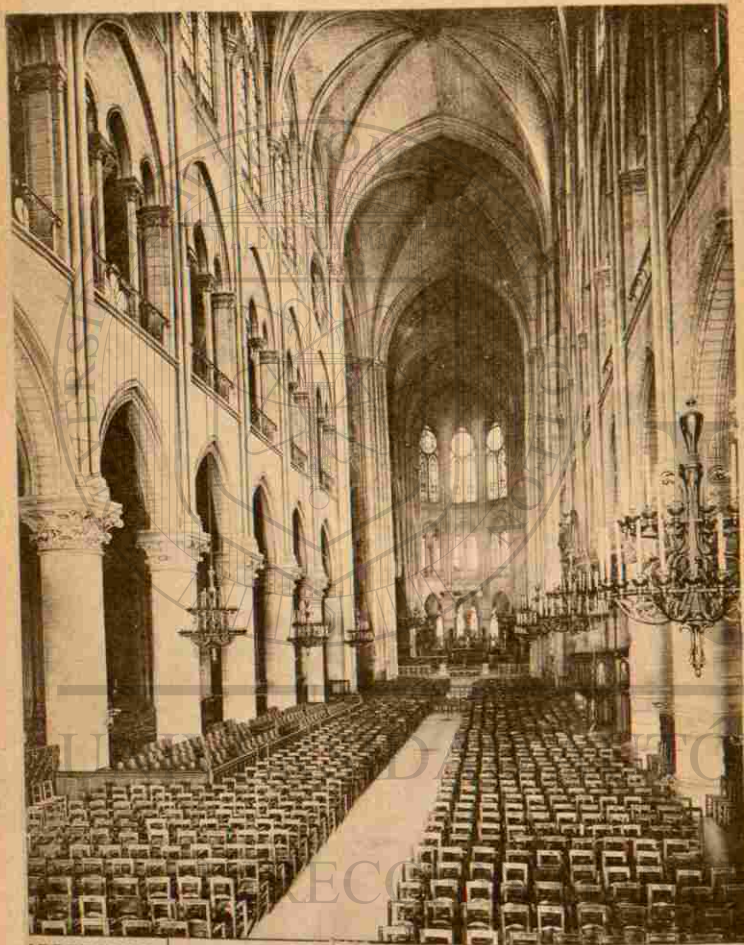


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





GRANDE NEF

XIII

Qui dormiunt in pulvere, erigilabunt.

Ils se réveilleront !

C'était l'heure où le Christ expira sur la croix....
J'étais agenouillé là, aux pieds de S. Denys, lui demandant de bénir notre pèlerinage autour de Notre-Dame, qu'il aimait tant, et de nous inspirer à tous le saint amour de la Mère de Dieu et des hommes. En me relevant, mon regard a plongé autour de moi, dans ces mystérieuses profondeurs. La grande nef s'allongeait devant mes yeux, sombre comme l'humanité après sa chute, immense comme l'espace. La Majesté de Dieu remplissait le sanctuaire. Il me semblait voir les chérubins d'Isaïe se couvrir la face de leurs ailes, et répéter, comme autrefois : « Saint, saint, saint, est le Dieu des armées. La terre entière est remplie de sa gloire. » Et mon âme était saisie d'une religieuse terreur.

Mes yeux erraient çà et là sur ces dalles. Il me semblait qu'une lucie sépulcrale se promenait sur elles ! Au souvenir des morts, ma pensée se plonge

dans ces tombeaux, où reposent ceux qui dorment le dernier sommeil, et la vision des souvenirs m'apparaît. Mille fantômes s'agitent, passent et repassent : rois, princes, clercs, évêques, moines, chevaliers, seigneurs, artisans, magistrats, plébéiens.

Poussés, comme les flots qui succèdent aux flots, ils viennent à l'appel de Dieu et à leur heure, prendre place sous les marbres funéraires de Notre-Dame.

L'archidiacre de Paris, Philippe, ouvre la marche. Fils de ce prince valeureux, qui répondit aux cris du peuple en émancipant les communes, Philippe avait préféré les marches de l'autel aux marches du trône, et, quand arriva son jour, il prit la chape des morts, et vint s'endormir, là, sous les marbres du sanctuaire.

Geoffroy de Bretagne, arrière-petit-fils de Guillaume le Conquérant, vient après lui. Il s'avance l'épée au poing, comme un vaillant, le casque en tête ; puis il se couche, là, sous le marbre du repos ; un lion vient se poser à ses pieds.

Tu marches au troisième rang, Isabelle de Hainaut, illustre épouse de celui qui vainquit à Bouvines ! Noble reine de France, tu portes le sceptre dans ta main, le diadème sur ta tête, glorieux souvenirs du passé, lourd fardeau au jugement de Dieu, et tu dors, là, sous la protection de la Mère du Christ,

avec le sceau de ton pouvoir, qui, un jour, redira ton nom et ton souvenir à la terre.

Mais, voici un prélat auguste : c'est Eudes de Sully. Comme son prédécesseur, Maurice de Sully, il aima Notre-Dame ; il lui donna sa vie, ses travaux, ses sueurs. Une foule immense le suit à sa dernière demeure. Là, il repose sur les deux lions qui portent son cercueil ! D'une main, il montre sa cathédrale, le rêve de sa vie, et de l'autre, il bénit encore.

Matiffas de Bucy, ton nom ne peut être oublié. Tu élevas cette magnifique chapelle des 7 douleurs à la Vierge Marie, et tu commenças cette couronne immortelle qui ceint le chevet de Notre-Dame. Ton souvenir plane encore autour de cet illustre monument, où tu reposes dans le Seigneur, aux pieds du sanctuaire.

Mais, quel est ce char funèbre ? il se dirige vers l'antique métropole. Je vois autour de lui un long cortège de preux et de chevaliers. On voit briller dans leurs yeux le calme et la douleur. Ils pleurent, parce que leur maître est mort ; ils sont heureux, parce que le Ciel compte un élu de plus.

Philippe le Hardi conduit le deuil. Partout où l'on s'arrête, on élève des croix. Toute la noblesse du royaume est présente. On ne parle que de la mort héroïque de Louis à Tunis, de ses dernières paroles à son fils, de ses adieux suprêmes...

La foule sent que, devant elle, passe non seulement le corps d'un grand roi, mais celui d'un grand saint.

Avant de le déposer dans les caveaux de S. Denys, Philippe a voulu que son père reposât quelques moments sous les voûtes de Notre-Dame, qu'il avait tant aimée.

Vaillant héros, descends dans le tombeau de tes pères : bientôt tu reviendras, ici, sur les autels. !

Voilà qu'un bruit inaccoutumé se fait entendre ! on distingue les pas d'un cheval de guerre. Celui qui le monte a la visière de son casque baissée ; une tunique blasonnée, de France, recouvre son armure. Son coursier est couvert d'une housse armoriée. Tu t'appelles Philippe de Valois ; je te reconnais ; tu viens de vaincre les Flamands à Cassel. Au plus fort du combat, quand les ennemis, un moment vainqueurs, sont venus jusqu'à toi, te surprendre dans ta tente, tu t'es voué à Notre-Dame ; tu lui as consacré ton armure, si elle te donnait la victoire, et aujourd'hui, tu remplis ta promesse ; et ton armure et celle de ton coursier, que tu déposes là, sous ces voûtes, rappelleront ta victoire et la protection que t'a accordée la Mère de Dieu.

Salut, jeune Dauphin de France, fils infortuné de ce père, plus infortuné encore par sa folie et ses malheurs ! La mort t'apporte une couronne immortelle ! Pars, vole, Dieu t'attend : que ferais-tu d'une couronne périssable ?...

Et puis, j'ai vu une multitude immense. *Post hæc, vidi turbam magnam.* Personne n'en pourrait dire le nombre. Elle venait de tous les rangs, de toutes les conditions, de tous les états. Chaque ombre descendait les marches du temps, et arrivait là, à sa place, et à son heure. Le chevalier vainqueur portait le haume en tête ; le vaincu croisait les bras sur sa poitrine, humble et résigné. Celui qui était mort dans les fers avait quitté ses éperons, et celui qui avait succombé au milieu des siens, au sein d'un palais, était suivi de son levrier.

Le pèlerin d'outre-mer portait la croix sur ses épaules, et son bâton orné de coquillages ; l'épouse du Christ avait à sa ceinture une tresse de ses cheveux ; le bourgeois tenait en main la charte de l'émancipation nouvelle ; l'artisan, les instruments de son travail : tous se rendaient à l'appel d'en haut, pleins d'espérance, et regardaient avec amour le Christ et sa Mère....

Et le char du temps, emporté par une force souveraine, marchait, marchait toujours, sans jamais prendre un moment de repos... Et la mort fauchait, fauchait toujours... Comme les feuilles tombent par un vent d'automne, au milieu des forêts, ainsi tombent les pâles humains, après avoir rempli les desseins de Dieu. Oh ! que de générations sont là, ensevelies devant nous, et sous nos yeux !...

Mais le bruit du char du monde qui roule, d'abord incertain et confus, devient de plus en plus distinct. Il approche. J'entends la voix de l'aigle de Meaux qui dit l'adieu suprême au vainqueur de Rocroy, et Massillon qui s'écrie : « Dieu seul est grand ! » en présence du cercueil de Louis le Grand....

Enfin, trois figures énergiques se dessinent sur l'horizon de ce siècle. La première porte une tunique déchirée et en lambeaux ; les deux autres ont une robe trouée par des balles fratricides, et tachées de sang.

Tu portais la première, Louis de Quélen, archevêque de Paris. Oh ! tu as entendu les chants sauvages de nos discordes intestines, les hurlements affreux de la foule trompée et égarée par des ambitions coupables ; tu as vu ton palais envahi, réduit en poussière, tes livres précieux lacérés, et cette tourbe humaine couverte de vêtements sacrés ! et cette procession sacrilège ! Oh ! que le Ciel nous préserve de pareilles douleurs ! Comme tu as dû souffrir ! Puisse ce souvenir pieux aller jusqu'à toi, et faire tressaillir ta cendre ! Ceux que tu as aimés pendant ta vie ne perdront jamais ta mémoire et te disent ; au revoir dans le Seigneur !

Une de ces robes trouées par des balles fratricides était la tienne, Denys-Auguste Affre. Tu suivis les traces du bon Pasteur, donnant sa vie pour ses

brebis. Au milieu du feu et de la mitraille, tu montas sur les barricades, apportant la paix aux hommes de bonne volonté, espérant arrêter le carnage. Tu tombas, et tu dis : « Que mon sang soit le dernier versé ! » Repose en paix sous ces dalles saintes ! et que ton nom soit à jamais béni dans le Seigneur !

Georges Darboy, tu portais la troisième. Des fusils homicides t'ont couché dans la poussière, pendant que ta main bénissait encore ! et ton sang, comme celui des Olivain et des Bonjean, a crié vers le Ciel : Seigneur, Seigneur, miséricorde !

A cette heure néfaste, l'ombre de Caïn a dû sortir de sa tombe, et, planant sur la société, secouer, de sa main fratricide, la torche de la guerre civile....

Et ma pensée s'est détournée avec horreur ; et j'ai écouté les leçons qui partent des tombeaux.... J'ai pris cette poussière qui fut le Dauphin de France, et cette autre poussière qui fut un humble artisan, et l'une et l'autre tenaient dans le creux de ma main ! Je les ai pesées l'une et l'autre dans la balance ; et la poussière de l'humble artisan pesait comme la poussière du Dauphin de France ! Une rafale de vent est venue, et tout a disparu dans l'immensité... Oh ! c'est que l'homme, par lui-même, n'est que néant ! Si haut que l'on soit, la mort nivelle tout, et la seule mesure qui nous mesure juste, c'est un cercueil....

En ce moment, le soleil descendait à l'horizon, et

inondait de lumière la rose du couchant. Cet éclat subit a attiré mes yeux. Au milieu d'un océan de splendeurs, la Reine du Ciel apparaît assise, là, sur un trône, comme une souveraine. Le monde est à ses pieds, le ciel entoure sa tête. Elle tient d'une main le sceptre aux armes de France, et de l'autre, son fils penché sur son cœur ; et pendant que la mère regarde en souriant ceux qui reposent ainsi dans le Seigneur, l'Enfant-Dieu lève les mains pour les bénir !

Alors, j'ai cru entendre un roulement solennel ; et après le roulement, une voix ! Et la voix disait : « Ceux qui dorment dans la poussière des tombeaux se réveilleront ! » Et les échos de l'antique métropole ont répété : « Ils se réveilleront ! »

XIV

*Maria autem conservabat omnia
verba hæc.*

Marie gardait toutes ces paroles.

L'intérieur d'une église peut comprendre cinq parties distinctes : Le vestibule, réservé aux catéchumènes et aux pénitents, dans l'église primitive ; le porche, qui s'ouvre sur la place publique et défend les portes ; les nefs et les transepts, où se tiennent les fidèles ; le chœur, destiné aux clercs ; le sanctuaire enfin, où était la place de l'évêque et de ceux qui l'assistaient dans les fonctions sacrées. Tel était le plan complet d'une église, quand apparut le style ogival.

On y ajouta, plus tard, de nombreuses chapelles, alors que chaque corporation voulut avoir son autel, sous le vocable de son saint Patron. La chapelle absidale, située derrière le sanctuaire, fut ordinairement réservée à la Vierge Marie.

Il est à remarquer que toutes les anciennes cathédrales présentent une déviation à gauche, plus ou moins prononcée, dans leur axe, à la réunion du

chœur avec les transepts. On a voulu l'expliquer par une maladresse de l'architecte, qui avait mal pris l'alignement. C'est cette explication qui est une maladresse. Les transepts représentent les petits bras de la croix ; le chœur et le sanctuaire s'inclinent sur un des transepts, comme la tête du Christ, mourant, s'inclina, du côté du cœur, sur les bras de la croix. *Et inclinato capite, tradidit spiritum.*

Le sanctuaire est le point central d'une église chrétienne. Il nous rappelle le rocher du Golgotha, où s'accomplit le sacrifice sanglant du Christ.

Si l'Incarnation est l'œuvre par excellence du Père, *Domine opus tuum* ; l'œuvre par excellence du Fils, c'est sa mort. Tout converge là. Le Christ n'a qu'une pensée : recevoir son baptême de sang. Il n'est venu en ce monde que pour mourir.

Le sanctuaire est, dans une église, ce qu'est dans l'homme, la tête ou le cœur. C'est le moteur d'où part la vie, le foyer ardent de la lumière et de la chaleur, c'est-à-dire de la foi et de l'amour.

Voici comment étaient jadis le chœur et le sanctuaire de Notre-Dame. Il y avait là, entre ces deux gros piliers, un jubé de pierre qui fermait l'entrée. Sur l'arcade principale, qui servait de porte, était un grand crucifix ; des deux côtés de l'entrée, était un autel ; le chœur s'élevait de trois

marches au-dessus du pavé de la nef, et le sanctuaire, de quatre marches au-dessus du chœur, comme cela existe encore aujourd'hui.

Sous la clef de voûte absidale se trouvait l'autel majeur, et derrière l'autel majeur, portée sur une table de cuivre, la châsse de S. Marcel. On voyait aussi, à droite, le petit autel de la Trinité, appelé encore l'autel des *Ardents*.

A droite et à gauche, faisant suite au jubé, le chœur était fermé par un mur en pierre, tout orné de sujets représentant l'histoire de N.-S. J.-C.

Deux portes latérales, percées dans ce mur, donnaient entrée dans le chœur ; on arrivait à l'une par la porte du cloître, et à l'autre, par une galerie qui communiquait avec le palais épiscopal.

Autour du rond-point, dans sa partie supérieure, la clôture était à jour, de sorte que la vie de Notre-Seigneur pouvait se voir du dedans comme du dehors.

De nombreux tombeaux avaient été pratiqués, sous les dalles, dans cette partie de la cathédrale. C'étaient ceux des évêques ou des princes ; eux seuls pouvaient reposer là. Il n'en était pas ainsi dans le reste de l'église.

Comme il est aisé de le voir, la pensée maîtresse est celle-ci : représenter, autour du chœur et du sanctuaire, le pèlerinage de la vie mortelle du Christ

et de sa sainte Mère ; ce que nous appellerions aujourd'hui : le Saint Rosaire.

La marche va de l'est à l'ouest. C'est celle du soleil, symbole du nouvel Orient, *oriens ex alto*, qui s'est levé sur le monde. Elle commence au côté nord, à un point qui est au-delà de la porte rouge. Le Christ est parti des régions ténébreuses de la loi ancienne, pour nous apporter la lumière. Cette marche se poursuivait le long du jubé, et redescendait ensuite au midi, allant alors du couchant au levant, comme on peut encore s'en assurer par la deuxième partie, qui est conservée, de ce côté. Après s'être plongé dans le tombeau, comme le soleil dans l'Océan, le nouvel Orient, le Christ, est monté vers son Père, et s'est levé dans l'éternité, pour briller dans les siècles des siècles, sans éclipse et sans déclin.

C'est aussi, vous le voyez, la marche que nous suivons dans la méditation des mystères de la vie du Christ et de sa sainte Mère.

La première partie de la vie du Sauveur, les mystères de son enfance, sa vie publique, sa prédication et ses miracles, sont retracés dans les travées de la clôture du nord ; elle existe encore presque dans son entier. Le récit de la passion était là, dans le jubé, qui a disparu, hélas ! C'étaient les mystères douloureux.

Le côté du midi nous redit encore sa Résurrection, son apparition aux apôtres et son Ascension au Ciel : les mystères glorieux.

L'histoire nous apprend que Guillaume de Melun, archevêque de Sens, alors métropolitain du diocèse de Paris, avait fait faire une travée de ce qu'on appelait les *histoires* de Notre-Dame, en l'honneur de Dieu, de la Vierge Marie, et de Monseigneur St-Etienne ; que Pierre de Fayol, chanoine de Paris, avait consacré deux cents livres pour exécuter le côté de l'Orient ; que Jean Ravy, maître-maçon de Notre-Dame, y avait travaillé pendant 26 ans, et que l'œuvre avait été *parfaite* en 1351, par le maître-imagier de Notre-Dame, Jean le Bouteiller.

Je tiens à enregistrer le nom de ces grands serviteurs de Marie, dans ces pages destinées à rappeler sa gloire....

Je ne veux pas revenir sur le récit des mystères de l'enfance, dont la porte Ste-Anne et celle du cloître nous ont déjà parlé. Mais je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur cette période de la vie du Maître, avant de passer à sa vie publique.

Tout est simple dans les mystères de l'enfance du Sauveur, en apparence. C'est une femme, une jeune mère, un modeste artisan, un enfant, des bergers, des mages inconnus : le cadre de la vie ordinaire ; mais au fond tout est grand et divin.

Cet enfant est annoncé par un ange ; sa présence fait tressaillir Jean-Baptiste ; des esprits célestes le révèlent à la terre ; une étoile nouvelle fait connaître sa venue ; ses vagissements font trembler Hérode sur son trône : déjà, malgré ses langes et sa pauvreté, on sent le Maître du monde.

Le Christ ne naît pas dans un palais, au milieu des splendeurs d'une existence brillante. Il semble qu'il ne saurait descendre trop bas ; il ne veut pas même occuper la demeure du pauvre ; il lui faut quelque chose de plus infime encore : une étable, la demeure des animaux.

Marie n'est pas une grande princesse de la terre : c'est la femme du peuple, la femme du travail, et disons-le, après Bossuet, l'ouvrière à la journée.
Quæstuarîa et quæstuarîæ filius.

Joseph était un simple artisan. Il est vrai que tout travail est noble dans l'orient. Joseph travaillait donc le fer et le bois ; il fabriquait des jougs et des charrues. Le Fils de Dieu adopta pour lui-même cette profession. Celui qui devait régner par le bois, *regnavit a ligno Deus*, voulut d'abord travailler le bois, et fit, lui aussi, des jougs et des charrues ; on montrait des instruments qu'il avait fabriqués, au temps du philosophe S. Justin. Mais avec ces charrues et sous ces jougs, le bœuf patient traçait de profonds sillons, et dans ces sillons,

croissaient ces épis jaunissants, qui font le pain des forts, et ces grappes vermeilles, dont le suc généreux fait germer les vierges. *Vinum germinans virgines.*

Tout cela est abaissement pour l'orgueil humain ! Mais, comme on l'a si bien dit, ce vieillard, protecteur de la mère et de l'enfant, travaillant de l'aube au crépuscule, à des charrues et à des jougs ; cette mère gagnant noblement le pain du jour ; ce Jésus, l'idéal de l'humanité, s'assujettissant à un travail vulgaire : tout cela sonne mieux que les brillantes destinées d'une famille princière !

N'est-il pas beau aujourd'hui, plus que jamais, à une époque où la question ouvrière devient capitale, où le mouvement, qui emporte le monde moderne, multiplie les existences vouées au travail, n'est-il pas magnifique, de voir que le premier enseignement de la grande famille, qui doit être le modèle des familles humaines, c'est la réhabilitation de la classe laborieuse, la solennelle proclamation de ce fait : que le pain du jour doit être gagné à la sueur du front, et que l'homme s'ennoblit par l'exercice constant de sa pensée et de son bras ?

Et cette vie de travail et d'obscurité a duré trente ans, pour une existence qui n'en devait avoir que trente-trois. Quelle leçon !...

Oh ! que d'enseignements encore !

Si c'est de cette maison qu'est sorti le travail

ennobli, c'est aussi de cette humble demeure, où Jésus travaillait lui-même, sous l'œil de sa mère, qu'est sortie la proscription de l'esclavage, consacré par la philosophie antique.

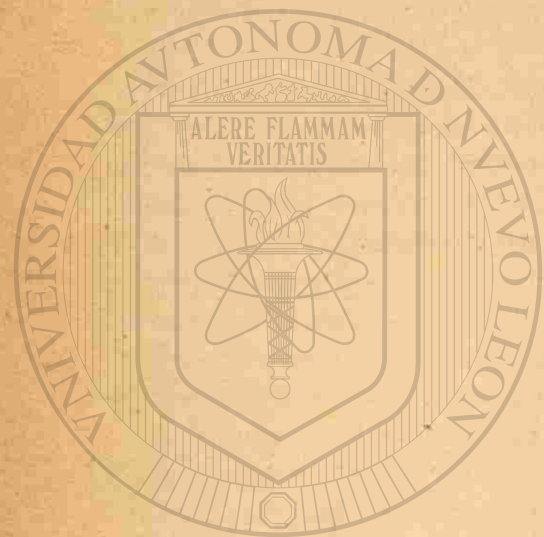
C'est aussi de Nazareth qu'est partie la libération de la femme, dans son dur esclavage sous la civilisation païenne. C'est de cette demeure qu'est sortie la nouvelle Ève, celle que toutes les nations ont proclamée bienheureuse. La Vierge Marie est devenue l'idéal de l'humanité, reprenant la dignité de la création première.

Depuis lors, la femme se sent l'égale de l'homme, et dans cet orient, où tout languit dans les langes de l'immobilité, les femmes de Nazareth gardent encore quelque chose de cette émancipation apportée par la Mère de Dieu.

Enfin, c'est pendant ces longues années d'obscurité et de travail, que Celle qui savait, par Gabriel, ses hautes destinées, qui avait vu les prodiges accomplis à Bethléem ou au temple de Jérusalem, et qui gardait modestement les destinées de son fils, c'est pendant ces longues années, dis-je, qu'elle donna l'exemple de toutes les vertus de la vierge, de la femme et de la mère chrétienne. C'est alors qu'Elle conquit sur son Fils, cette influence souveraine, qui en fait aujourd'hui la médiatrice de tous ceux qui veulent fléchir la colère de Dieu.

Car Jésus, dans le Ciel, ne peut pas oublier qu'il était soumis à sa Mère et à S. Joseph. *Et erat subditus illis.* Aussi, ce qu'elle veut, le Christ le veut toujours. Marie, c'est la Toute-Puissante suppliante.

Heureux celui qui entend ce langage ! Heureux celui qui, comme nos pères, sait imiter ses vertus et honorer dignement la Mère de Dieu ! Un vrai serviteur de Marie ne saurait périr et devenir la proie des flammes éternelles.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XV

Et Deus erat cum illo.

Et Dieu était avec lui.

La quinzième année du règne de Tibère Néron, nous dit S. Luc, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de la Galilée, sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, la parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert, et le Christ se révéla à la terre.

La clôture du chœur de Notre-Dame nous a dit les mystères de l'enfance du Fils de Dieu. Elle va le suivre maintenant dans sa marche, à travers les plaines de la Judée, accomplissant la première partie de sa tâche, illuminant les peuples, assis jusque-là à l'ombre de la mort, et attestant partout sa mission divine par des prodiges. Suivons, à notre tour, cette marche de la clôture du chœur.

Vous le savez, en ce moment la Judée est inquiète. On sent que l'heure de la Rédemption est proche.

Les paroles prophétiques de Daniel et d'Isaïe trouvent partout de nouveaux échos. De longs et

saints frémissements agitent les consciences, et du sein de ceux que les promesses divines émeuvent encore, s'échappent des cris d'espérance. Sur l'ordre de Dieu, Jean parle. Sa voix retentit dans le désert, comme la foudre : des bords du Jourdain aux ruines de Palmyre. La foule accourt ; elle est saisie par cette vie rude et austère, par cette parole indépendante et forte. Le mot de Messie est dans toutes les bouches. Suspendu aux lèvres de Jean, le peuple entrevoit la lumière, reçoit le baptême, et déjà, la *bonne nouvelle* commence.

Mais, à côté de cet austère enseignement, flagellant la Synagogue, portant la coignée jusque dans ses flancs, annonçant la vie, on voit bientôt apparaître une noble, douce, ineffable et radieuse figure : c'est Jésus de Nazareth, l'enfant de la crèche, l'enfant des mages, l'enfant des bergers, l'enfant de l'étoile, l'enfant du temple se révélant aux docteurs, l'enfant de la Vierge Immaculée, l'enfant adoptif de Joseph, le charpentier, le charpentier lui-même, le Messie, le Fils de Dieu.

Il a trente ans. Son apostolat se prépare dans la prière, le jeûne et la pénitence. Avant d'annoncer sa doctrine, il va, au désert, saluer celui qui est la voie, demander le baptême et accomplir ainsi toute justice.

Le voilà sorti de son obscurité, de sa vie de

labeur et de travail. Il parle à son tour.... Et cet homme, qui va remuer le monde, en changer les bases, en arracher jusqu'à la dernière racine, pour le régénérer dans le creuset de la morale évangélique, c'est un pauvre artisan, jusqu'alors inconnu.

C'est un déshérité de la terre ; mais c'est le Rédempteur du monde, le conquérant d'Israël, le libérateur promis, le messie, le Fils de Dieu.

Hélas ! c'est aussi le condamné, la lumière qu'il faut éteindre, l'innocent qui doit payer pour les coupables, l'homme de douleur qui doit souffrir sur une croix.

Pour preuve de sa mission divine en ce monde, le Christ a pour témoin toute la suite des prophéties, depuis Moïse jusqu'à Jean-Baptiste. Il a pour lui le témoignage de Jean lui-même, qui le désigne à ses disciples, comme l'agneau de Dieu, effaçant les péchés du monde.

Il a pour lui le Ciel entr'ouvert au jour de son baptême, et son Père le proclamant son fils bien-aimé, en qui il s'est complu.

Il a pour lui le témoignage de sa mère, qui lui demande un miracle, avant son heure, aux noces de Cana, et qui atteste ainsi sa croyance en la toute-puissance de son fils.

Il a pour lui la parole de la Samaritaine, qui le reconnaît et l'adore comme le messie,

Le Christ a pour témoin de sa mission divine sa propre affirmation.

Il s'est déclaré le Fils de Dieu, à Nicodème, à la foule dans le désert, après la multiplication des pains ; aux juifs et aux docteurs de la loi, qui, à cause de cela, veulent le lapider ; à S. Pierre et à ses apôtres, dans les plaines de Césarée.

Il a dit qu'il était Dieu à Caïphe, l'interrogeant au nom du Ciel, à Pilate, dans le prétoire. Partout et toujours, dans ses paroles et dans ses discours, il parle et agit comme homme, il parle et agit comme Dieu.

Il a pour témoins ses œuvres, ses miracles, sa puissance, qui ne peut être que celle de Dieu....

Puissance souveraine qui s'impose à tout, à la vie, à la mort, à la nature tout entière.

Il dit à la tempête : calme-toi, et la tempête s'apaise :

A un figuier stérile : sois maudit, et le figuier se dessèche ;

A Pierre : viens à moi et marche sur les eaux, et Pierre marche sur les eaux.

A Cana, il change l'eau en un vin délicieux.

Au désert, il multiplie les pains et, avec quelques poissons, il rassasie des milliers de personnes. Sur le Thabor, son corps apparaît radieux et transfiguré.

Il dit aux aveugles : voyez ; et les aveugles voient ; aux paralytiques : marchez, et les paralytiques marchent ; aux sourds : entendez, et les sourds entendent ; il dit aux démons : partez, et les démons fuient épouvantés ; il ordonne au jeune homme qu'on portait en terre, de se lever, et le jeune homme se lève ; à Lazarre, de sortir du tombeau, et Lazarre sort du tombeau.

C'est une puissance qui ne craint pas de rivale et qui proclame S. Jean, le plus grand parmi les enfants des hommes.

C'est une puissance personnelle. Le Christ parle en son nom : « Jeune homme, lève-toi, je le veux ; mer, calme-toi, je te l'ordonne. »

C'est une puissance calme et maîtresse d'elle-même, qui ne se laisse prendre à aucune provocation, et qui attend, pour agir, son temps et son heure.

C'est une puissance qui se survit à elle-même. Le Christ se ressuscite lui-même après sa mort.

Enfin, le Christ a pour témoin sa bonté ; mais une bonté telle, qu'à elle seule, elle prouve invinciblement que le fils de Marie est vraiment le Fils de Dieu.

Je ne vous rappellerai pas combien le Christ a aimé l'humanité ; c'est pour elle qu'il s'est fait homme et qu'il a souffert.

Je ne vous dirai pas son amour pour sa patrie. Il a pleuré sur Jérusalem, en pensant aux maux qui menaçaient la ville sainte.

Je ne vous raconterai pas ses tendresses pour ses apôtres, qu'il appelle ses amis, pour Marthe et Lazare, dont les douleurs et la mort lui arrachaient des larmes.

Voyons-le en présence de ses ennemis.

Voilà le Christ, qui dispose d'un pouvoir souverain, absolu, sur la vie et la mort, sur la nature et les éléments ; qui leur parle en maître.

D'un autre côté, voilà ses ennemis qui s'oublient, contre lui, jusqu'aux dernières violences, jusqu'aux plus sanglants outrages.

Quand, a-t-il usé contre eux de sa puissance surnaturelle, pour se défendre, pour les frapper, ou pour exercer de légitimes représailles ? Jamais !... Cela ne s'était pas encore vu.

Moïse avait frappé l'Egypte et Pharaon de dix plaies cruelles.

Elié avait fait descendre le feu du Ciel sur la troupe des prophètes menteurs.

S. Pierre avait frappé de mort Ananie et Saphire, qui proféraient des paroles mensongères.

S. Paul avait frappé d'aveuglement le faux devin Elimas, qui séduisait le peuple.

Jamais le Christ ne s'est servi de sa puissance

surnaturelle dans un but personnel, ou pour faire du mal à ses ennemis. Contre eux, il n'a eu recours qu'à des moyens ordinaires : à la fuite, à la patience, à la douceur, à la mansuétude, au pardon.

Etudiez ses miracles : tous sont des prodiges de bonté plutôt que de puissance.

Quand on lui demandera des signes dans le ciel ; quand Hérode exigera, pour le délivrer des mains de ses accusateurs, une manifestation divine ; quand ses apôtres voudront faire tomber le feu d'en haut sur les villes qui les ont repoussés, le Christ se refusera à de tels actes, parce que la bonté n'y aurait nulle part. Mais, quand les petits, les humbles, les malades, les lépreux, les pauvres veuves lui demanderont la guérison ou la vie de leur enfant, il ouvrira alors les écluses de sa toute-puissance, et il sortira de lui une vertu qui les guérira tous : c'est le mot de l'Évangile.

Aussi, malgré cette puissance surnaturelle, le Christ n'inspirait aucune crainte à ses ennemis. Tous savaient que, d'un mot, il pouvait les réduire en poudre, et malgré cette conviction, devant lui, ils n'avaient aucune peur.

Par elle-même, cependant, une puissance supérieure inspire la crainte. Après les premiers miracles du Christ, la foule eut peur ; les apôtres eux-mêmes eurent peur. Chez les anciens, l'idée de

pouvoir n'était pas inséparable de celle de bonté. Les païens se faisaient volontiers des dieux mal-faisants et destructeurs.

Volontiers les Juifs auraient donné au pouvoir du Christ, une origine malsaine. Ils le firent même quelquefois, quand ils attribuèrent ses miracles à la puissance de Bêlzebuth, prince des enfers.

Malgré cela, par une inconséquence que, seule, peut expliquer la bonté du Christ, dont ils ne doutaient pas, cette puissance, dont la source pouvait être néfaste à leurs yeux, ne leur inspirait aucune crainte, tant ils étaient convaincus que la bonté du Christ l'emportait sur son pouvoir, qu'il ne pourrait jamais abuser de ses dons surnaturels, et qu'il ne s'en servirait jamais pour se venger ou pour les punir.

Aussi, ils agissent, avec lui comme avec le plus faible des hommes ; ils passent de l'outrage à la calomnie, de la calomnie aux violences, des violences aux blasphèmes ; ils l'attachent à la croix, le provoquent à en descendre, sachant bien qu'il ne le fera pas.

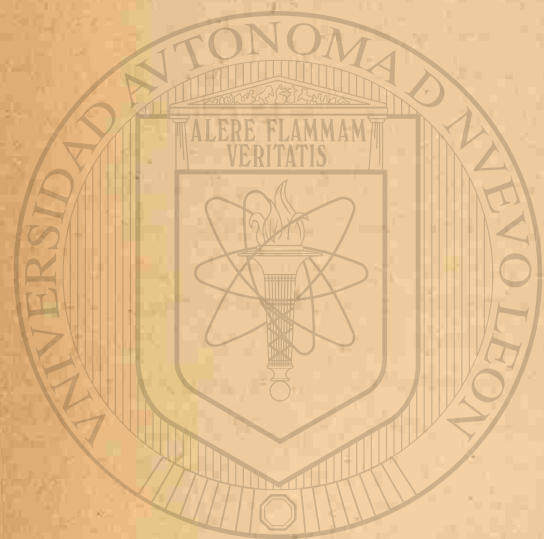
Où, la foule l'a vu ayant faim, et elle savait qu'il pouvait changer en pain les pierres du chemin.

Elle a vu ses prétentions royales, et elle était convaincue que, d'un mot, il pouvait conquérir tous les royaumes de la terre ; elle l'a vu mourir sur un

gibet, et elle savait qu'il était le maître de la vie et de la mort.

Ce désarmement volontaire, cette puissance souveraine qui n'inspire aucune crainte, ce peuple qui s'enhardit contre lui, jusqu'aux voies de fait et jusqu'aux violences : voilà ce qui donne à la bonté du Christ un caractère inimitable. Cela ne s'était jamais vu ; cela ne s'est pas vu depuis ! Oh ! c'est que dans la poitrine du Fils de l'Homme, il y avait plus que le cœur d'un homme ; il y avait le cœur d'un Dieu.

Mais, si le Christ est Dieu, Marie est sa mère, Marie est donc la mère de Dieu.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XVI

Ecce ascendimus Jerosolyman.

Voici... nous montons à Jérusalem.

« Et tout ce qui a été dit par les prophètes, touchant le Fils de l'Homme, va s'accomplir. Il sera livré aux gentils, raillé, moqué, fouetté, couvert d'opprobres ».

Ainsi parlait le Sauveur à ses apôtres, quelques jours avant sa mort, et, malgré la clarté de cette déclaration, les apôtres, nous dit S. Luc. n'y comprirent rien.

Voici : nous aussi, nous allons monter à Jérusalem, et suivre la marche qui nous est tracée par la clôture du chœur de Notre-Dame. Vous voyez, là, le Christ, près de nous, assis sur la forte et pacifique monture des Hébreux. La foule va au-devant de lui et jette des palmes et des vêtements sur son passage. Elle chante *Hosanna* au Fils de David. Hélas ! la même foule devait bientôt réclamer sa mort.

Contrairement à sa coutume, le Christ accepte ces hommages. Il veut que sa dernière entrée dans

la Ville Sainte, soit un triomphe et quand on essaye de faire taire les enfants qui le proclament Fils de Dieu, il répond : « Si ces enfants gardaient le silence, ces pierres parleraient, *lapides clamabunt* ».

Pourquoi le Christ se rend-il, à cette heure, à Jérusalem ? Il sait que les Juifs ont juré sa perte, qu'ils ont mis sa tête à prix, qu'un mandat d'arrêt a été lancé contre lui. Pourquoi abandonne-t-il les conseils de la prudence, qui lui ordonnent de fuir, ce qu'il a fait jusqu'à ce moment, aux heures critiques.

L'histoire des temps anciens va nous l'apprendre.

Une tradition constante et universelle atteste, avec l'Eglise, que l'homme a été créé dans un état plus parfait que celui où il naît aujourd'hui, et qu'il y a eu une chute.

En même temps qu'elle constate cette déchéance, la tradition constate aussi la promesse et l'espérance d'un Libérateur et d'un Rédempteur.

Quel pouvait être ce Libérateur et ce Rédempteur ? Un homme ? Un esprit céleste ? Ne fallait-il pas qu'il y eût un rapport entre le prix de la rançon et la chose à racheter ?...

Un poète anglais suppose, qu'après la chute d'Adam, Dieu s'adressa au Ciel consterné, et demanda s'il n'y aurait pas quelqu'un qui voulût se dévouer au salut du genre humain, et il ajoute que les divines hiérarchies demeurèrent muettes. Si le

Fils de l'Homme trouva amer le calice de la Rédemption, comment un ange aurait-il osé le porter à ses lèvres ? Comment surtout aurait-il pu le boire jusqu'à la lie ?

L'homme ne pouvait donc avoir pour Rédempteur qu'une de ces trois personnes qui existent de toute éternité. Ce fut le Verbe Père. *Ecce venio ut faciam voluntatem tuam*.

Voilà pourquoi le Christ se rend à Jérusalem. Il y va pour mourir. Nous l'avons dit : répétons-le. Si l'OEuvre par excellence du Père, c'est l'Incarnation de son Fils, *Domine opus tuum*, l'OEuvre par excellence du Fils, c'est sa mort. Oui, il n'est venu en ce monde que pour cela ! Il n'a eu pendant sa vie mortelle qu'une pensée, qu'une préoccupation : celle de recevoir son baptême de sang, *baptismo habeo baptizari*. Le Christ se rend donc à la Ville Sainte pour s'offrir à son Père, comme rançon et comme expiation. Il va acquitter notre dette et, comme on l'a dit : « Dieu en se donnant ainsi lui-même pour que nous puissions nous relever, se montrera mille fois plus généreux que s'il nous eût seulement pardonné ; car, tous les autres moyens étaient insuffisants aux yeux de la justice du Ciel, si le Fils de Dieu ne s'était pas humilié jusqu'à la mort de la croix ».

.....

Ce qu'on ne s'explique pas d'abord, c'est la tempête de haine et de colère que le Fils de Dieu soulève contre lui, parmi les grands de sa nation. Il avait passé en faisant le bien, en semant les bienfaits, et il ne récoltait que l'ingratitude et l'outrage ! Quel mystère !...

En voici l'explication.

Les Juifs, esprits charnels, attendaient un Messie conquérant, qui les affranchirait de la servitude ; et Jésus venait en Messie pacifique. La vie des grands de la nation était criminelle ; celle du Christ, pure et sans tache.

Puis, ainsi que le fait remarquer un écrivain contemporain, l'auteur du *Manuel Biblique*, il y avait son titre de Fils de Dieu, qui l'élevait au-dessus de tout ; l'autorité de sa parole, qui ne relevait d'aucune école ; l'ardeur de son zèle à combattre toutes les erreurs ; ses miracles, que personne n'osait contester ; le nombre toujours croissant de ceux qui s'attachaient à lui ; l'annonce d'une doctrine nouvelle toute spirituelle. En fallait-il plus pour réveiller la jalousie des Caïns-Juifs contre le nouvel Abel !...

Dans un premier conseil, la mort du Christ fut résolue. On délibérait sur les moyens de s'emparer de sa personne, sans bruit, sans tumulte, quand Judas vint s'offrir à le livrer. On lui promit 30 pièces d'argent.

Cependant, Jésus célébrait une dernière fois la Pâque avec ses disciples. Quelle heure solennelle ! Il abolissait cette Pâque purement juive, et la remplaçait par l'Hostie, la Pâque universelle ; il devenait, Lui, l'agneau immolé, victime sanglante sur l'arbre de la croix, victime non sanglante, mais réelle, sur la table du Cénacle !

La Pâque nouvelle, la Pâque Eucharistique sera désormais, à la fois un double acte d'amour de Dieu et des hommes, un acte d'adoration commune et de fraternité universelle. C'était grand comme Dieu, large comme la conscience humaine.

Par là, se trouve réalisée la grande aspiration des âmes : avoir Dieu en soi et s'aimer en Dieu.

Nous pouvons contempler cette dernière Pâque célébrée par le Christ avec ses disciples, là, à côté de nous. Elle est suivie, comme dans l'Évangile, de l'agonie de Jésus au jardin de Gethsémani.

Ah ! quelle scène mystérieuse et terrible que celle de l'agonie !... Mais, citons l'Évangile que les pierres de Notre-Dame ne font que traduire.

« Jésus, étant entré dans le jardin de Gethsémani, dit S. Luc, parla ainsi à ses disciples : Asseyez-vous là, jusqu'à ce que j'aie fait ma prière.

« Puis, ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, il commença à être rempli de crainte et d'ennui, et il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Demeurez-là et veillez ».

« Il alla un peu plus loin, et se prosternant contre terre, il dit : Père, éloignez de moi ce calice ; mais que votre volonté se fasse et non la mienne.

« Alors un ange lui apparut, venant du Ciel, et il le fortifiait, et lui, était tombé en agonie, et il redoublait ses prières.

« Il lui vint alors une sueur, comme des gouttes de sang, qui découlaient jusqu'à terre.

« S'étant alors levé, il alla vers ses disciples et il les trouva endormis. Et il leur dit : Vous dormez ? Levez-vous et priez, afin de ne point entrer en tentation ».

Telle est cette page mystérieuse écrite, sur la pierre, à la clôture du chœur de Notre-Dame. Vous voyez, là, le Christ prosterné, en prières, le Père éternel, le calice de la Passion, les anges émus, les apôtres endormis.....

Hé quoi ! Le Dieu qui réjouit les saints se débat au milieu des angoisses ! Celui qui soutient le monde éprouve les terreurs suprêmes et craint la mort....

Ah ! c'est que le Christ n'est pas ce faux sage de la philosophie antique, n'ayant rien d'humain, impassible au milieu des ruines de l'univers. Le Christ n'est pas un être chimérique, imaginaire, en dehors de l'humanité. Il y a dans son cœur d'homme des entrailles humaines.

Il a pris l'humanité, telle que son Père l'avait faite, sans le péché ; il l'a prise passible, mortelle, sensible, et d'autant plus accessible à la douleur physique, qu'elle était plus parfaite en lui que dans les autres hommes.

Le Christ souffre, parce qu'il a voulu souffrir ; il souffre, parce que la souffrance volontaire, acceptée en vue de Dieu, loin d'être un crime, est une force, une expiation.

Il souffre, parce que, dit S. Paul, il a voulu être un Pontife miséricordieux ; et, c'est par les épreuves et les souffrances qu'il a subies lui-même, qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont éprouvés.

Il souffre, parce qu'il s'est fait notre caution devant la justice de son Père, que le Dieu du Ciel ne voit plus en lui ce fils bien-aimé en qui il s'est complu, mais, l'homme de douleurs, d'expiation, de colère, chargé de toutes les iniquités du monde, et qu'il doit passer par toutes les rigueurs de la justice divine.

Il souffre, parce que son Père lui demande compte de tous les crimes commis sur la terre, depuis le sang d'Abel, jusqu'à la dernière consommation, et qu'il veut éprouver toutes les douleurs et tous les remords, dont les crimes du genre humain le rendent responsable. C'est la lutte de l'antique Jacob qui se renouvelle, lutte sans merci, qui va jusqu'à

faire couler le sang du fils de Dieu. Ah ! Seigneur, que votre justice est sévère, puisqu'elle exige une telle victime !.....

Mais, soudain, Judas apparaît. Le Christ se lève, impose silence à ses terreurs, s'avance au-devant de ses ennemis, les renverse par terre d'un mot, ordonne à Pierre, qui veut le défendre, de remettre son épée dans le fourreau, d'un geste guérit Malchas, que Pierre avait blessé, parle en maître au milieu de l'émeute, et, dit enfin, d'un ton de commandement absolu : « Prenez-moi ; c'est votre heure, l'heure de la puissance des ténèbres ; mais laissez libres mes apôtres ! »

Quel changement ! Ah ! c'est que, dans la grotte de l'agonie, devant la justice de son Père, le Christ ne veut être que le Fils de l'homme, l'Hostie d'expiation ; mais devant ses ennemis, il se rappelle qu'il est le Fils de Dieu !

A l'aurore, la Vierge Marie connaissait cette nuit terrible. C'était le premier pas dans la voie des douleurs....

XVII

*Adjuro te, per Deum vivum, ut
dicas nobis, si tu es Christus,
filius Dei vivi.*

Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, fils de Dieu.

Le moment est venu de jeter un coup d'œil rapide sur le drame d'iniquité qui s'accomplit, il y a dix-huit siècles, devant les tribunaux de la Judée.

Le jubé, qui était là, entre ces deux piliers, en retraçait autrefois les douloureuses péripéties. Ce jubé n'existe plus. Le XVII^e siècle, malgré son savoir, ne comprenant rien au moyen-âge, le fit disparaître. Mais, si le jubé n'est plus là, pour nous redire ces lamentables souvenirs, la croix, qui les rappelle encore plus haut, est toujours partout dans cette métropole, depuis l'intérieur de la nef, jusqu'au sommet de la flèche aérienne.

Ne sommes-nous pas ici sur un bras de cette croix gigantesque que forme le plan de Notre-Dame ? La Vierge Marie, qui est là, devant nous, n'y est-elle pas aussi comme nous ?

faire couler le sang du fils de Dieu. Ah ! Seigneur, que votre justice est sévère, puisqu'elle exige une telle victime !.....

Mais, soudain, Judas apparaît. Le Christ se lève, impose silence à ses terreurs, s'avance au-devant de ses ennemis, les renverse par terre d'un mot, ordonne à Pierre, qui veut le défendre, de remettre son épée dans le fourreau, d'un geste guérit Malchas, que Pierre avait blessé, parle en maître au milieu de l'émeute, et, dit enfin, d'un ton de commandement absolu : « Prenez-moi ; c'est votre heure, l'heure de la puissance des ténèbres ; mais laissez libres mes apôtres ! »

Quel changement ! Ah ! c'est que, dans la grotte de l'agonie, devant la justice de son Père, le Christ ne veut être que le Fils de l'homme, l'Hostie d'expiation ; mais devant ses ennemis, il se rappelle qu'il est le Fils de Dieu !

A l'aurore, la Vierge Marie connaissait cette nuit terrible. C'était le premier pas dans la voie des douleurs....

XVII

*Adjuro te, per Deum vivum, ut
dicas nobis, si tu es Christus,
filius Dei vivi.*

Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, fils de Dieu.

Le moment est venu de jeter un coup d'œil rapide sur le drame d'iniquité qui s'accomplit, il y a dix-huit siècles, devant les tribunaux de la Judée.

Le jubé, qui était là, entre ces deux piliers, en retraçait autrefois les douloureuses péripéties. Ce jubé n'existe plus. Le XVII^e siècle, malgré son savoir, ne comprenant rien au moyen-âge, le fit disparaître. Mais, si le jubé n'est plus là, pour nous redire ces lamentables souvenirs, la croix, qui les rappelle encore plus haut, est toujours partout dans cette métropole, depuis l'intérieur de la nef, jusqu'au sommet de la flèche aérienne.

Ne sommes-nous pas ici sur un bras de cette croix gigantesque que forme le plan de Notre-Dame ? La Vierge Marie, qui est là, devant nous, n'y est-elle pas aussi comme nous ?

Allons donc, aujourd'hui, demander compte à ces juges prévaricateurs, de leur inique sentence.

Quand, au nom du Dieu vivant, le Grand-Prêtre eut demandé au Christ s'il était le Fils de Dieu, le Christ ne pouvait plus garder le silence. Il devait à son Père, il devait à son pays, il se devait à lui-même de répondre, d'une manière nette et précise. Voici sa réponse : « Vous l'avez dit, *tu dixisti*. Mais, un jour vous verrez le Fils de l'Homme venir sur les nuées du ciel, pour juger les vivants et les morts ».

Malgré la clarté de cette affirmation, en plein XIX^e siècle, on a osé prétendre, que jamais le Christ n'avait dit : « Je suis le Fils de Dieu ! »

C'est précisément cette affirmation solennelle qui causa sa mort. Caïphe et les Juifs ne voulurent voir en lui qu'un blasphémateur sacrilège. Dans ce premier interrogatoire, il n'y eut qu'un simulacre de justice. C'étaient des scélérats, dit S. Jean Chrysostome, qui se ruaient, comme des voleurs, dans une caverne, sur une dépouille.

Le procès fut plus sérieux devant le gouverneur romain, Ponce-Pilate, qui devait ratifier la sentence

Dans tout proconsul, à cette époque, il y avait à la fois le gouverneur et le juge ; l'homme du droit et l'homme du pouvoir. Le gouverneur, en Pilate, fut criminel ; mais le juge fut équitable....

Après un examen sommaire, le procureur romain, n'eut pas de peine à se convaincre, par lui-même, de ce qu'il savait déjà, par le bruit public : c'est, qu'au fond de cette cause, il n'y avait rien de sérieux, mais la haine seule, la félonie et la violence. Ce fait acquis, il déclare hautement aux Juifs, qu'il ne trouve aucun crime dans cet homme. Par cette réponse, les Juifs comprennent qu'ils ne peuvent pas compter sur le juge, et qu'il faut s'en prendre au gouverneur. Ils abandonnent alors la première accusation, et articulent un nouveau grief. « Il se dit Roi ! »

Le coup était hardi. Ce n'était plus le blasphémateur, se disant le Fils de Dieu ; c'était le Nazaréen conspirateur : la question politique substituée à la question religieuse.

Pilate, ayant interrogé le Christ sur sa royauté, qui n'est pas de ce monde, n'a pas de peine à comprendre, que les rois de la sorte ne sont pas dangereux pour les dominateurs de la terre. Dès lors, malgré les instances des Juifs, il cherchait à délivrer Jésus.

Sur ces entrefaites, il apprend que Jésus est Galiléen, que c'est en Galilée, surtout, qu'il a prêché. Hérode, le tétrarque de la Galilée, est donc son juge naturel : Pilate se hâte alors de renvoyer Jésus devant Hérode, qui se trouvait à Jérusalem.

Mais, Jésus refuse absolument de répondre au tétrarque. Devant ce mutisme absolu, Hérode ne voit, dans le Christ, qu'un pauvre fou, et le renvoie, en cette qualité, à Pilate.

En apprenant cet arrêt, Pilate triomphe, et déclare aux Juifs qu'il va mettre Jésus en liberté ; et la lutte s'engage entre lui et les princes des prêtres.

Pour en finir, il rappelle qu'il est d'usage, à la fête de Pâques, de délivrer chaque année un prisonnier, et il leur propose de délivrer Jésus. « Ne voulez-vous pas que je mette en liberté votre Roi, dit-il, avec une fine ironie ? »

Les chefs de la nation voient le péril, et soufflent au peuple, qu'ils ont ameuté, de demander la délivrance d'un voleur, nommé Barrabas : et le peuple, contre l'attente de Pilate, réclame Barrabas. Pilate se récrie : « Mais, que faire du Christ ? — Crucifiez-le, crucifiez-le ! répond la foule. — Vous voulez que je crucifie votre Roi ? — Nous n'avons pas d'autre roi que César ! »

Et un vent d'émeute souffle, et les cris de mort redoublent ; et, au lieu de parler en maître, d'agir en souverain, qui sait commander, et veut être obéi, Pilate compose avec l'émeute, et composer avec l'émeute, c'est s'avouer vaincu.

Un dernier moyen lui reste. Il sait, qu'au fond de la conscience populaire, il y a une fibre qu'on ne

remue pas sans succès : la pitié. Après avoir fait infliger au Christ une rude flagellation, il prend par la main l'Homme de douleurs, que la cohorte a insulté et baffoué, vêtu comme un roi de théâtre, avec une chlamyde rouge sur les épaules, un roseau à la main, une couronne d'épines sur la tête, et le présente à la multitude, en disant : « Voilà l'Homme ! *Ecce homo !* »

Vaine espérance ! Au vent d'émeute s'est mêlé un vent de cruauté et de sang. Les cris de mort deviennent impérieux. Pilate insiste encore une fois : « Cet homme n'est pas coupable ! » dit-il. Mais on lui jette cette mortelle apostrophe : « Il se dit Roi ! Si tu le renvoies, tu n'es pas l'ami de César ! »

Le coup porte juste. Le juge est entamé, et se tait.

Et, quand le gouverneur aura bien entendu retentir les cris de mort, quand il aura bien vu monter le flot populaire, au lieu de le comprimer, de faire face à l'orage, il éprouvera une défaillance suprême, qui sera un suprême outrage à la conscience du magistrat ; il demandera de l'eau, et se lavera les mains, en disant, avec une apparence de dignité, qui déguise mal une lâcheté : « Je suis innocent du sang de ce Juste ; vous en répondez ! » Et il leur abandonnera Jésus, pour en faire ce qu'ils voudront.

Oh ! justice humaine, quel abominable souvenir !...

C'est que, quand la justice ne s'entoure pas des formes sacramentelles et protectrices, qui assurent sa dignité et sa grandeur ; quand le juge laisse asséoir à ses côtés l'intérêt personnel ou les passions humaines ; quand il laisse parler plus haut que sa conscience et son indépendance, la foule ameutée, et qu'il écoute les bruits de la rue, alors la justice descend de son siège et la violence s'en empare...

C'est là le spectacle douloureux qu'a donné Pilate, dans cette malheureuse journée, et le souvenir des efforts qu'il a tentés, pour délivrer le juste persécuté, sont demeurés comme les témoins irrévocables de sa pusillanimité.

Ce sentiment s'est imposé avec une telle autorité, qu'un des hommes les plus autorisés de la religion judaïque, a essayé, au commencement de ce siècle, de reviser le procès de Jésus, et s'est efforcé de montrer que la sentence était bien intervenue, et que toutes les formes légales avaient été scrupuleusement observées. Cependant, après avoir conclu dans ce sens, il ajoutait : « Nous n'osons pas maudire la mémoire de nos pères ; mais, aujourd'hui, nous nous garderions bien de condamner Jésus ».

Regrets honorables, sans doute, mais regrets stériles ! Qu'est-il besoin de proclamer, qu'aujourd'hui, vous ne rendriez pas cette inique sentence !..

Mais, rassurez-vous, cette étrange justification

du rabbin Salvador, valut à son auteur une rude et irrésistible réponse.

Un homme, qui fut longtemps l'oracle de la cour suprême, Monsieur Dupin aîné, la loi mosaïque à la main, répondit à cette tardive et audacieuse justification.

Comment ? dit-il (je résume sa pensée). Comment ? Un grand citoyen paraît dans la Judée ! quel est son crime ? Il se dit le Fils de Dieu. Pourquoi ne cherchez-vous pas à vérifier ou à confondre cette affirmation ? N'attendez-vous pas le Messie ? Moïse ne vous a-t-il pas annoncé un homme plus grand que lui ? Les prophètes ne vous disent-ils rien de l'Emmanuel qui doit venir ?

Vous parlez sans cesse de la Loi et du respect qui lui est dû, et vous portez sur cette Loi la main la plus audacieuse et la plus criminelle.

Hé quoi ! On l'entoure d'agents provocateurs, on épie sa vie privée ; pour le perdre, on a recours à la trahison ; on soudoie un des siens ; on court à lui avec l'émeute, avec une sorte de bande grise, comme à un voleur, avec des glaives et des bâtons.

Il n'y a pas d'accusation précise, pas de témoins ; on invente l'un et l'autre, et, chose horrible à dire, ses juges sont ses propres accusateurs !..

La loi de Moïse défend les jugements nocturnes,

et on le juge la nuit, aussitôt arrêté ! La veille des fêtes, la justice est suspendue ; et c'est la veille de la fête de Pâques qu'on choisit.

La Loi exige au moins deux témoins pour la condamnation ; et, dans l'impossibilité d'en produire, on simule des aveux, et on le condamne sur ces aveux, c'est-à-dire sur la chose à vérifier !

La loi juive veut que tout le monde puisse défendre l'accusé ; et on lui ferme la bouche, quand il essaye de répondre !

Deux jours doivent se passer entre la sentence et l'exécution ; et le crime s'accomplit en quelques heures !

S'il est coupable, pourquoi ne pas se conformer aux délais de la loi ? Pourquoi changer d'accusation en changeant de prétoire ? Pourquoi le blasphémateur, devant Caïphe, devient-il le conspirateur devant Pilate ?

Il est fou ! dit Hérode ; et Hérode rend responsable de ses actes un pauvre insensé, et se joue de sa folie !

Il est innocent ! répète Pilate ; et il le met en parallèle avec un assassin ; et il le fait flageller ; et il l'abandonne à tous les outrages ; et il semble qu'il ne peut avoir la conscience en repos, qu'en se lavant les mains, de son supplice !....

Lave tes mains, Pilate ; elles sont couvertes d'une

tache de sang, qui ne s'effacera pas, et la postérité la plus reculée, redira sous les voûtes de nos sanctuaires : « Il a souffert sous Ponce-Pilate. *Passus sub Pontio Pilato* ».

Je ne veux pas insister autrement sur le crime des juges de Jésus. Dans notre monde pervers, il semble que l'homme juste est souvent éprouvé. Dieu le visite, dit-on.

Cette remarque toute chrétienne, chose étonnante ! avait été faite par Platon, 450 ans avant l'ère chrétienne.

Il semble que le sage, à qui Dieu avait révélé l'immortalité de l'âme, entrevoyait le drame du Calvaire, quand il écrivait :

« Qu'il vienne, le divin législateur de nos âmes, graver en traits de feu la loi antique, que les passions et les préjugés ont effacée du cœur de l'homme ! Qu'il envoie un homme juste, dont la vertu serve d'encouragement et de modèle !... Il faut que cet homme n'ait pas même la gloire de paraître juste ; il faut que, sans nuire à personne, il soit traité comme le plus méchant de tous ; il faut qu'il persévère jusqu'à la fin dans la justice ; il faut (retenez ceci) qu'il soit fouetté, chargé de fers, attaché à une croix, et qu'il expire dans les plus cruels supplices »...

Où Platon avait-il puisé une doctrine si chrétienne ?...

Pendant ce procès, un seul disciple avait suivi son Maître partout : c'était S. Jean. Et S. Jean racontait tout à la Mère de son Maître. Pauvre Mère !....



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XVIII

Ecce mater tua!

Voilà votre mère !

Et, inclinato capite, tradidit spiritum.

Et, la tête inclinée, il expira.

Le chevet de Notre-Dame, en s'inclinant majestueusement sur le transept de la métropole, nous rappelle ce mouvement de la tête du Christ mourant.

Comme souvenir de ce grand drame, Notre-Dame possède aussi plusieurs reliques insignes : des morceaux considérables de la vraie croix, la sainte couronne d'épines et un clou du crucifement.

Cela suffirait pour justifier un arrêt, de notre part, sur le Calvaire.

Mais, en outre, n'est-ce pas là, sur le Golgotha, que la Vierge Marie vit se réaliser la prophétie du vieillard Siméon, et que le Christ nous la donna pour mère? *Ecce mater tua.*

Suivons donc le Christ sur la voie douloureuse,

Pendant ce procès, un seul disciple avait suivi son Maître partout : c'était S. Jean. Et S. Jean racontait tout à la Mère de son Maître. Pauvre Mère !....



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XVIII

Ecce mater tua!

Voilà votre mère !

Et, inclinato capite, tradidit spiritum.

Et, la tête inclinée, il expira.

Le chevet de Notre-Dame, en s'inclinant majestueusement sur le transept de la métropole, nous rappelle ce mouvement de la tête du Christ mourant.

Comme souvenir de ce grand drame, Notre-Dame possède aussi plusieurs reliques insignes : des morceaux considérables de la vraie croix, la sainte couronne d'épines et un clou du crucifement.

Cela suffirait pour justifier un arrêt, de notre part, sur le Calvaire.

Mais, en outre, n'est-ce pas là, sur le Golgotha, que la Vierge Marie vit se réaliser la prophétie du vieillard Siméon, et que le Christ nous la donna pour mère? *Ecce mater tua.*

Suivons donc le Christ sur la voie douloureuse,

à l'exemple de sa sainte Mère, la Vierge Marie : c'est mettre en mouvement le saint Rosaire.

Jésus sort de Jérusalem, par la porte judiciaire, chargé de sa croix, comme Isaac, du bois de son sacrifice, au milieu du silence des uns et des clameurs des autres. Deux criminels étaient conduits avec lui.

Ainsi se vérifiait la parole du prophète : « Il a été mis au nombre des malfaiteurs ; il a porté sur ses épaules le signe de sa royauté ».

Vers le milieu du chemin, des femmes s'étaient arrêtées, qui pleuraient sur lui. Et Jésus leur dit : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur votre patrie. »

Et aujourd'hui, vous le savez, il n'est plus de temple, plus de patrie pour les juifs homicides.

Jésus continue sa douloureuse ascension. Ses disciples ont fui. Un seul viendra avec sa Mère ! Quelques femmes viendront aussi au pied de la croix. C'est que, on l'a dit avec raison, si les femmes n'ont pas toute la force des hommes, elles ont toutes les saintes énergies du cœur : et elles suivaient, le cœur brisé mais ferme, ce glorieux vaincu de la vengeance et de la haine.

Arrivé au sommet du Calvaire, on lui offre à boire. Il refuse.

Les soldats le dépouillent de ses vêtements, et la croix s'élève au milieu des malfaiteurs. On tire sa

tunique au sort, et on fait quatre parts de ses vêtements. C'était annoncé par les prophètes.

Les Juifs triomphaient. Mais, voici qui troublait leur triomphe. Pilate avait fait mettre, en inscription, au haut de la croix : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ». Les Pontifes trouvaient, dans ces paroles, une injure. Ils voulaient les faire modifier. Pilate tint ferme, et répondit sèchement : « Ce qui est écrit, est écrit ».

« Ecrivez, Pilate, s'écrie ici Bossuet, écrivez la parole que Dieu vous dicte, et dont vous n'entendez pas le mystère. Gardez de rien changer à ce qui est écrit au Ciel ! Que la royauté de Jésus soit proclamée en langue Hébraïque, qui est la langue du peuple de Dieu ; en langue Grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes ; en langue Romaine, qui est celle de l'empire et du monde : et vous, Grecs, inventeurs des arts, et vous, Juifs, héritiers des promesses, et vous, Romains, maîtres du monde, venez lire ».

Quand on parcourt le récit évangélique de la Passion, ce qui étonne, c'est le calme froid des auteurs sacrés. Pas un mot d'admiration pour leur Maître ! Pas un mot de blâme pour les bourreaux ! Qui donc leur interdit ainsi toute colère ?...

Qui donc ? Celui qui, du haut de la croix, ne savait que dire : « Mon Père, pardonnez-leur ; car

ils ne savent ce qu'ils font ».

C'est la première parole du Christ sur la croix.

Et ceux qui passaient, dit l'Évangéliste, branlaient la tête et disaient : « Toi, qui détruis le temple et le rebâties en trois jours, sauve-toi toi-même, descends de la Croix ». Et Jésus disait : « Mon Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font ».

Les princes des prêtres se moquaient aussi de lui et disaient : « Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. Il a mis sa confiance en Dieu ! Que Dieu le délivre, puisqu'il se dit le Fils de Dieu ! »

Et Jésus disait : « Mon Père, pardonnez-leur... »

Les soldats l'insultaient aussi et demandaient un miracle ; les voleurs l'insultaient, comme les soldats !... « Sauve-toi, sauve-nous, et nous croirons en toi ».

Et le Christ répétait toujours : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

Cependant, en présence de tant de résignation, de grandeur et de calme, un des larrons est touché, et, changeant de langage, il dit à son compagnon : « C'est avec justice que nous sommes punis ! Mais celui-là, quel mal a-t-il fait ? » Et s'adressant alors à Jésus, il lui dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume. — En vérité,

lui répond Jésus, tu seras avec moi, aujourd'hui, dans le Paradis ».

C'est la deuxième parole du Christ sur la croix.

Au milieu de cette multitude indifférente, hostile ou furieuse, se trouvait, au pied de la croix, un groupe de quelques personnes, qui, par leur présence, consolaient les regards mourants et le cœur de l'Homme-Dieu. C'était Marie, sa Mère, la reine des douleurs, qui voyait alors se réaliser la prophétie du vieillard Siméon. Elle avait suivi son Fils jusque-là. Elle entendait les clameurs, les insultes, les cris. Elle voyait couler le sang de son Fils, dont elle éprouvait toutes les tortures !

Et, debout, au pied de la croix, Elle répétait avec Lui : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

A côté d'elle, était une autre Marie, sa parente, épouse de Cléophas ; Marie-Madeleine, et Jean, le disciple que Jésus aimait. Pour Pierre, il pleurait... à l'écart.

Et Jésus, voyant sa Mère et le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : « Voilà votre fils ». Il dit ensuite à Jean : « Voilà votre mère ».

Et, à partir de cette heure, dit l'Évangile, Jean reçut la Reine des cieux dans sa maison, et l'aima comme sa mère.

Que tout cela est touchant ! Que de bonté dans

le cœur du Maître, pour ceux qu'il avait aimés ! Il leur laisse sa Mère, après s'être donné lui-même. Le dépouillement est complet... C'est au pied de la croix que Marie nous a enfantés. N'oublions pas les gémissements de notre Mère.

C'est la troisième parole du Christ sur le Golgotha.

Désormais, Jésus n'avait plus qu'à mourir. Il rentra dans le silence.

C'était la sixième heure du jour. Le soleil s'obscurcit. Des ténèbres épaisses couvrirent la terre jusqu'à la neuvième heure. C'était le deuil de la nature, le signe dans le ciel que les Juifs avaient demandé.

Vous fûtes témoin de ces ténèbres, illustre Aréopagite, vous qui remplissez, de votre souvenir, cette métropole dédiée à la Mère de Dieu. Devant ces événements si étranges, vous avez compris que la machine du monde se détraquait, ou que le Dieu de la nature devait souffrir.

On entendit alors, nous dit Plutarque, une grande voix dans l'univers, et cette voix répétait : Le Grand-Tout est mort !

Alors, Jésus sort un instant de son silence, et crie d'une voix forte : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

C'est le premier verset du Psaume 27, consacré tout entier à la passion du Rédempteur.

Si les Juifs eussent voulu entendre, ils auraient bien compris qu'ils accomplissaient tout ce qui est écrit du Fils de l'Homme. En poussant ce cri, le Christ nous révèle le plus cruel de ses tourments : la peine du délaissement.

C'est la quatrième parole de Jésus sur la croix.

Jésus dit encore : « J'ai soif ! » L'un des soldats trempa une éponge dans du vinaigre, et lui offrit de ce breuvage, au bout d'un roseau. Ainsi s'accomplissait la prophétie : « Ils m'ont abreuvé de vinaigre ! »

C'est la cinquième parole du Christ en croix.

Il ne manquait plus rien à l'expiation et au sacrifice. Le Christ le constate dans sa sixième parole : « Tout est consommé ! »

Oui, tout était consommé : la malice des hommes, la justice de Dieu et la bonté de Jésus. Les prophéties étaient accomplies ; l'homme racheté, le démon vaincu, la loi ancienne abrogée, la loi nouvelle fondée, le salut assuré à la terre.

Enfin, Jésus élève une dernière fois la voix, pousse un grand cri et dit : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! » Et, inclinant la tête, il rend l'esprit. *Et inclinato capite, tradidit spiritum.*

N'était-ce pas là mourir en Dieu ?

Cette liberté d'intelligence et de volonté, qui persévère au milieu d'atroces douleurs ; cette présence

d'esprit, constatant que tout est accompli, au milieu de tant d'autres préoccupations; ce grand cri poussé, deux fois, par cet homme, dont les forces étaient épuisées par dix-sept heures d'épreuves et de souffrances : tout cela n'atteste-t-il pas qu'il y avait là plus qu'un homme, et que le Christ, comme le dit alors le Centurion, était vraiment le Fils de Dieu ?

Et maintenant, que le voile du temple se déchire, que les rochers se fendent, que les monuments fléchissent sur leurs bases, qu'il y ait deuil et terreur dans la nature, que les tombeaux s'entr'ouvrent, que les morts ressuscitent, que le Centurion, qui veillait au pied de l'échafaud, s'écrie : « Celui-là était bien le Fils de Dieu ! » que la foule, qui assistait à ce spectacle, se retire avec le repentir, en se frappant la poitrine : ce spectacle, c'est le mot de l'Évangile, ne s'est vu qu'une fois dans l'histoire de l'humanité, il reste le premier et le dernier.

Un auteur moderne fait ressortir, en quelques mots, tout ce qu'il y a d'étrange et de divin dans ce récit des auteurs sacrés.

« Le Christ, dit-il, est effrayé de sa passion, et il se montre certain de son triomphe.

« Il parle le langage des plus humbles, et il ouvre aux plus sages le sentier des plus hautes vertus,

« Il tombe à terre sous le poids de sa tristesse, et, d'un mot, il renverse ses adversaires.

« On le garotte, comme un voleur, et il ordonne, en maître, de laisser la liberté à ses disciples.

« On le traduit devant les tribunaux, comme un criminel, et il parle en juge inaccessible à la crainte.

« Il garde un silence qui semble le condamner, et il fait triompher son innocence.

« On le condamne comme coupable, et on le déclare innocent et juste.

« Il se soumet à toutes les humiliations, comme un esclave, et il fait proclamer très-haut sa royauté.

« Pilate l'abandonne et tremble ; il le laisse clouer sur une croix, et il atteste qu'il est le Messie.

« Son Père le frappe sans merci, et il dispose de la miséricorde de son Père.

« Jésus se plaint de son délaissement, et il dispose du Paradis.

« Il semble succomber sous les coups de ses ennemis, et, c'est par sa propre volonté, quand il le veut, et à son heure.

« Il se soumet à la mort, et il parle en maître de la vie.

« Il meurt dans un océan d'opprobres, et en mourant, il ébranle le monde.

« Les historiens sacrés nous le montrent à la

fois faible et tout-puissant, esclave et maître, accusé et juge, sujet et souverain.

« Il lui font descendre l'échelle ignominieuse des opprobres, pour le faire asseoir à côté de Dieu. »

Ces pauvres, ces ignorants, ces rebuts du monde, je veux dire les auteurs sacrés, ont tracé ce portrait! Comment auraient-ils pu inventer ce modèle, que Platon ne fit qu'entrevoir, du haut de son génie, s'ils ne l'avaient pas vu de leurs yeux?...

Sur le soir, dit l'Evangile, un homme riche demanda le corps de Jésus. On le lui livra, et cet homme riche le prit et le remit à sa Mère. Pauvre mère !....

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PANNEAU DES STALLES DU CHŒUR
La Résurrection

XIX

*Si exaltatus fuero a terra, omnia
traham ad me ipsum.*

Quand j'aurai été élevé au-dessus
de terre, j'attirerai tout à moi.

Après avoir suivi le Christ, depuis Bethléem jusqu'au Golgotha, dans notre pèlerinage autour du chœur de Notre-Dame, nous allons le suivre aujourd'hui, jusqu'à la montagne des Oliviers, d'où il quitta la terre, et jusqu'à la fin des temps. Ces derniers événements sont écrits là, au midi du chœur; ils vont, par une marche contraire à celle du côté du nord, de l'occident au levant. Après s'être couché dans le tombeau, le Christ s'est levé dans l'éternité... et avec lui la lumière s'est levée sur le monde. Suivons cette marche du tombeau à la lumière, de la mort à la vie, *absorpta est mors in victoria*.

Le Christ expire sur l'arbre de la croix, vers la troisième heure du jour, en poussant un grand cri.

Sur le soir, Joseph d'Arimathie, Nicodème et quelques saintes femmes, procèdent en hâte, à la sépulture, en présence de la Vierge Marie.

Le corps est placé dans un sépulcre neuf, taillé

dans le roc, enveloppé d'un suaire, que l'on remplit d'aromates et de parfums.

Pour prévenir tout enlèvement, les Juifs demandent à garder le corps ; ce que Pilate leur accorde. Ils placent donc des soldats au tombeau, et scellent la pierre qui en ferme l'entrée.

Mais, cette précaution tourne à leur confusion. Au matin du troisième jour, ainsi qu'il l'avait annoncé, le Christ, ce soleil levant, qui est *venu d'en haut*, sort vivant du tombeau, et la garde s'enfuit, épouvantée par le grand tremblement de terre qui se produit.

Quelques instants après, le Christ apparaît à Pierre ; il apparaît à Jean, le disciple bien-aimé ; il apparaît aux saintes femmes, aux disciples d'Emmaüs, à tous les apôtres.

Il apparaît à Thomas, qui pousse l'incrédulité aux dernières limites ; pendant quarante jours, il apparaît à plus de cinq cents personnes, dont S. Paul invoque le témoignage dans ses lettres ; il converse avec les siens, et leur parle du royaume de Dieu.

Enfin, il les convoque sur la montagne des Oliviers, et là, il leur dit : « Toute puissance m'a été donnée au Ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez, enseignez toutes les nations. Baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ».

Puis, il s'éleva dans les airs, et une nuée le déroba à leurs regards. Et il est assis désormais à la droite du Père, d'où il viendra un jour juger les vivants et les morts, *judicare vivos et mortuos*.

Alors, les apôtres se recueillent, et illuminés par l'esprit d'en haut, à une heure donnée, ils partent ; *euntes in mundum universum*, ils vont dans le monde entier... et la croix triomphe !

Ces hardis Galiléens jettent partout cette parole, qui court, comme une étincelle électrique : « Il n'y a qu'un Dieu, et qu'une famille, celle des enfants de Dieu ».

Les Juifs les repoussent : ils se tournent vers les gentils : *ecce convertimur ad gentes* ; ils désertent le temple, en emportent la doctrine et le Dieu vivant, et bientôt tout est vide.

Et la croix triomphe !

Ces pêcheurs du lac de Thibériade, devenus pêcheurs d'hommes, jettent leurs filets évangéliques sur l'Océan des âmes. Ils vont jusque dans l'Inde, ce foyer des religions mystiques, où l'amour se meurt, étouffé ; ils vont dans la Grèce, ce foyer de raison et de liberté ; ils vont à Rome, ce foyer de violence et de sensualisme ; ils portent la parole nouvelle jusque dans le palais des Césars.

Et la croix triomphe !

Ces hommes, ramassés sur le sable de la mer,

sans culture, faibles et timides, qui ont renié ou abandonné leur maître, au moment du danger, tout à coup, illuminés par la force d'en haut, se relèvent, forts, héroïques, et la croix à la main, se partagent l'univers : jettent le défi aux génies les plus puissants, les plus exercés ; confondent avec leur humble langage, les plus subtils philosophes ; et finissent par en triompher, prenant dans leurs filets de pêcheurs, selon la remarque de S. Augustin, riches et pauvres, savants et ignorants, maîtres et esclaves, orateurs et philosophes.

Devant de pareils résultats, acquis avec la rapidité de la foudre, la rougeur monte au front du paganisme, qui entreprend la lutte contre le christianisme, lutte sans trêve et sans merci.

Et la croix triomphe !

Elle triomphe des peuples, qui reçoivent la lumière, confessent le Crucifié, pour le Dieu du monde et le Rédempteur du genre humain, et publient que Marie est bien sa Mère.

Elle triomphe du collège des prêtres, des Phari-siens, des Juifs déicides, des docteurs de la loi ancienne.

Elle triomphe de la puissance romaine, des idoles, des pontifes païens, des orateurs, des sages de l'antiquité.

Elle triomphe des passions humaines, déchainées

contre une doctrine, qui les combat toutes, et qui en impose à tous les penchants pervers.

Elle triomphe du glaive qui, pendant trois siècles, s'est émoussé contre les chrétiens ; contre des vieillards, des femmes et des enfants.

Elle triomphe des frelons, qui se sont introduits dans la ruche sainte et ont voulu la détruire.

Elle triomphe du despotisme dans la famille, en rendant à la mère sa dignité, en protégeant l'enfant, et en déterminant les limites du droit et de l'obéissance.

Elle triomphe dans la société domestique, affranchit l'esclave, ennoblit le travail et proclame l'égalité des hommes devant la justice de Dieu.

Elle triomphe des haines et des vengeances nationales, proclame la solidarité chrétienne, et la fraternité universelle du genre humain.

Elle triomphe de l'oppression sociale, des Tibère, des Néron ; elle relève le gladiateur tombé, console le prisonnier, rend l'espérance au pauvre, à l'exilé, et, à l'homme, sa dignité d'enfant de Dieu.

Elle change nos cœurs en vases d'élection ; elle applaudit à tous les courages, à la science, aux arts, aux lettres ; salue le génie ; apprend le respect des autres et le respect de soi-même.

Elle triomphe de la solitude, du désert ; bénit ces anges de la terre, qui chantent les cantiques de l'éternité, et prient pour ceux qui ne prient pas.

Elle triomphe des éléments et de l'espace, avec ces modestes ouvriers, qui portent, au-delà des mers, la bonne nouvelle du salut.

Elle triomphe dans nos cités, sur nos hameaux, dont elle domine les collines et les tours.

Elle triomphe de la vie, et se pose sur le front de l'enfant qui vient de naître; de la mort, dont elle marque chaque tombe.

Elle triomphe de l'enfer et de Satan, en désarmant le courroux de Dieu.

Partout la croix s'impose : l'épée du soldat lui emprunte sa forme : elle devient, sur la poitrine de nos pères, le signe des croisades, et dans nos temps modernes, le signe de la valeur, du courage, et du mérite, s'appelle : *La croix d'honneur*.

Elle brille dans presque toutes les armes des villes, des corporations ; et elle couronne le front des monarques.

Elle triomphe de sa propre ignominie : c'était un bois maudit, un bois d'infamie ; c'est aujourd'hui un bois sacré, le signe du chrétien.

Elle triomphe dans Joseph, le gardien vigilant de la Mère et de l'Enfant-Dieu, le protecteur de ceux qui meurent.

Elle triomphe dans Marie, Mère de Dieu, Vierge immaculée, patronne de la France, protectrice illustre de cette métropole, secours assuré de ceux qui l'invoquent.

Elle triomphe enfin dans tous ses ennemis. Ils ont passé... et elle demeure, *stat crux, dum volvitur orbis*....

Il faudrait une bien grande habileté de parole, pour faire accepter cette explication, à savoir : que tout cela s'est accompli par un enchaînement de causes historiques, et (passez-moi le mot, il n'est pas de moi) par un coup de tête du vieux monde, ennuyé de ses dieux et de ses fables.

Non, non, l'ancien monde n'était nullement ennuyé ni de ses fables, ni de ses dieux ; il n'a jamais songé à faire une révolution religieuse. Elle s'est accomplie malgré lui.

En effet, est-ce que les sociétés, avec leurs traditions, leurs passions et leurs intérêts, se remuent ainsi ? Est-ce qu'on les entraîne par les choses, qui précisément, sont de nature à les gêner le plus ? Est-ce que la vie sévère des premiers chrétiens, au sein du vieux monde, avait une telle attraction, pour que, fascinés par une doctrine de renoncement, ces hommes de plaisir, ces grands implacables, ces voluptueux, allassent d'eux-mêmes au désert, renonçant à leurs grandeurs, aux joies d'une vie de luxe, et de fêtes sans cesse renaissantes ?

Non, non, je le répète, cela ne s'est point fait ainsi. Ce résultat n'a pas été acquis sans combat. La grande bataille a duré trois cents ans... Oui, il a fallu

trois siècles de vertu obstinée, héroïque ; trois siècles de sang versé à flots, pour que, selon une comparaison célèbre, « cette vieille garde du Galiléen, sans cesse renaissante, fit comprendre qu'elle mourrait toujours, mais ne se rendrait jamais. »

L'explication n'est donc pas celle que donne le monde. Le mot de l'énigme est dans cette parole du Christ : « Quand j'aurai été élevé au-dessus de terre, j'attirerai tout à moi : je triompherai ».

Triomphez, ô Seigneur Jésus, triomphez !

Triomphez, avec votre croix, qui a réparé le mal que nous avait fait l'arbre maudit, et, avec votre mère, qui a écrasé la tête du serpent !

Triomphez, avec votre Eglise sainte, qui poursuit votre tâche réparatrice à travers les siècles, et passe en faisant le bien ; avec cette métropole, qui redit si haut vos trophées et la gloire de votre Mère, la Vierge Marie !

Triomphez, sur nos cœurs, sur nos âmes, sur nos luttes, sur nos passions, sur nos haines, sur tout ce qui nous divise, sur la grande âme de la France ! Qu'il n'y ait plus, dans cette chère patrie, qu'un cœur et qu'une âme ; qu'une passion, celle du bien ; qu'un amour, votre amour et celui de votre Mère !...

XX

Pavete ad sanctuarium meum.

Tremblez, en entrant dans mon sanctuaire.

C'est avec respect et tremblement, selon l'ordre de Dieu lui-même, que nous allons entrer ensemble, ce soir, dans le sanctuaire de Notre-Dame. C'est là que se renouvelle, chaque jour, d'une manière non sanglante, le drame sanglant de la croix, objet douloureux de nos méditations antérieures.

Je m'arrête sur ces premières marches, au pied de cette antique image de la Vierge Marie. C'est là, qu'autrefois, les docteurs de Sorbonne, après avoir reçu les insignes de leur dignité, venaient jurer de défendre la Religion, jusqu'à l'effusion du sang.

Il y a bientôt sept siècles, Dominique de Gusman[®] était agenouillé sur ces marches. Sa parole devait retentir dans la métropole, avant de se faire entendre dans le midi de la France. Pendant plus d'une heure, il resta en prière, au pied de l'image de la Mère de Dieu. Quand il se leva, il trouva dans sa

trois siècles de vertu obstinée, héroïque ; trois siècles de sang versé à flots, pour que, selon une comparaison célèbre, « cette vieille garde du Galiléen, sans cesse renaissante, fit comprendre qu'elle mourrait toujours, mais ne se rendrait jamais. »

L'explication n'est donc pas celle que donne le monde. Le mot de l'énigme est dans cette parole du Christ : « Quand j'aurai été élevé au-dessus de terre, j'attirerai tout à moi : je triompherai ».

Triomphez, ô Seigneur Jésus, triomphez !

Triomphez, avec votre croix, qui a réparé le mal que nous avait fait l'arbre maudit, et, avec votre mère, qui a écrasé la tête du serpent !

Triomphez, avec votre Eglise sainte, qui poursuit votre tâche réparatrice à travers les siècles, et passe en faisant le bien ; avec cette métropole, qui redit si haut vos trophées et la gloire de votre Mère, la Vierge Marie !

Triomphez, sur nos cœurs, sur nos âmes, sur nos luttes, sur nos passions, sur nos haines, sur tout ce qui nous divise, sur la grande âme de la France ! Qu'il n'y ait plus, dans cette chère patrie, qu'un cœur et qu'une âme ; qu'une passion, celle du bien ; qu'un amour, votre amour et celui de votre Mère !...

XX

Pavete ad sanctuarium meum.

Tremblez, en entrant dans mon sanctuaire.

C'est avec respect et tremblement, selon l'ordre de Dieu lui-même, que nous allons entrer ensemble, ce soir, dans le sanctuaire de Notre-Dame. C'est là que se renouvelle, chaque jour, d'une manière non sanglante, le drame sanglant de la croix, objet douloureux de nos méditations antérieures.

Je m'arrête sur ces premières marches, au pied de cette antique image de la Vierge Marie. C'est là, qu'autrefois, les docteurs de Sorbonne, après avoir reçu les insignes de leur dignité, venaient jurer de défendre la Religion, jusqu'à l'effusion du sang.

Il y a bientôt sept siècles, Dominique de Gusman[®] était agenouillé sur ces marches. Sa parole devait retentir dans la métropole, avant de se faire entendre dans le midi de la France. Pendant plus d'une heure, il resta en prière, au pied de l'image de la Mère de Dieu. Quand il se leva, il trouva dans sa

main, dit la tradition, un livre, que lui envoyait sa Mère du Ciel, indiquant le sujet qu'il devait prêcher.

C'est de là que Dominique partait, le saintrosaire à la main, en guerrier pacifique, pour combattre l'erreur au pays d'Alby.

Quelques années plus tard, le 12 avril 1229, veille de Pâques, le comte de Toulouse, Raymond VII, s'avancait en vêtements de pénitence, les bras et les pieds nus, jusqu'à l'autel de Notre-Dame, pour être absous du crime d'hérésie. Si la force avait eu raison de la force, dans le midi; la prière seule et la Vierge Marie, qu'invoquait sans cesse Dominique, avaient terrassé l'hérésie et l'erreur.

Mais, poursuivons notre marche. Deux trônes se présentent à nous. L'un, rappelle le martyr de S. Denys. Ah! quel souvenir: celui du sang!... L'autre, le miracle de S. Germain, guérissant le roi Childebert. Ces deux trônes sont suivis de ces stalles merveilleuses, dues à la magnificence royale, et qui disent les principaux traits de la vie de la Mère de Dieu.

Vous exprimerez-vous une pensée? Le présent, si beau qu'il soit, ne peut faire oublier le passé; et l'OEuvre des maîtres du XVII^e siècle, quelle qu'en soit la valeur, qui est incontestable, nous laisse le regret de ne pouvoir contempler les chefs-d'œuvre

des maîtres du moyen-âge, si malheureusement détruits, à une époque, où l'art ogival était incompris. Mais, je passe...

Que de grands noms se sont assis sur ce trône épiscopal, ou dans ces stalles, depuis Maurice de Sully jusqu'à l'heure actuelle! Le chapitre de Notre-Dame fut, de tout temps, célèbre dans l'univers, par sa régularité, sa piété et son savoir. Il a donné six papes à l'Eglise, trente-deux cardinaux et plus de deux cents évêques! Ces stalles nous rappellent l'antique Université de Paris; cette Sorbonne, à jamais illustre; ces écoliers, qui accouraient, pour puiser la science, au pied de la montagne de Ste-Geneviève, de toutes les parties du monde; ces maîtres du savoir, au génie incompris souvent, et cependant sublime: j'ai nommé Pierre Lombard, Lanfranc, Albert le Grand, Thomas d'Aquin; Séguier, dont les brillants sillogismes ont laissé un impérissable souvenir, dans ce grand génie, qui s'appelle Dante, et qui fut écolier, sous ce maître, là, près de nous, dans la rue du Fouard.

Vous rappellerai-je que Duns Scot, avant de soutenir sa fameuse thèse, en l'honneur de la Vierge Immaculée, vint prier ici, à Notre-Dame, et, que la Vierge Marie, au moment où il se rendait à la salle des discussions, en passant devant la sainte

chapelle, d'après la tradition populaire, lui fit, de la tête, un signe d'assentiment, au sujet du point doctrinal qu'il allait défendre ?

J'aurais bien des noms illustres à vous citer encore ; mais, j'ai hâte d'arriver au sanctuaire lui-même.

L'autel majeur de Notre-Dame, primitivement, était d'une grande simplicité. C'était une modeste table de cuivre, sans tabernacle, placée entre quatre colonnes de cuivre, pareillement. Ces colonnes étaient réunies par des barres de fer, auxquelles on suspendait des courtines de couleurs diverses, suivant la fête. Ces colonnes étaient surmontées par quatre anges, qui tenaient les instruments de la passion du Sauveur. Une *pixide* en forme de colombe, ce symbole de la douceur et de la paix, suspendue au-dessus de la table-d'autel, renfermait les saintes hosties. Cette disposition permettait de voir la chaire de l'évêque, *Cathedra*, qui se trouvait alors un peu élevée, derrière l'autel majeur, selon la tradition de la basilique antique.

En arrière du maître-autel, supportée par quatre colonnes très hautes, pareillement en cuivre, se voyait la châsse de S. Marcel, neuvième évêque de Paris. Cette châsse en vermeil, enrichie de pierres et de perles fines, était remarquable par la délicatesse du travail. Le peuple voulait qu'elle fût

l'ouvrage de S. Eloy lui-même. Ce précieux joyau a disparu dans la tourmente, en 1792.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, à droite de l'autel principal, s'en trouvait un second, appelé l'autel de la Trinité ou des *Ardents*, surmonté d'une vierge en ivoire, d'un travail exquis. C'est sur cet autel que se trouvait la châsse de la Vierge Marie, celle de S. Germain, et d'autres saints populaires dans la capitale.

Le crucifix, enfin, s'élevait au-dessus de toutes ces différentes décorations. Suivant l'usage d'alors, on voyait, au pied du Christ, S. Jean et la Vierge Marie, debout au pied de la croix, comme sur le Calvaire.

De quelles scènes touchantes ce sanctuaire n'a-t-il pas été témoin dans les temps d'autrefois ! S. Bernard prêche la croisade ; sa parole retentit dans l'Europe avec éclat ; le monde chrétien s'ébranle. Avant de partir pour la terre lointaine, le chevalier se rend à Notre-Dame, et vient consacrer son épée, à celle qu'on appelait alors : Madame Marie.

Les chrétiens ont été vaincus à Mansourah ! Les principaux chefs sont morts, ou dans les fers des infidèles. Une jeune épouse vient au pied de l'autel de la Mère de Dieu. Elle prie pour son époux Celle qui est appelée la Mère des Sept Douleurs. Le

calme renaît dans son âme ! Si elle ne revoit plus, sur cette terre, celui qu'elle aimait, elle le retrouvera au Ciel !

Voyez-vous cette foule qui passe et repasse sans cesse devant l'autel des *Ardents*, et sous la châsse de S. Marcel ? Elle vient demander la santé du corps, la délivrance de ce feu qui ronge. Si Dieu a donné à des plantes, la vertu de guérir nos infirmités corporelles, pourquoi ne pourrait-il pas donner la même vertu aux restes vénérés de ses serviteurs fidèles ? Le chrétien a toujours eu foi dans la puissance de l'intercession des saints, qu'il s'agisse des maux du corps ou de ceux de l'âme.

Le nom de S. Marcel, que je viens de citer, et la chaire épiscopale, *Cathedra*, qui se trouvait au fond du chœur de Notre-Dame, reportent ma pensée à ces temps reculés du IV^e ou V^e siècle, à ce moment où nos évêques faisaient la France, comme les abeilles font les ruches.

C'était alors une rude charge que celle de l'épiscopat ! Après avoir passé pendant trois cents ans, de l'arène de l'apostolat à l'arène du martyr, l'évêque ne cessait encore de livrer de nouveaux combats. A la persécution sanglante, succédaient les hérésies, les grandes invasions, les violences, le flot menaçant de la barbarie.

Ecoutez ce que faisait alors un évêque :



PORTE ROUGE
Façade du nord

« Un évêque, dit Chateaubriand, dans ces temps reculés, baptisait, confessait, prêchait, ordonnait des pénitences publiques ou privées, lançait des anathèmes, ou levait des excommunications, visitait les malades, assistait les mourants, enterrait les morts, rachetait les captifs, nourrissait les pauvres, les veuves, les orphelins, fondait des hospices, des maladreries, administrait les biens du clergé, prononçait comme juge dans les causes particulières ou dans les différends entre les villes ; il publiait en même temps des traités de morale, de discipline, de théologie, écrivait contre les hérésiarques et les philosophes, s'occupait de science et d'histoire, dictait des lettres pour les personnes qui le consultaient, dans l'une et l'autre religion, correspondait avec les églises et les évêques, avec les moines et les ermites, siégeait dans les conciles, dans les synodes, était appelé au conseil des empereurs, envoyé à des usurpateurs ou à des princes barbares pour les apaiser ou les contenir. Les trois pouvoirs religieux, politique et philosophique, s'étaient rencontrés dans l'évêque. »

En parlant ainsi, l'auteur du *Génie du Christianisme* trace, trait pour trait, la vie de S. Marcel, évêque de Paris. Cette vie est écrite à la porte rouge. Lisez plutôt : Là, Marcel baptise, instruit, enterre les morts, accueille les pauvres, les voya-

geurs, combat l'idolatrie, les passions humaines, enchaîne l'erreur, maîtrise en un mot le génie du mal, qui se débat terrassé, sous sa houlette épiscopale....

Mais revenons au sanctuaire de Notre-Dame. Ce sanctuaire, comme le reste du chœur, a été profondément modifié au XVII^e siècle.

Aujourd'hui, l'autel majeur est en pierre; la table, en marbre blanc; elle est surmontée d'un rétable en chêne doré, représentant la vigne. Le Christ est assis sur la porte du tabernacle. Au-dessus est une tour, que surmonte le crucifix. Tout autour, des anges portent les instruments de la passion.

Derrière le maître-autel, se trouve le groupe fameux de Nicolas Coustou. La Vierge soutient, sur ses genoux, la tête et une partie du corps du Sauveur, que l'on vient de descendre de la croix. Elle lève les bras et les yeux au ciel. Un ange supporte les mains du Christ, pendant qu'un autre tient la couronne d'épines. Le socle représente la mise au tombeau.

A droite, au milieu de la dernière arcature, Louis XIII, à genoux, met son royaume sous la protection de la Sainte Vierge, à qui il offre son sceptre et sa couronne.

A gauche, Louis XIV, revêtu de ses habits royaux, accomplit le vœu de son père.

Vous le comprenez, l'ensemble de ces ouvrages rappelle le vœu de Louis XIII, exécuté par Louis XIV: La France consacrée officiellement à la Mère de Dieu.

Je le répète, cette œuvre du XVII^e siècle est grande! Mais, peut-elle effacer le regret du passé?...

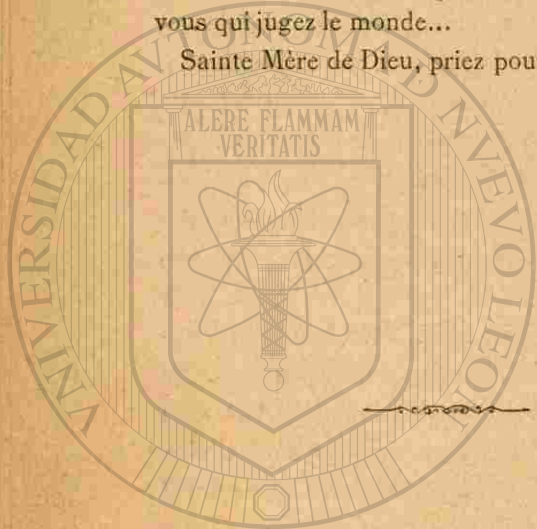
Je voudrais te voir encore, là, à cheval, comme autrefois, glorieux vainqueur de Bouvines. Tu personnifies l'idée nationale, qui se leva sous l'oriflamme de S. Denys, pour repousser l'invasion des peuples du Nord. Ta place était bien à Notre-Dame.

Je voudrais t'y voir aussi, toi, héroïne de Vaucouleurs; ton souvenir plane sous ces voûtes. Tu vins ici, avec cet étendard qui triompha à Orléans; après avoir présidé au sacre de Reims, tu voulus chanter un *Te Deum* à Notre-Dame, et sécher ainsi les larmes que la métropole avait versées au sacre d'Henri VI, d'Angleterre, accompli dans tes murs. Comme tu aimas la France! Va, la France ne t'oublie pas, et, en ce moment, elle tressaille à ton souvenir, sous la parole vibrante du vaillant évêque de Verdun. ®

Et toi, jeune vainqueur d'Arcole et de Marengo, comment passer ton nom sous silence? Tu rendis son Dieu à ce sanctuaire, que la déraison avait profané. Un pape t'y couronna. Tu fis de la fête de

l'Assomption, qui est celle de cette métropole, une fête nationale. Puis, ta destinée accomplie, Dieu te brisa comme un verre. *Et nunc, reges, intelligite.* Et maintenant, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, vous qui jugez le monde...

Sainte Mère de Dieu, priez pour nous !

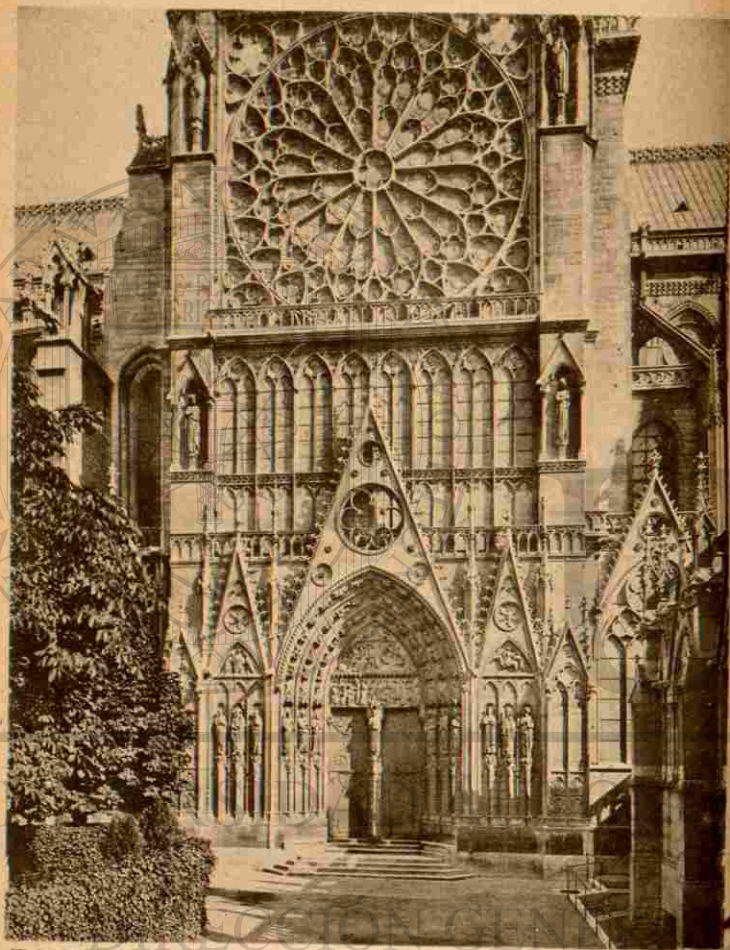


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PORTE SAINT-ÉTIENNE
Façade du midi

XXI

*Et eritis mihi testes in Jerusalem...
et usque ad ultimum terræ.*

Vous me servirez de témoins à Jérusalem... et jusqu'aux extrémités de la terre.

La porte St-Etienne, située sur la façade du midi de Notre-Dame, s'appelait aussi, jadis, la porte des martyrs ou des témoins. C'est à cette porte que nous conduit la suite des faits.

Une antique tradition la réservait à l'évêque. Cela se comprend. L'évêque fut toujours le principal témoin du Christ, témoin, souvent, jusqu'à l'effusion du sang. A Rome, les trente premiers papes moururent martyrs ; à Paris, depuis S. Denys, combien de fois le chef du troupeau a donné sa vie pour ses brebis ; combien d'illustres victimes Notre-Dame a vu passer dans la robe empourprée de leur sang ?

Le Christ avait annoncé aux siens qu'il en serait ainsi. « Vous me rendrez témoignage à Jérusalem, avait-il dit, dans la Galilée, dans la Samarie, et en-

fin jusqu'aux extrémités de la terre ». Et, pour bien caractériser ce témoignage, il avait ajouté : « Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront, et, en cela, ils croiront rendre gloire à Dieu. Vous serez mis au pressoir dans le monde ; mais, ayez confiance, j'ai vaincu le monde ».

A peine le Maître avait-il quitté la terre, que sa parole se réalisait.

Le premier qui tomba, sur cette arène, fut le diacre Etienne. La porte du midi, à Notre-Dame, est consacrée à ce souvenir. Voici le récit de cette mort, d'après les *Actes des Apôtres* :

« Etienne venait d'être élu diacre, nous dit S. Luc. C'était un homme plein de grâce et de force ; il faisait de nombreux signes et de nombreux prodiges, parmi le peuple. Des gens de la synagogue se mirent à discuter avec lui et à le contredire ; mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit de Dieu qui parlait par lui. Alors ils employèrent, contre le disciple, le moyen qui avait réussi contre le Maître : la calomnie. Ils l'accusèrent de blasphémer contre Moïse et contre Dieu. Ainsi, ils soulevèrent le peuple, les vieillards et les docteurs de la loi.

« On se jette sur Etienne, on l'entraîne de vive force, et en tumulte, devant le grand conseil. On suborne de faux témoins, qui disent : Cet homme

ne cesse de parler contre le lieu saint et contre la loi. Nous l'avons entendu ; il affirmait que Jésus de Nazareth détruirait ce lieu maudit, et changerait les traditions que nous avons reçues de Moïse.

« Devant ces accusations, tous portèrent leurs regards sur Etienne. La figure du diacre parut transformée. Ils se crurent en présence d'un ange, et le prièrent de s'expliquer. Etienne leur parla de l'alliance que Dieu avait faite, autrefois, avec Abraham et sa race ; il leur parla de Moïse, de leurs aïeux, du temple ancien, du tabernacle ; il leur reprocha ensuite d'imiter leurs pères, de résister à l'Esprit-Saint, de violer la loi.

« Alors les gens du conseil entrèrent dans une grande colère. Ils frémissaient de rage ; ils grinçaient des dents.

« Etienne, plein de l'Esprit de Dieu, se contenta de regarder le Ciel, qui s'ouvrait, lui montrant sa gloire, et il s'écria : « Voici ! je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'Homme assis à la droite du Père ».

« A ces paroles, les gens du conseil perdent patience, poussent les hauts cris, se bouchent les oreilles et se jettent sur lui.

« Ils l'entraînent hors de la cité, et l'assomment à coups de pierres. Pendant qu'ils le lapidaient, ils avaient déposé leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme, qui s'appelait Saul.

« Et, pendant que les pierres pleuvaient sur lui, Etienne disait : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit ! »

« Enfin, il tombe à genoux et crie à voix forte : « Seigneur, ne leur imputez pas cette faute. » Après ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur.

« Or, Saul était complice de cette mort.

« Des personnes qui craignaient Dieu, ensevelirent Etienne, au milieu des larmes et des sanglots : *fecerunt planctum magnum super eum* ».

L'arène du martyr était ouverte. Des milliers de chrétiens devaient bientôt y entrer après lui.

Le nom d'Etienne est célèbre dans l'Eglise chrétienne. Plusieurs cathédrales portent encore son nom : l'ancienne métropole de Paris lui était dédiée ; et c'est pour rappeler ce souvenir, qu'une des portes de Notre-Dame est consacrée au S. Diacre, précoce des martyrs.

Jean de Chelles, tu veux faire une œuvre agréable à la Mère de Dieu : écris cette page émue, écris sur ta porte à Notre-Dame, ces vaillants champions de la foi ! En glorifiant, par leur mort, le Christ, fils de Dieu, ne glorifient-ils pas, en même temps, celle qui fut sa Mère ? Je veux voir, là, sur ce pilier trumeau, Etienne, avec la dalmatique des diacres, dont il est l'honneur. Je veux le voir dans le temple, au milieu des docteurs, discutant avec eux, calme

au milieu de leurs clameurs et de leurs colères, dans le tympan de la porte.

Je veux l'entendre, annonçant le Christ, son maître, aux pauvres, aux petits, aux mères, aux enfants ; je veux le contempler avec son visage d'ange, au milieu du grand conseil, puis, entraîné par la violence, livrant son dernier combat.

Tu viendras, là, toi aussi, Saul, il faut que tu gardes les vêtements des bourreaux, et que tu apprennes comment un disciple du Christ sait mourir. Et vous, docteurs de la loi, Juifs rebelles à la parole nouvelle, lancez vos pierres sur ce généreux disciple du Sauveur ! Et toi, Etienne, pendant qu'ils font pleuvoir leurs pierres sur toi, fais pleuvoir sur eux la prière et le pardon !

Venez, maintenant, vous qui craignez le Seigneur, enveloppez ce corps sacré de son dernier suaire, et déposez-le au lieu du repos. Et toi, Vierge bénie, viens aussi, donne tes larmes et tes sanglots à celui qui est mort pour la cause de ton divin Fils !

Qui est-ce qui parle ainsi ? Est-ce moi ? Non ; c'est Jean de Chelles, qui impose ce langage à la pierre, et la pierre se meut à son ordre, se plie et se modèle, parle enfin, comme le veut Jean de Chelles.

Mais, tu ne seras pas seul, Etienne, à cette porte,

Pierre, tu y viendras, avec la croix, sur laquelle tu as souffert, comme ton Maître ; tu y viendras, toi aussi, Paul, devenu le vase d'élection ; Etienne a prié pour toi, et tu apporteras à cette porte, comme un hommage à Etienne, le glaive qui a versé ton sang.

C'est là votre place, à vous aussi, Denys, Rustique et Eleuthère. Cette terre n'a-t-elle pas été fécondée par vos sueurs, et ne fûtes-vous pas, comme Etienne à Jérusalem, d'illustres témoins à Lutèce ?

Oui, il faut que cette porte chante la grande épopée du sang, source féconde de chrétiens. épopée nouvelle, que le monde païen ne connut pas.

Prends donc ton gril, illustre diacre Laurent, et dis à ton bourreau, du milieu des flammes : « Ce côté est grillé ; tourne et mange, *assatum est jam, versa et manduca!* ».

Prends ta meule au cou, illustre pape Clément, et descends au fond des eaux, d'où la foi chrétienne saura tirer ton corps.

Valeureux Eustache, toi, dont la conversion fut si merveilleuse, étends-toi, sans peur, sur ton lit de fer, pour être grillé, comme le diacre Laurent.

Et toi, chevalier St-Georges, viens avec ta cotte de mailles, et ta lance aux monstres redoutables ; et toi, centurion Maurice, illustre chef d'une légion illustre, donne, à tes compagnons, l'exemple du cou-

rage et de l'obéissance, et apprends-nous à mourir !

Venez tous, martyrs glorieux ; venez, saints de l'Ancien et du Nouveau Testament ; venez, anges du Seigneur, apportez des palmes et des couronnes, et que le Christ prépare des trônes aux vainqueurs !

Ainsi a parlé Jean de Chelles, et la pierre a obéi, et la porte St-Etienne a chanté, et chante encore les martyrs.

Un courant malsain s'efforce aujourd'hui d'amoindrir la force de ce témoignage. Les uns diminuent le nombre de ces témoins, qui se firent égorger ; les autres prennent parti contre eux, et se mettent audacieusement, effrontément, du côté des bourreaux, contre les victimes. Cela n'est conforme ni à la justice, ni à l'histoire.

Le nombre des martyrs fut immense ; et pour ne parler que de ceux de Rome, qu'on visite les catacombes. Ces galeries souterraines, ajoutées les unes aux autres, pourraient parcourir l'Italie tout entière, du nord au midi ! C'est un fait incontesté, à cette heure ; les morts y sont entassés les uns sur les autres. La plupart de ces morts portent la palme, et les autres marques qui indiquent le sang versé pour la foi. Rome, à elle seule, compte des millions de martyrs. Ajoutez à ce nombre, ceux qui tombèrent dans le reste de l'Italie ; dans la Gaule, à Lutèce, à Lyon ; dans l'Afrique, dans l'Achaïe, dans l'Asie-

Mineure, dans la Perse, dans tout l'univers, et comptez !...

Leur cause fut la cause la plus sainte, la plus juste et la plus légitime.

Elle fut celle des faibles contre les forts et les violents, celle du droit contre la force brutale, celle de la justice contre l'iniquité, celle de la liberté contre l'esclavage.

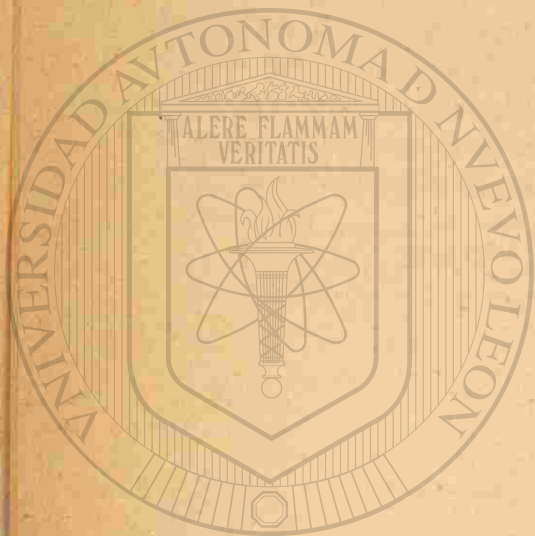
Où en serions-nous sans ces immolations sublimes ? Vous et moi, peut-être, fils ou arrière-petits-fils d'esclaves, nous gémirions chaque soir dans un *ergastulum* infect et humide, moins heureux que le chien d'une opulente villa, dont nous serions la chose, pour servir, le lendemain, à quelque métier abject.

Les premiers chrétiens auraient pu tirer l'épée, et se défendre. Leur nombre était assez grand, sous Dioclétien, en particulier, pour faire reculer leurs oppresseurs. Ils ne le firent pas. Ils aimèrent mieux tendre la gorge et recevoir la mort que de la donner.

Mais, le monde apprit par eux, qu'il y avait quelque chose en nous de plus que le corps.

Il apprit que nous avions une âme. Il apprit qu'au-dessus de la force matérielle, il y avait la force morale, le sanctuaire de la conscience, et que ce sanctuaire, quand on le veut, est inviolable.

En face des puissants de la terre, le martyr disait : « Vous voulez mes biens, prenez-les ; ma liberté, prenez-la ; ma tête, la voilà ! Mais, il y a une chose que vous ne me prendrez pas, que je ne donnerai pas ! Vous ne prendrez pas mon âme ! Elle est à moi ; je la garde, et je l'emporte avec moi, en mourant, dans la demeure de mon Père, où je vais vous attendre, auprès du Christ et de sa Mère, qui est la mienne, pour vous bénir et vous pardonner ! ».



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XXII

Beatam me dicent omnes generationes.

Toutes les générations me diront bienheureuse.

Après la mort de S. Etienne, les apôtres ne tardèrent pas à se séparer, et à se répandre dans l'univers, pour obéir à cet ordre du Maître : « Allez, et enseignez toutes les nations »

La Vierge Marie se retira auprès de S. Jean, le disciple bien-aimé, qui eut pour elle tout le culte filial, tout le respect et tout l'amour que l'enfant le plus respectueux, le plus dévoué, le plus aimant, peut avoir pour sa mère. *Accepit eam discipulus in sua.* Comment Jean aurait-il pu oublier la parole de son Maître mourant !

Jean a légué à l'Eglise, comme un précieux héritage, cet amour immense pour Marie, et, aujourd'hui, comme toujours, tout fidèle qui aime sincèrement le Christ, a voué à sa Mère, le culte filial le plus vrai et le plus profond.

A partir de la dispersion des apôtres, ce n'est

qu'à l'aide de la tradition, que nous pouvons suivre les traces de la Mère de Dieu, en ce monde.

Voici ce qui paraît certain. Elle serait arrivée à une heureuse vieillesse, séjournant, tantôt à Jérusalem, tantôt à Ephèse, encourageant les fidèles, au milieu de la persécution, et leur enseignant certains points des mystères, que seule, elle pouvait parfaitement connaître.

Les apôtres, convoqués par un appel divin, auraient assisté à sa mort. Son corps, comme celui du Christ, n'aurait pas subi la corruption du tombeau, mais serait ressuscité le troisième jour, et aurait été emporté au Ciel, par les anges, où Marie siège désormais en souveraine, à la droite de son Fils.

La fête de l'Assomption, que l'Eglise célèbre d'une manière si solennelle, et qui est la fête patronale de cette métropole, donne à la croyance de la résurrection de la Vierge Marie, la certitude d'un point dogmatique.

Les derniers moments de la Mère du Christ, son Assomption mystérieuse, son couronnement dans l'éternité, ont été pour nos aïeux le sujet d'inspirations sublimes. Nous en avons déjà parlé dans notre entretien sur l'art ogival. Je me contente de vous rappeler que ces grands faits sont écrits à la porte rouge, et à la porte de la Vierge.

Il y a encore, à Notre-Dame, sur les parois des chapelles du chevet, une foule de bas-reliefs, qui ornaient le cloître, du côté du nord. « Tous les amateurs, quelque peu éclairés, dit le restaurateur de la Métropole, connaissent la charmante sculpture qui représente l'Assomption. Six anges enlèvent l'auréole de nuées qui entoure la figure ; deux autres l'encensent, à la hauteur de la tête. Le voile de la Mère du Sauveur s'enroule dans la partie supérieure du nimbe nuageux. La Vierge est dépourvue de la couronne, au moment où son corps est enlevé par les anges ; mais, elle tient le livre des évangiles, qui la rattache au Christ. On comprend, à l'ensemble, que son Fils l'attend pour la couronner dans le Ciel. »

Quand les évêques voulurent, au XII^e siècle, rebâtir leurs cathédrales, dans le Nord de la France, ils s'inspirèrent des sentiments des peuples, et ils placèrent, la plupart de leurs églises, sous le vocable de Sainte Marie. Dans ces monuments, la Mère du Christ occupe partout la place d'honneur, à côté de son Fils, comme elle l'occupe, d'ailleurs, dans l'Evangile. N'est-elle pas, en effet, avec lui à Hébron, auprès de Sainte Elizabeth, à Bethléem, à Nazareth, en Egypte, dans le temple, sur le Calvaire ? N'est-elle pas, avec les apôtres de son Fils, dans le Cénacle ?

Nos grands constructeurs du moyen-âge, ayant voulu écrire avec la pierre, l'histoire et la légende, la Bible et l'Évangile, le dogme et la morale, les sciences, les lettres et les arts, dans une sorte de livre populaire, ouvert à tous et toujours, ont eu soin de donner à la Vierge Marie, dans leurs créations, la place spéciale qu'elle a dans toutes les œuvres de Dieu, et en particulier dans l'Œuvre de Dieu par excellence, l'Incarnation de son Fils, et la Rédemption du genre humain. C'était justice. C'est ainsi, qu'à Notre-Dame de Paris, deux portes lui sont réservées. A Reims, la Vierge Marie est debout au milieu de la porte centrale. A Chartres et à Amiens, elle est au milieu d'une des portes latérales, qui introduisent directement dans le sanctuaire ou le chœur de l'église.

Ces faits révèlent une grande pensée. C'est que, si l'Église est à Dieu et au Christ, son Fils, on n'entre aujourd'hui dans le ciel de la terre, comme dans le ciel de l'éternité, qu'en passant par la Vierge Marie. *Janua cœli.*

Ainsi, vous le voyez, le culte de la Mère de Dieu est basé sur la conduite des apôtres, et des personnages de l'époque évangélique : sur celle des anges, des bergers, de Siméon, d'Elizabeth, et sur le faire de nos aïeux.

Un fait, d'une portée immense, corrobore, d'ail-

leurs, tout cela. La tradition nous apprend que S. Jean lui dédia un temple, à Ephèse, et, c'est dans ce temple, que fut tenu le premier concile d'Ephèse, qui dit anathème à Nestorius, refusant à Marie le titre de Mère de Dieu, *Theotocos*.

Et puis, le bon sens et la raison ne sont-ils pas d'accord avec ces données apostoliques ?

Comment admettre que le Christ est Dieu, sans admettre que Marie est Mère de Dieu ? Et, si elle est Mère de Dieu, elle n'est donc pas une créature ordinaire ? Elle a quelque chose que n'a nul autre être créé ! Elle a porté le Christ dans ses chastes entrailles ! Elle lui a donné sa chair, son sang et sa vie mortelle ! Elle a un titre qui ne peut être surpassé en dignité, tant il est grand et sublime !

Et, si Marie a été la Mère de Dieu en ce monde, est-ce qu'elle cesse d'être la Mère de Dieu, dans l'autre vie ?

Est-ce qu'une mère n'a pas droit à une place à part, dans le royaume de son fils ?

Et, si son fils lui a été soumis en ce monde, s'il a toujours écouté les désirs de sa mère, est-ce qu'il ne les écouterait plus en l'autre vie ?

Et, si le Christ écoute toujours sa Mère, nous aurions tort de l'invoquer, et de lui adresser nos vœux et nos prières ?

Et, s'il lui a donné une place au-dessus des an-

ges, des archanges et de tous les saints, nous lui refuserions une place dans la maison de la prière ?

Et, Celle qui intercède sans cesse pour nous, ne recevrait pas un hommage de louanges et d'actions de grâces, dans les assemblées qui se disent chrétiennes ?

Je pourrais ajouter que son culte est éminemment patriotique, national et français, si vous ne saviez pas que, depuis des siècles, la nation Française est appelée le peuple de Marie. *Regnum Gallix, regnum Marix.*

Agrippa d'Aubigné, dans une discussion célèbre, disait à Henri IV : « Le cardinal Duperron est un savant homme. Proposez-lui de réduire la doctrine chrétienne à ce qu'elle était au premier siècle, et nous sommes d'accord. »

En parlant ainsi, d'Aubigné visait, entre autres choses, le culte des Saints et de la Vierge Marie.

Comme l'Eglise n'aime pas les nouveautés, qu'elles lui sont suspectes, on peut, sans crainte, accepter la proposition du controversiste Hétérodoxe ; et il suffirait, pour répondre, de rappeler la conduite de S. Jean ; ce serait sans réplique. Mais, comme ce fait n'est connu que par la tradition, qu'on pourrait le révoquer en doute, voici une base qu'on ne saurait discuter : les monuments des catacombes.

M. de Rossi, l'éminent archéologue romain, conduisait naguère, dans le cimetière de Ste Priscille, qu'il venait de dégager en partie, un savant professeur anglican, de l'Université d'Oxford. Il lui montrait ces peintures décoratives, qui accusent une main sûre, exercée, et un art élevé. Le docteur était dans l'admiration.

— Vous êtes un connaisseur, je le vois, lui dit M. de Rossi. Pourriez-vous me fixer la date de ces fresques ? — Rien de plus facile : je sors de Pompeï. J'en ai étudié les dessins : même style, même époque. — Vous avez raison ; ces fresques sont sœurs. Nous sommes donc en présence d'une OEuvre qui touche à la naissance du christianisme. — Le professeur fit un signe d'assentiment, et il admirait toujours.

— Regardez, maintenant, lui dit M. de Rossi, en lui montrant une délicieuse peinture représentant la Vierge Marie, tenant son enfant dans ses bras. Regardez bien. Reconnaissez-vous cette image ? — On n'en peut douter ; c'est celle de la Mère de Dieu, répartit le docteur.

— Eh bien ! reprit M. de Rossi, il y a trois mois, cette galerie était complètement ensablée. Ce monument appartient indubitablement à l'Eglise primitive ; c'est évident. Les chrétiens, aux temps apostoliques, rendaient un culte à la Mère de Dieu.

Le docteur demeure muet, interdit ! Il regarde, examine, étudie, regarde encore..... Comment révoquer en doute un fait si palpable ?... Un terrible combat se livrait en lui-même ; mais, hélas ! la vérité ne put triompher de l'orgueil. Oh ! qu'il est difficile de se rendre à l'erreur volontaire !

Après avoir lutté longtemps contre sa conscience, il finit par dire, en hochant la tête : — Semences d'antiques superstitions !... *Antiqua superstitionum semina.* — Dites plutôt, lui répondit M. de Rossi, avec S. Cyprien : Ténèbres plus claires que le soleil ! *Tenebræ luce clariores !*

Cet épisode sur la Vierge, dans les catacombes, que j'emprunte à un auteur contemporain, clot le débat.

Gardons fidèlement le culte de la Mère de Dieu. Comme je vous le disais, au début de ce mois, si nous ne pouvons pas lui élever de superbes monuments, à l'exemple de nos pères ; nous pouvons faire mieux : nous pouvons rendre nos cœurs semblables au sien.

C'est ma Mère, répétait souvent S. Stanislas de Kostka, avec un accent d'indicible tendresse ! Enfants de Notre-Dame de Paris, dites comme lui, et avec lui : C'est ma Mère !



XXIII

Memento dierum antiquorum.

Souvenez-vous des jours anciens.

Avant de vous parler du culte des saints, des chapelles de Notre-Dame, des corporations antiques et des jurandes, laissez-moi, ce soir, jeter un regard rapide sur les fastes du passé, et vous faire assister, par la pensée, à quelques-unes de ces fêtes à jamais mémorables, dont cette métropole a été témoin.

Pour être court, sans autre préambule, je commence.

Nous sommes en l'année 1208. Le gros bourdon de Notre-Dame s'est ébranlé ; les cloches sonnent avec lui. La cité entière est debout. Pierre de Nemours va faire sa première entrée dans sa ville épiscopale.

Notre-Dame a pris ses vêtements de fête. Des tentures superbes entourent le sanctuaire ; mille lampes reflètent leur lumière sur les autels de marbre, de bronze ou de vermeil, sur les châsses

Le docteur demeure muet, interdit ! Il regarde, examine, étudie, regarde encore..... Comment révoquer en doute un fait si palpable ?... Un terrible combat se livrait en lui-même ; mais, hélas ! la vérité ne put triompher de l'orgueil. Oh ! qu'il est difficile de se rendre à l'erreur volontaire !

Après avoir lutté longtemps contre sa conscience, il finit par dire, en hochant la tête : — Semences d'antiques superstitions !... *Antiqua superstitionum semina*. — Dites plutôt, lui répondit M. de Rossi, avec S. Cyprien : Ténèbres plus claires que le soleil ! *Tenebræ luce clariores* !

Cet épisode sur la Vierge, dans les catacombes, que j'emprunte à un auteur contemporain, clot le débat.

Gardons fidèlement le culte de la Mère de Dieu. Comme je vous le disais, au début de ce mois, si nous ne pouvons pas lui élever de superbes monuments, à l'exemple de nos pères ; nous pouvons faire mieux : nous pouvons rendre nos cœurs semblables au sien.

C'est ma Mère, répétait souvent S. Stanislas de Kostka, avec un accent d'indicible tendresse ! Enfants de Notre-Dame de Paris, dites comme lui, et avec lui : C'est ma Mère !



XXIII

Memento dierum antiquorum.

Souvenez-vous des jours anciens.

Avant de vous parler du culte des saints, des chapelles de Notre-Dame, des corporations antiques et des jurandes, laissez-moi, ce soir, jeter un regard rapide sur les fastes du passé, et vous faire assister, par la pensée, à quelques-unes de ces fêtes à jamais mémorables, dont cette métropole a été témoin.

Pour être court, sans autre préambule, je commence.

Nous sommes en l'année 1208. Le gros bourdon de Notre-Dame s'est ébranlé ; les cloches sonnent avec lui. La cité entière est debout. Pierre de Nemours va faire sa première entrée dans sa ville épiscopale.

Notre-Dame a pris ses vêtements de fête. Des tentures superbes entourent le sanctuaire ; mille lampes reflètent leur lumière sur les autels de marbre, de bronze ou de vermeil, sur les châsses

et les grilles admirablement travaillées, les armoires aux lames d'or, les armures de chevaliers, nobles trophées offerts à la métropole.

Le sanctuaire étincelle, comme la voûte des cieux, comme la prairie couverte de rosée, sous les rayons du soleil ; et les vitraux envoient, de tous côtés, leurs mille couleurs, éclatantes comme celles de l'arc-en-ciel.

Sur le parvis de Notre-Dame, le prévôt des marchands, les échevins et les autres officiers de la Cité sont à cheval. Toutes les corporations se groupent autour d'eux, avec leurs bannières ; les gardes du guet sont sous les armes. La foule devient de plus en plus nombreuse.

A un signal donné, le cortège se dirige vers l'antique abbaye de S. Victor, située au levant de la ville. — Il n'en reste plus de traces !...

C'est là qu'attendait le successeur de S. Denys et de Maurice de Sully, monté sur un cheval blanc, entouré des dignitaires de sa maison épiscopale.

On se dirige alors vers l'église abbatiale de sainte Geneviève. Le nouvel élu, au milieu du recueillement général, invoque la protection de l'humble bergère de Nanterre, devenue la grande patronne des Parisiens. Il lui demande de le défendre, lui et son troupeau, et d'écarter les fléaux, de la ville qui lui est consacrée.

Au sortir de l'église, le procureur fiscal précède l'évêque, et, se plaçant au milieu des autres officiers du siège, il appelle à haute voix les barons de Massy, de Montgeron, de Chevreuse et de Luzarches, qui sont tenus de porter l'évêque sur sa *sedia*.

L'évêque descend de cheval. L'abbé et les religieux de Ste-Geneviève ouvrent la marche : tout le cortège suit ; et Pierre de Nemours est porté jusqu'à la rue Neuve-Notre-Dame, devant l'église de sainte Geneviève des Ardents.

En cet endroit, l'abbé de Ste-Geneviève présente le nouveau prélat au doyen et aux chanoines de Notre-Dame, qui se trouvent là, pour le recevoir et le conduire, en grande pompe, à sa cathédrale.

Arrivé sur le parvis, le prélat descend de sa *sedia*, et jure, sur les saints Evangiles, de conserver les privilèges de l'Eglise et du Chapitre de Notre-Dame.

La foule avait envahi depuis longtemps l'antique métropole. La grande tribune, les galeries du Triforium regorgeaient de monde. On voyait, sur l'épaule de plusieurs, la croix rouge des guerriers d'outremer ; les uns étaient de retour des expéditions lointaines ; d'autres venaient de s'enrôler dans les milices saintes.

Le pavé de la grande nef était jonché de plantes odoriférantes. Quand l'évêque franchit le seuil de la porte, on laissa échapper, du haut des voûtes, une

nuée de tourterelles et de colombes, des gerbes de fleurs, et des étoupes enflammées.

Une acclamation unanime retentit, comme autrefois, sous les pas du Sauveur. La foule chante avec enthousiasme : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus haut des cieux ! »

Pierre de Nemours bénit la foule, traverse la porte du jubé, et arrive à l'autel majeur, où il entonne, d'une voix forte, l'hymne d'Augustin et d'Ambroise, *Te Deum laudamus*.

Quand la foule eut achevé, en disant : « C'est en vous que nous avons espéré, ô mon Dieu, nous ne serons jamais confondus », l'auguste prélat donna une dernière bénédiction solennelle à son peuple, et rentra au palais épiscopal, par la porte des martyrs.

Quelques années plus tard, Notre-Dame était témoin d'un nouveau spectacle. C'était en 1214. La France venait de secouer ses langes. L'ennemi héréditaire avait été écrasé à Bouvines. C'est à cette bataille, que l'illustre famille de Montmorency, conquit, pour ainsi dire, ses éperons. Ce fut une belle journée pour notre Patrie, et nos cœurs tressaillent encore à ce souvenir !

Philippe-Auguste avait fléchi les genoux, et remercié le Dieu des armées, sur le champ de bataille. Mais, ce n'était pas seulement un vaillant capitaine, c'était un chrétien, malgré ses fautes et ses faibles-

ses. Après avoir loué et récompensé les vivants, il songea aux morts. Un service solennel fut ordonné, par lui, à Notre-Dame.

La métropole prend ses vêtements de deuil. Une immense croix noire se dessine sur la façade, et, sur chaque tombe, dans les nefs, des lampes sépulcrales rappellent le lieu où reposent ceux qui ne sont plus.

Philippe part à cheval, de son donjon du Louvre, qu'il vient de faire construire ; ses armes sont couvertes d'un long crêpe noir ; sa garde le suit, les piques tournées vers la terre ; les trompettes sonnent des airs funèbres, auxquels se mêlent, par intervalles, les notes lugubres de l'olifant.

Pierre de Nemours a pris la chape des morts ; il va recevoir le Souverain, avec son Chapitre et tous les dignitaires épiscopaux, à la porte centrale.

Sous ces voûtes altières, qui imitent les forêts vierges, l'orgue rappelle la voix solennelle des vents et des orages ; l'airain, qui gronde dans les tours, le roulement du tonnerre ; et les voix qui s'élèvent dans le sanctuaire, la majesté du bruit de l'Océan ; pendant que, sous le pavé, dans les voûtes souterraines, règne le silence de la mort !

L'évêque est à l'autel ; le souverain, à son trône. La foule est émue. Si la joie est dans les âmes, à la pensée de la victoire, les larmes sont dans les yeux,

au souvenir de tant de braves, qui ont donné leur vie pour la Patrie; et, quand le chantre a entonné: « Seigneur, donnez-leur le repos éternel, *Requiem æternam dona eis Domine*, » c'est, d'un cœur ému, que l'assemblée ajoute: « *Et lux perpetua luceat eis*, et que la lumière éternelle luise à leurs yeux ».

Le sous-diacre monte à l'ambon et chante l'épître: il rappelle les consolations suprêmes à ceux qui pleurent. « Ne soyez pas, dit-il, avec l'Apôtre, dans l'affliction, comme ceux qui n'ont plus d'espérance. A la voix de l'archange, au son de la trompette, le Seigneur descendra du Ciel; nous irons au-devant de lui, dans les airs, et nous serons à jamais avec le Seigneur. Que ces pensées vous apportent la joie et la consolation. *Consolamini invicem in verbis istis* ».

Les prières de la sainte liturgie se poursuivent au milieu du recueillement et du silence. Cette foule immense croit à la présence de Dieu dans son sanctuaire. Elle sait que ses soupirs sont portés jusqu'à son trône, par la Vierge Marie; les cœurs sont pleins d'espoir.

Enfin, les chantres entonnent cette dernière prière: « Seigneur, que votre lumière éternelle luise à leurs yeux; qu'ils soient avec vos saints, et à jamais, parce que vous êtes souverainement bon! » Le diacre se tourne vers le peuple, et dit: « Qu'ils

reposent en paix! » Et toute la foule émue répond: « Ainsi soit-il! »

Quels souvenirs! Bouvines et les prières perpétuelles fondées à Notre-Dame, par la magnificence royale!...

Mais, le temps passe, les siècles s'écoulent. Laissons ces fêtes princières, ces alliances, ces baptêmes illustres, célébrés à la Métropole; ces *may* offerts chaque année, par la corporation des orfèvres: toutes ces manifestations de la foi chrétienne.

Couvrons du double voile du deuil et de l'oubli, ces pages lugubres et tachées de sang.

Un jeune vainqueur paraît. Il jette à la France la gloire à pleines mains, et la France lui jette son enthousiasme et son admiration.

Une acclamation, plus forte que toutes les résistances, le porte au pouvoir. Il parle en maître. Les portes des temples profanés s'ouvrent; les autels se relèvent. Il veut qu'un pape vienne le couronner. Pie VII franchit les Alpes. Il est reçu partout en triomphe, avec des acclamations enthousiastes. ®

Le jour choisi pour le sacre, est le 2 décembre. Toute l'épopée impériale se trouve à Notre-Dame: princes, ambassadeurs, maréchaux, dignitaires, généraux, grands corps de l'Etat. Jamais l'antique métropole n'a vu un pareil spectacle. On a déployé

toutes les pompes de l'Orient et de l'Asie.

Au milieu d'un silence solennel, on présente le Pontifical à Pie VII, qui, au nom de Dieu, adresse à Napoléon les paroles suivantes :

Magnanime Empereur,

« Vous occupez le premier rang parmi les hommes ; mais, c'est un poste plein de dangers, de travaux et d'angoisses !

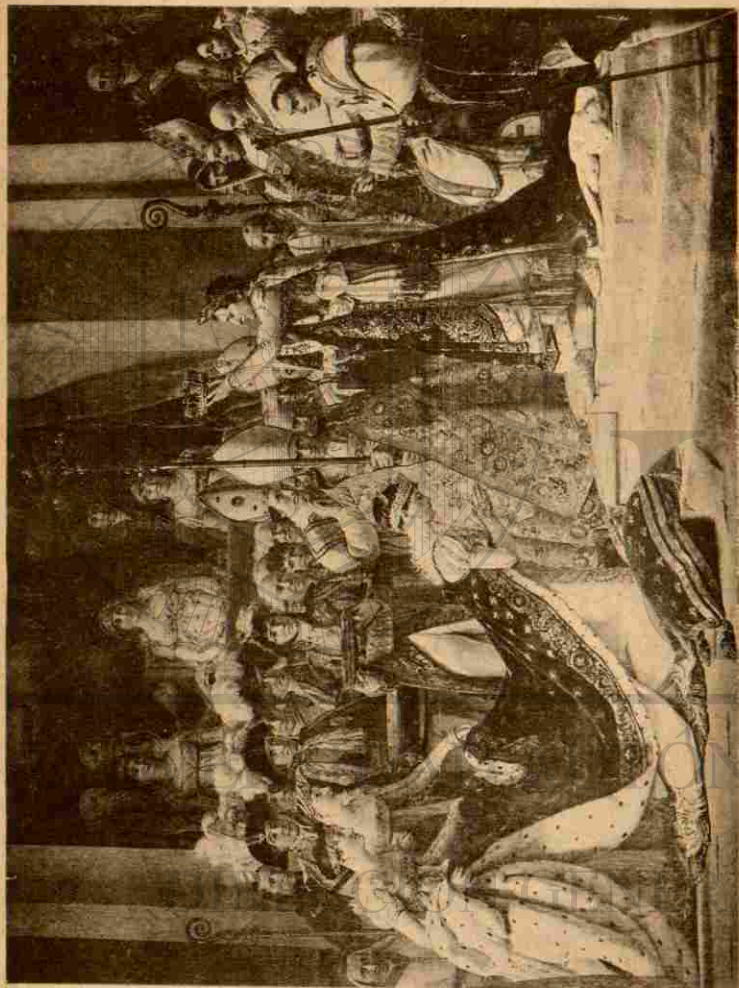
« Vous vous rappellerez que toute puissance vient de Dieu ! C'est par Dieu que règnent les souverains ; c'est par Dieu que les législateurs décrètent, selon la justice ; c'est à Dieu que vous devez répondre, un jour, du peuple qu'il vous a confié.

« Vous lui rendrez donc le culte qui lui est dû, et vous le servirez de tout votre cœur et de toutes vos forces.

« Vous garderez intacte cette foi chrétienne, dans laquelle vous êtes né, et vous la défendrez, selon votre pouvoir, contre toutes les attaques.

« Les ministres du Seigneur recevront de vous, tous les honneurs dus à leur dignité. Vous ferez respecter la liberté de l'Eglise, et la justice, sans laquelle il n'est pas de société possible.

« Vous encouragerez les bons, vous ferez trembler les méchants ; vous soutiendrez les veuves, les orphelins, les pauvres et les faibles, et vous serez toujours plein de mansuétude et de bonté.



SACRE DE NAPOLÉON

« Vous vous rappellerez enfin, que le sceptre ne vous a pas été remis, dans un intérêt personnel, mais, pour le bien de tous, n'attendant votre récompense que de Dieu »!...

Quel admirable langage ! L'Eglise veut bien sacrer les maîtres de la terre ; mais, c'est pour leur rappeler, qu'en s'élevant au-dessus de tous, ils deviennent les serviteurs de tous. *Servus servorum Dei.*

Napoléon alors se lève, au milieu de l'immense assemblée. Un frisson parcourt tous les rangs, et, au milieu d'un silence solennel, il prononce la déclaration suivante :

« Moi, Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur et roi, je le déclare hautement, devant Dieu et devant ses anges ; je promets de défendre la loi, la justice, et la paix de l'Eglise ; de rendre aux évêques les honneurs réglés par les canons, de respecter les privilèges accordés aux Eglises, par les rois et les empereurs, et les droits de tous mes sujets ».

Puis, les deux mains sur les évangiles, il ajoute : « Que Dieu me soit en aide, et les saints évangiles de Dieu, *et hæc sancta Dei evangelia !* »

Le sacre allait commencer. Le canon retentit... et il emporta tout... tout, dans sa fumée!... jusqu'au jour

où, emporté lui-même par l'ouragan, qu'il avait soulevé, du sein de son île déserte, il tourna ses regards vers Notre-Dame.... et, pensant alors au sacre, à Pie VII, au 2 décembre, il s'écria, avec une indicible émotion : « Ah ! c'était un beau jour que celui-là !... »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XXIV

Leva oculos tuos in circuitu, et vide.

Portez vos regards autour de vous, et voyez.

Quand le Christ expira sur l'arbre de la croix, il portait encore, sur la tête, la couronne d'épines, que les soldats lui avaient mise par dérision.

De bonne heure, le chevet de nos églises chrétiennes a été entouré de chapelles rayonnantes, qui rappellent ce diadème de sang.

La principale de ces chapelles absidales, est ordinairement consacrée à la Vierge Marie, sous le titre de : Notre-Dame des Sept Douleurs.

Cela devait être.

Marie n'était-elle pas debout sur le Calvaire, à côté de la croix de son Fils ?

N'est-ce pas là, que s'accomplissait la prophétie du saint vieillard Siméon, et que son âme fut transpercée d'un glaive de douleurs ? *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius !*

N'est-ce pas là, encore, qu'elle pouvait dire avec

où, emporté lui-même par l'ouragan, qu'il avait soulevé, du sein de son île déserte, il tourna ses regards vers Notre-Dame.... et, pensant alors au sacre, à Pie VII, au 2 décembre, il s'écria, avec une indicible émotion : « Ah ! c'était un beau jour que celui-là !... »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XXIV

Lepa oculos tuos in circuitu, et vide.

Portez vos regards autour de vous, et voyez.

Quand le Christ expira sur l'arbre de la croix, il portait encore, sur la tête, la couronne d'épines, que les soldats lui avaient mise par dérision.

De bonne heure, le chevet de nos églises chrétiennes a été entouré de chapelles rayonnantes, qui rappellent ce diadème de sang.

La principale de ces chapelles absidales, est ordinairement consacrée à la Vierge Marie, sous le titre de : Notre-Dame des Sept Douleurs.

Cela devait être.

Marie n'était-elle pas debout sur le Calvaire, à côté de la croix de son Fils ?

N'est-ce pas là, que s'accomplissait la prophétie du saint vieillard Siméon, et que son âme fut transpercée d'un glaive de douleurs ? *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius !*

N'est-ce pas là, encore, qu'elle pouvait dire avec

son Fils : « Voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ! »

Ah ! toute mère a son calvaire ici-bas ! Heureuse celle, qui, à cette heure d'angoisse, sait tourner ses regards vers le Christ mourant sur la croix !

Si la chapelle absidale est la perle de ce diadème, qui couronne le chevet de Notre-Dame, les autres pierres précieuses, je veux dire les autres chapelles, ne sont pas indignes d'elle. Parcourons-les rapidement, en déposant au pied de chaque autel, un vœu et une prière.

Vous voyez groupés, dans une céleste guirlande, à droite et à gauche de la Vierge Marie, les plus illustres personnages ;

S. Marcel, neuvième évêque de Paris. Il tient la houlette pastorale, et met en fuite un dragon : l'idolâtrie, sans doute, et les passions humaines :

S. Georges, l'illustre martyr de la Capadoce. De sa lance, il défend la foi et combat le dragon de l'erreur ;

S. Louis, ce roi vaillant, ce preux chevalier, dont le nom seul est plus éloquent que toutes les paroles ;

S. Guillaume et S. Pierre de Luxembourg, que leurs grandes vertus ont rendus populaires de leur temps, au milieu de vous !

A côté d'eux, voici : S. Germain, évêque de

Paris. Son souvenir est vivant dans cette capitale ; il ne sortait jamais, sans porter avec lui une image de la Mère de Dieu ;

Ste Marie-Magdeleine : la pureté qui renaît de ses cendres ; celle à qui il fut beaucoup pardonné, parce qu'elle avait beaucoup aimé.

Saluons ici le vainqueur des Sarrasins, S. Ferdinand d'Espagne, fils d'une reine illustre, et père d'une reine plus illustre encore. La Castille garde, avec vénération, la statue de la Vierge Marie, qu'il portait partout avec lui, dans les combats.

Inclinons-nous enfin devant le héros de la charité, S. Martin, et devant le glorieux athlète du Christ, S. Denys de l'Aréopage....

Avec ces noms célèbres, vous avez les noms des chapelles absidales, cette *théorie* chrétienne qui se dirige, au nom de la foi, vers Notre-Dame des Sept Douleurs.

C'est aussi le dogme de la communion des saints, écrit avec des pierres ; le culte des saints, prêché par le monument.

Ah ! quel élément nouveau apporté dans l'histoire de l'humanité, par ces hommes à part, qu'on nomme les saints ! Depuis l'époque du Christ jusqu'à l'heure actuelle, est-il possible de faire l'histoire vraie d'un peuple ou d'un pays, sans compter avec eux ? Leur vie d'abnégation et de charité, l'ascen-

dant de leur parole, de leurs exemples, l'autorité de leurs miracles, leur pouvoir surnaturel : tout cela pose mille questions à la raison humaine, qu'elle doit résoudre, si elle ne veut pas abdiquer. Et, pour les résoudre, que peut la raison sans le flambeau de la foi ?...

Au point de vue purement scientifique, les Bollandistes ont fait faire des pas de géant à la science historique, en suivant partout les traces de ces grands serviteurs de Dieu ; et, M. Guizot ne craint pas de dire, que leurs savantes recherches sont la source la plus autorisée de l'histoire réelle des peuples.

Ce culte des saints, si populaire chez nos aïeux du moyen-âge, est éminemment rationnel et légitime.

Pourquoi le chrétien ne proclamerait-il pas grand, celui en qui Dieu a fait de grandes choses ?

Pourquoi, être essentiellement imitateur, l'homme ne puiserait-il pas dans les exemples de ces héros chrétiens, un stimulant et une force, comme le firent Augustin et Ignace de Loyola ?

Pourquoi n'implorerions-nous pas le secours de ceux que Dieu a fait puissants pour nous secourir ?

Ces principes élémentaires sont si simples et si clairs, qu'ils s'imposent d'eux-mêmes.

Si Dieu a pu mettre dans un grain de sable, ou

dans un humble brin d'herbe, un principe de guérison et de salut corporel, ne peut-il pas attacher la même vertu, aux reliques et aux souvenirs de ses saints ? Et, s'il le peut, l'a-t-il fait ?... C'est à l'expérience à nous l'apprendre.

Un trait, entre mille, que je cite ici, parce qu'il est local et particulier à la Cité.

C'était en 1129. Une peste affreuse désolait Paris et la France entière. Ceux qui étaient frappés étaient en proie à un feu dévorant, qui les consumait vivants.

La science était impuissante, et demeurait muette, les bras croisés, devant le fléau. Le peuple chrétien comprit alors, que, lorsque les hommes ne peuvent plus rien, il faut s'adresser au Ciel. Des prières ferventes montèrent vers le trône de la Mère de Dieu. On sortit la châsse de Ste Geneviève ; on porta solennellement ses reliques dans les rues de la capitale. A mesure qu'elles passaient, les malades tombaient à genoux, et disaient : Madame Ste Geneviève, miséricorde ! Et ils se relevaient guéris.

Le fait est authentique. Le pape Innocent III, qui se trouvait alors en France, l'a consigné dans un écrit officiel, et une fête a été instituée par son ordre, pour perpétuer le souvenir de ce miracle.

Est-ce que Dieu, si cela lui plait, ne pourrait pas, aujourd'hui, renouveler les mêmes prodiges ?

Est-ce que la science, quelquefois, n'est pas muette, de nos jours, quand Dieu veut faire parler ses fléaux ? Vous savez ce qui se passait cet hiver encore, il y a à peine trois mois. Que faisait la science devant l'influenza ?... Quel mal y aurait-il, quand les hommes ne peuvent plus rien, de s'adresser aux amis de Dieu ?

Chez nos aïeux, non seulement chaque chrétien, mais encore chaque nation, chaque ville, chaque famille, avait son saint et son patron. Les corporations, qui se formèrent au XIII^e siècle, voulurent aussi avoir le leur, et, avec leur patron, leur autel. Pour répondre à ces demandes si chrétiennes, on bâtit des chapelles entre les contreforts de la métropole ; on en éleva tout autour du chevet. Notre-Dame de Paris a compté jusqu'à 49 autels et 130 chapelains. Enfin, on construisit des oratoires dans tous les quartiers de Paris, pour satisfaire à toutes les dévotions.

Et, si la plupart de ces pieux monuments n'existent plus, les rues St-Honoré, St-André-des-Arts, St-Jacques, St-Pierre, St-Eustache, et tant d'autres, sont là pour nous dire ces grands souvenirs du passé.

On parle beaucoup aujourd'hui de la question ouvrière. Nos pères l'avaient résolue au pied des autels, et leur solution assura à la France des siècles de calme et de paix.

On comprenait alors que, lorsque maîtres et serviteurs, patrons et apprentis, s'étaient agenouillés l'un près de l'autre ; lorsqu'ils avaient invoqué le même protecteur céleste, et participé au même banquet sacré, les éléments de discorde devaient disparaître. Il ne restait dans le cœur ni haine, ni rivalité, ni antagonisme. La fraternité de l'autel amenait la fraternité de l'atelier. Que l'on cherche tant qu'on voudra, la solution est encore là, et n'est que là, je ne dis pas dans les corporations, mais dans la religion et le culte des saints...!

Que de suaves leçons partent de ces chapelles de Notre-Dame, et, en même temps, que de sujets de consolation !

Ministres du Seigneur, vous saluerez le grand évêque de Milan, dans son sanctuaire, et, agenouillés au pied de son autel, vous apprendrez de lui, ce que doit faire le bon pasteur aux heures de détresse.

Enfants chrétiens, vous viendrez à cette chapelle de Jésus enfant ; le Christ vous y attend ; il vous ouvre les bras de sa tendresse ; il vous enseignera comment on doit être soumis à ses parents.

Vous qui aimez les pauvres, vous vous inclinerez devant cette auguste image de S. Landry, le bienfaiteur des pauvres, ou devant celle de S. Vincent

de Paul, dont le nom est synonyme de charité et de dévouement.

Avant de partir pour les rives inhospitalières, intrépides ouvriers de la vigne du Seigneur, vous viendrez demander à François Xavier, cette flamme divine qui embrasait son âme, et son zèle pour le salut des infidèles.

Vous qui gagnez votre pain à la sueur de votre front, et à la force de vos bras, vous trouverez un appui, un modèle, un secours, dans cet illustre Patriarche de Nazareth, qui fut, toute sa vie, un modeste ouvrier.

Vierges chrétiennes, semblables à cette humble vierge de Nanterre, Ste Geneviève, votre prière sera continuelle, et, dans vos cœurs, brillera sans cesse la lampe ardente de la vertu et de la charité.

Mères chrétiennes, si la fortune vous favorise, vous irez demander à Ste Clotilde comment on doit user des richesses, et, si elle vous est contraire, Ste Anne vous dira comment on se sanctifie dans la pauvreté.

Pourrai-je t'oublier, glorieux chef du collège apostolique, Simon Pierre. Ah ! qui nous donnera ta foi et ton amour pour le Christ ... et une sainte docilité à tous tes enseignements !

Comment te chanterai-je, ô cœur sacré de mon Maître ! Puisse mon cœur, comme le tien, s'embra-

ser des vives et pures flammes, que tu as apportées à la terre !

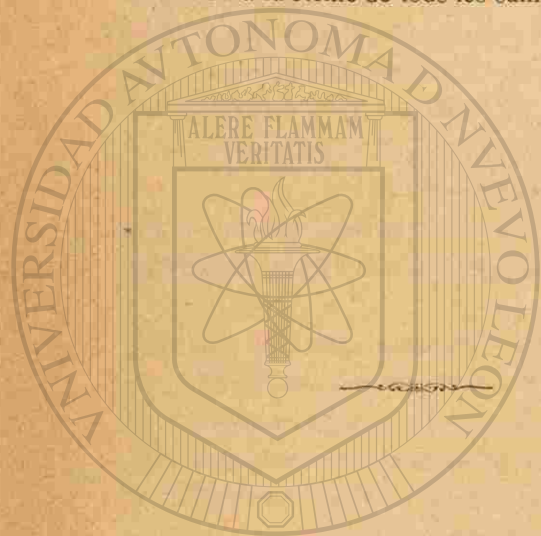
Et vous, qui dormez du dernier sommeil dans le Seigneur, âmes chéries et vénérées, vous que le lieu d'expiation retient encore loin du sein de Dieu, nous penserons à vous. Nous viendrons à l'autel qui rappelle votre souvenir. Ah ! puissent nos larmes et nos prières adoucir la justice de Dieu, et vous ouvrir les portes du Ciel !

En vous parlant ainsi, j'ai fait connaître le présent, et les chapelles qui sont dans les contreforts de la métropole.

Cela est beau, cela est grand ! Mais qui nous rendra le passé ? Ces châsses de S. Eloy, de S. Marcel, de Ste Aure ? ces statues de S. Christophe, de Philippe-Auguste, de Philippe-le-Bel ? ces autels étincelants d'or et de pierreries ? ces majestueux tombeaux ?

Tenez, il me semble que tout revit à cette heure. Je vois la Cité debout ; de joyeuses fanfares retentissent ; l'orgue prélude en accords majestueux et puissants ; les corporations, bannières déployées, se pressent sous les voûtes de Notre-Dame ; les autels sont constellés de lumières et de fleurs ; les nombreuses confréries, qui reconnaissent S. Eloy pour patron, offrent leur *May* traditionnel à Marie, la grande patronne de cette métropole et de la

France entière. Une sublime acclamation s'élève.
Tout le Ciel se penche vers la terre, et la terre
chante : Hosanna au Christ ! Hosanna aux saints !
Hosanna à la Reine de tous les saints !

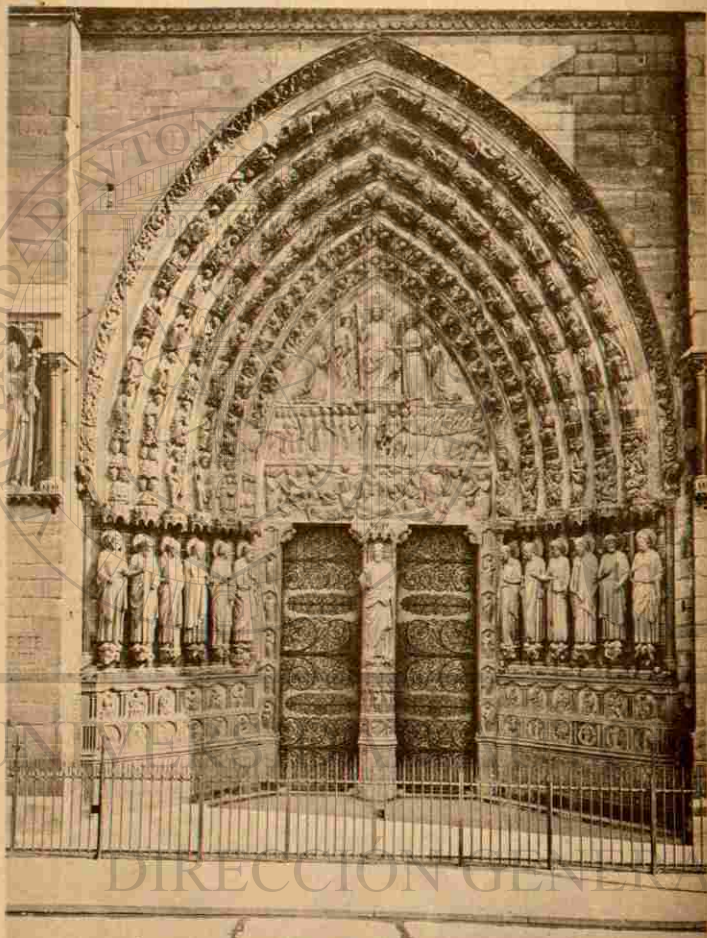


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PORTE DU JUGEMENT
Façade du couchant

XXV

Et erat docens eos, tanquam potestatem habens.

Et il les instruisait, comme en ayant le pouvoir.

Le Christ, en venant en ce monde, avait une double mission à remplir. Il devait d'abord répandre la lumière, et accomplir ensuite la tâche douloureuse de l'expiation.

Le chœur de Notre-Dame nous a dit ce baptême de sang, que le Fils de Dieu a reçu au Calvaire. La porte centrale, la porte du jugement, va nous dire la Loi nouvelle et sa sanction, la vie du temps avec ses luttes et ses mécomptes, et la vie de l'éternité.

Ce fut une heure solennelle que celle où le Fils de Dieu fit entendre sa parole pour la première fois, dans les plaines de la Judée, à cette foule qui suivait ses pas.

Tibère, ce tyran que l'on a caractérisé en deux mots, *de la boue pétrie avec du sang*, Tibère régnait sur le monde romain. Du fond de l'île de Caprée, il

faisait taire le mépris par la terreur. La morale et la liberté expiraient sur la terre. L'univers se précipitait dans la servitude. Et, cependant, le Christ disait : « Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui ont faim, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent pour la justice » ! Et il ajoutait : « Malheur à vous qui êtes riches, malheur à vous qui êtes rassasiés, malheur à vous qui riez, malheur à vous qui recevez les hommages du monde » !

Que ces paroles sont étranges, encore aujourd'hui ! Quelle nouvelle base le Christ donne à la société ! Dieu n'est pas avec les cœurs impitoyables et sans entrailles, qui pressurent le pauvre, pour se procurer des jouissances personnelles ; il n'est pas avec les violents, les superbes, et ceux qui mettent le droit et la justice après le succès et les applaudissements des hommes. Le royaume des cieux, la vie future, le bonheur, en un mot, ce grand idéal que le cœur poursuit sans cesse ici-bas, est réservé à ceux qui auront accepté le lot de l'existence, tel que la Providence le leur a fait.

Le Christ développe ensuite sa pensée dans des sentences énergiques. « On vous a dit, autrefois : Vous ne tuerez point !... et moi je vous dis : Vous ne vous fâchez même pas contre votre frère.

« On vous a dit : Vous ne commettrez pas d'a-

dultère !... et moi je vous dis : Quiconque regarde une femme, d'une manière criminelle, a déjà commis l'adultère dans son cœur !

« On vous a dit : Vous aimerez vos amis et vous détesterez vos ennemis !... et moi je vous dis : Aimez vos ennemis et faites du bien à qui vous fait du mal !

« Soyez parfaits, comme votre Père du Ciel est parfait ! »

Ce n'est plus cette vulgaire justice, connue des païens eux-mêmes, qu'il apporte à la terre ; c'est la loi parfaite de charité, la charte de l'émancipation humaine ; c'est la Loi nouvelle, la loi d'amour. Et cette Loi a triomphé des sens et des passions. Elle a peuplé les déserts ; elle a renouvelé la face de la terre.

C'est cette Loi nouvelle, que le Christ prêche à la porte centrale de Notre-Dame. Tout l'indique : il tient sur son cœur, d'une main, le livre qui la renferme : l'Évangile ; et, de l'autre, il appelle, il bénit, il réclame le silence ; son doigt est levé. C'est l'attitude traditionnelle de l'orateur qui va parler. A ses pieds, l'antique serpent s'agite, écrasé et vaincu. Le lion symbolique et mystérieux, repose à ses côtés. Moïse, David, Isaïe, Jérémie et Ezéchiel le portent sur leurs épaules. Ne faut-il pas que les Écritures lui rendent témoignage ?

Les sciences humaines apparaissent sur le piédestal, et viennent lui rendre hommage. La géométrie lui apporte son compas, pour mesurer ses temples. La dialectique lui offre ses syllogismes, pour défendre sa doctrine. La médecine lui donne ses pavots, pour guérir ses membres souffrants. L'astronomie lui présente sa sphère, pour régler le calendrier de son Eglise. La grammaire instruit ses petits enfants, qu'il aimait tant. La musique entonne, en son honneur, ses chants sublimes. La théologie enfin, sous les traits d'une reine puissante, explique ses mystères et déroule les splendeurs de la foi.

Les apôtres forment un cercle d'honneur autour du Christ. C'est une sorte de concile que préside le Maître, et où il promulgue ses arrêts. On sent que les apôtres se disposent à exécuter l'ordre suprême : « Allez, et enseignez toutes les nations, *ite et docete* ». Pierre tient déjà les clefs, qui ouvrent le royaume des cieux ; Paul, le glaive de la parole divine, qui pénètre jusqu'au fond de l'âme ; Mathieu, son évangile ; Jean emprunte une plume à l'aile des aigles. Tous sont prêts à répandre la bonne semence dans l'univers, et, quand ils l'auront arrosée de leurs sueurs et de leur sang, cette semence germera, et il en sortira un essaim de vertus nouvelles.

Oui, ces hommes, sans lettres et sans culture,

ont fait ce que n'avaient pu faire les sages et les philosophes ; ce que la science n'a jamais réalisé parmi nous ; ils ont réformé l'humanité ; et l'homme, sans renier sa raison, s'est incliné devant les obscurités de la foi. Il a brisé ses dieux de bois ou de marbre, pour adorer le vrai Dieu. Au milieu des amertumes de l'existence, il a senti naître, en son âme, la consolation, et il s'est élevé bien haut sur les ailes de l'espérance.

En s'embrasant d'amour pour le Christ, qui l'a tant aimé, l'homme a compris qu'il avait dans son prochain un frère, un enfant de Dieu, et il a aimé son prochain pour Dieu ; et il a su faire une part généreuse de ses trésors.

Il a appris à garder la prudence du serpent et la simplicité de la colombe ; à réunir le courage du lion à la douceur de l'agneau ; à garder une patience inaltérable dans les épreuves, et à accepter les humiliations et les outrages.

Toutes ces vertus chrétiennes, que je viens de nommer, sont sculptées au-dessous des apôtres. Elles ont pris, sous le ciseau, l'aspect de reines puissantes ; leurs têtes portent une couronne, et le péplum antique ; leurs corps se drapent avec dignité dans la toge romaine. On les reconnaît aux emblèmes dessinés sur un écusson.

Au-dessous des vertus, se trouvent les vices,

auxquels les vertus ont déclaré la guerre. Ce sont de petites scènes prises sur le vif, et qui disent ce qu'elles veulent dire, sans blesser toutefois aucune convenance, comme on l'a prétendu à tort. Le respect le plus absolu a toujours été observé par les anciens architectes de Notre-Dame...

Vous le voyez, je ne fais qu'effleurer ce sujet des vertus chrétiennes, qui ouvre un champ immense. Je montre les horizons, votre intelligence fera le reste.

A côté du Christ, sur les pieds droits de la porte, se trouve la fameuse parabole des vierges sages et des vierges folles.

Redisons-la, ici : elle est tout un enseignement.

« Le royaume des cieux, dit le Christ, est semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, allèrent au-devant de l'époux. Cinq d'entre elles étaient sages, et cinq étaient folles. Les cinq folles prirent leurs lampes, et ne prirent point d'huile. Les cinq qui étaient sages, prirent de l'huile dans des vases, et leurs lampes. Comme l'époux tardait de venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.

« Mais, au milieu de la nuit, un cri se fit entendre : Voici l'époux, allez au-devant de lui. Alors toutes se lèvent et préparent leurs lampes. Les folles disent aux sages : Donnez-nous de votre huile, nos lampes s'éteignent. Les sages répondent :

Allez plutôt chez les marchands ; achetez-en ; car nous pourrions en manquer comme vous. Pendant que les vierges folles allèrent en acheter, voilà, l'époux arrive. Les vierges sages entrèrent avec lui dans la salle du festin, et on ferma la porte.

« Les vierges folles vinrent, et dirent : Seigneur, ouvrez-nous ! Mais Celui-ci leur dit : Je ne vous connais pas, *nescio vos* ».

Voilà ce que nous rappellent les pieds droits de la porte centrale.

Les vierges folles tiennent leurs lampes renversées : il n'y a plus d'huile ; et la porte du Ciel se ferme sur leurs têtes. Les vierges sages tiennent leurs lampes droites et allumées, et, devant elles, s'ouvrent les portes de la bienheureuse éternité !...

S. Grégoire fait cette observation, au sujet de cette parabole :

« Il y a dix vierges, dit-il, toutes sont vierges ; le Seigneur le déclare. Toutes ont gardé l'intégrité de leur âme et de leur cœur ; toutes sont irréprochables aux yeux du monde ; et, cependant, cinq seulement entrent dans le royaume des cieux. C'est que les vierges folles ne virent, dans la virginité, qu'une gloire humaine ; il leur manqua l'huile de la sainte charité. »

Admirable réflexion, confirmée par ces paroles de S. Paul :

« Quand je parlerais la langue des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonore et une cymbale retentissante.

« Quand j'aurais le don de prophétie, quand je sonderais tous les mystères, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.

« Quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand j'endurerais tous les tourments, si je n'ai pas la charité, tout cela me sera inutile.

« Il y a trois grandes vertus sur la terre : la foi, l'espérance et la charité. La plus grande de ces trois vertus, c'est la charité, *major horum est caritas.* »

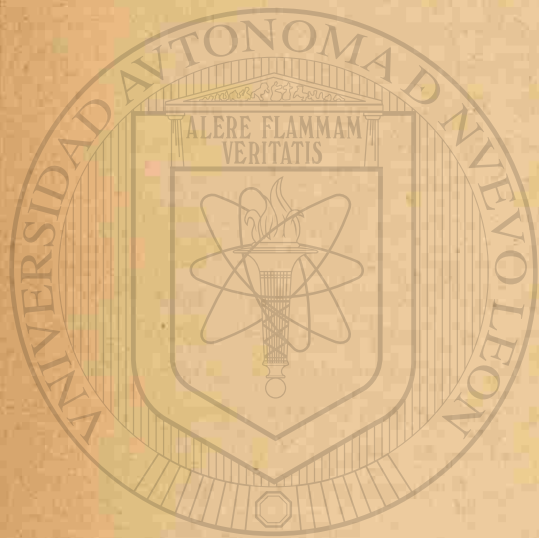
Un mot encore, et je termine. Il y a, à la porte centrale, en dehors des ébrasures, mais, à la même hauteur que les sujets allégoriques, quatre bas-reliefs qui ont tourmenté fort les interprètes.

L'un représente le sacrifice d'Abraham ; l'autre, Job sur son fumier ; le troisième, un géant qui traverse un torrent, S. Christophe ; le dernier figure un guerrier monté sur une tour, et lançant des flèches contre le soleil. D'après certaines traditions, ce dernier serait Nemrod qui, après avoir fait la guerre aux hommes, osa la faire à Dieu.

Les Hermétistes ont voulu voir, là, la recherche de la *Pierre philosophale*. Voici la vérité vraie :

Abraham, c'est l'obéissance ; Job, c'est la douleur ; S. Christophe, c'est la charité : le camp des bons ; — Nemrod, c'est l'impiété et la violence : le camp des méchants.

Que l'on voie, si l'on veut, dans ces bas-reliefs, la recherche de la *Pierre philosophale*, je ne m'y oppose pas, à la condition qu'on entende, par là, l'amour du Christ et de sa Mère.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XXVI

*Reddet unicuique secundum
opera ejus.*

Dieu rendra à chacun selon ses
œuvres.

C'était au mois de septembre dernier ; je me trouvais sur les tours de Notre-Dame. La journée était belle ; le soleil versait des torrents de lumière sur la grande cité, qui resplendissait sous ses rayons.

Je contemplais avec étonnement ce monde d'animaux, réels ou fantastiques, qui hantent les galeries supérieures de la basilique de Maurice de Sully ; vices ou passions personnifiés, génies ou démons symbolisés, puissances étranges, malfaisantes, dont l'air est rempli, nous dit l'apôtre. Le Maître de l'Œuvre a voulu que rien ne manquât à sa création nouvelle, et que tout chantât la gloire de Dieu.

A mes pieds, l'antique Lutèce se cambrait, sur la croupe de la Seine, comme un cavalier robuste, sur celle de son cheval. La ruche immense travaillait,

s'agitait, allait, venait, bourdonnait. Des essaims nombreux partaient de toutes les directions, et se dirigeaient vers ce centre, qui s'appelait alors l'Exposition.

Mon regard se perdait de tous côtés : c'était l'infini. Le dirai-je ? Malgré toutes ces splendeurs, qu'on ne saurait nier, quand je regardais Notre-Dame, je la trouvais plus belle encore.....

Mais, notre esprit est comme l'éclair, d'un bond il franchit l'espace et le temps... La grande ville, que je contemplais à mes pieds, éveilla bien vite en moi, le souvenir des grandes cités, que le monde avait vues jadis, et, en un instant, ma pensée errait au milieu des centres populeux de l'ancien Orient.

Je voyais, pour ainsi dire, défiler devant moi cette fameuse Thèbes aux cent portes, dans la Haute-Egypte ; cette superbe Ninive, au pays d'Assur ; Tyr, la grande, assise comme une reine au bord des eaux ; Babylone, la superbe, et ses vastes plaines ; ses jardins suspendus, ses rues larges et régulières, ses maisons émaillées de fleurs, étincelantes au soleil, couronnées de palmiers toujours verts. Je voyais ces mille barques, qui glissaient sur le Tigre ; ces caravanes, qui accouraient de partout, avec leurs troupeaux de cavales, de chameaux, de dromadaires et de brebis ; ces astronomes, qui mesuraient le cours du soleil, du haut des tours,

tandis que l'air s'embaumait sous d'épais nuages de parfums.

Et cependant, Isaïe prophétisait : « Vision contre Tyr, contre Ninive ! Poussez des gémissements ! le jour du Seigneur est proche. Babylone, la gloire des royaumes, sera comme Sodome. Elle ne se relèvera plus. L'Arabe n'y plantera plus sa tente ; les pasteurs n'y conduiront plus leurs troupeaux ; mais, les fauves du désert en feront leur repaire ; ses palais seront remplis de serpents, et l'autruche fera son nid sur les temples de la volupté ! »

Ainsi parlait Isaïe, au temps où Babylone était la reine du monde. Hélas ! depuis des siècles, la parole du prophète s'est réalisée. Tyr et Ninive ne sont plus ; Babylone n'est plus.... Les scorpions et les animaux immondes habitent là, en paix. Le chacal, traîne dans quelque salle des palais des Arbaces, la carcasse des chevaux, épuisés de fatigue dans le désert ; le lion repose, fier et tranquille, là, où Sardanapale accumulait richesses et délices. Les extrémités de la magnificence et de la désolation se touchent ; et Dieu a écrit, sur ces ruines désolées, les malédictions du passé et les menaces de l'avenir...[®]

Ah ! On n'insulte pas en vain aux lois de la morale en ce monde, et les nations doivent compter ici-bas avec la justice de Dieu !

Ces souvenirs remplissaient mon âme de mélancolie et de tristesse. Parfois, des soupirs profonds sortaient de mon cœur oppressé. Mes yeux erraient incertains et rêveurs ; et, voilà que devant eux, se dresse la flèche aérienne de la métropole. Comme l'espérance et la prière, dont elle est le symbole, elle monte jusqu'aux cieux ; et, au-dessus d'elle, s'élève la croix triomphante. La croix me rappelle le Calvaire... Et je vois là, la Vierge Marie, Jean, le disciple bien-aimé, quelques saintes femmes : tout le groupe fidèle.

A côté du groupe fidèle, est la foule scélérate : les Juifs, les soldats, les bourreaux, tous les ennemis du Christ.

A l'Orient du Calvaire, j'aperçois le sommet des Oliviers. Quelques jours avant sa mort, le Christ s'arrêtait là, et pleurait. « Jérusalem, Jérusalem, disait-il, toi qui tués les prophètes ! combien de fois n'ai-je pas voulu réunir tes enfants autour de moi, comme la poule réunit ses poussins, sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! De toi, il ne restera pas pierre sur pierre. » Et, quelques années après, la prophétie du Christ se réalisait : Titus campait sur cette même montagne des Oliviers, où pleurait le Christ ! Jérusalem était entourée par ses ennemis. Aux douleurs de la guerre étrangère, s'ajoutaient les horreurs de la guerre civile.

Et onze cent mille Juifs devenaient la proie du glaive. Cent mille étaient vendus. On en donnait trente pour un denier. Le nombre de ceux que l'on condamna au crucifiement fut tel, que le bois manqua pour ce supplice. Le temple fut la proie des flammes. La ville fut rasée ; le butin fut immense. Titus emporta tout à Rome. Son Arc de Triomphe, qui atteste sa victoire, est encore debout au milieu des ruines du forum. Je l'ai vu. Les soldats romains y portent le chandelier à sept branches. Derrière le char du vainqueur, est la Judée vaincue. *Judea capta*. J'ai vu tout cela... et j'ai salué la justice de Dieu.

Oh ! les malheureux ! ils avaient proféré cette imprécation sacrilège : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » Et le sang du Christ était retombé sur eux de tout son poids, comme un marbre funèbre sur un cercueil !

Devant ces souvenirs, mes yeux se remplissaient de larmes ; et moi aussi, j'ai pleuré. *Sunt lacrymæ rerum* ! Il faudrait ne pas être homme, pour rester, le cœur sec, devant de pareilles infortunes...[®]

Et puis... Les peuples n'ont-ils pas tous des heures de défaillance, et les heures de défaillance n'amènent-elles pas toujours l'heure du châtement ? Sommes-nous sans reproches ? O Dieu ! Soyez-

nous propice, et que votre miséricorde prenne en pitié tous nos égarements !

Et mes yeux erraient toujours !...

En plongeant vers le Nord, mon regard rencontra le palais des Thermes, dernier débris de la puissance romaine ! Le palais des Thermes me parla de Julien. Cet apostat voulut faire la guerre au Christ. Les païens triomphaient... Et puis, une heure vint ! Julien tombait dans les plaines de Babylone !... Là, étaient tombés Alexandre et Cyrus ; là, une main fatidique avait tracé la sentence fatale de Balthazar. C'était là, le tribunal de la justice divine en ce monde...

Enfin, mon regard plongea vers le Nord : au milieu de la brume, l'antique abbaye de S. Denys m'apparut : un tombeau... celui d'une antique monarchie. Mon regard plongea au couchant : le dôme des Invalides élevait sa tête d'or... Un tombeau encore, celui d'une grande épopée, qui avait passé comme un météore... Des tombeaux partout, des tombeaux toujours... c'est là que tout aboutit ! Que nous sommes peu de chose ! N'est-ce pas le cas de répéter : Dieu seul est grand !

Dans une page magistrale de son *Apocalypse*, S. Jean nous a tracé ces grandes leçons de la justice divine ici-bas. Cette page, la voici :

« L'Agneau divin, nous dit ce grand apôtre, ouvrit un des sept sceaux, qui fermaient le livre mystérieux, et une voix, puissante comme la foudre, me dit : Viens et vois !

« Je regardai ; et je vis un cheval blanc : celui qui le montait avait un arc ; il portait une couronne et il partit en vainqueur, qui va remporter victoire sur victoire ».

Ce vainqueur, c'est le Christ, monté sur le cheval des triomphateurs. Il tient un arc, pour atteindre de loin. La victoire lui est assurée. La lutte durera autant que l'humanité ; mais le triomphe définitif du Christ est certain.

« Et l'Agneau ouvrit le second sceau. J'entendis une voix qui dit : Viens et vois !

« Il partit aussitôt un cheval, qui était couleur de feu ; il fut permis, à celui qui le montait, d'ôter la paix à la terre : on lui donna une grande épée ».

Ce deuxième cavalier, c'est la guerre ; la guerre, premier instrument de la justice de Dieu en ce monde.

« Et l'Agneau ouvrit le troisième sceau, et une voix me dit : Viens et vois !

« Et je vis un cheval noir, et celui qui le montait avait une balance ; il disait : Le blé sera sans prix ; ne gâtez pas le vin et l'huile.

« Le ciel disparut alors devant lui, comme un li-

vre qu'on roule, et les rois de la terre, les princes, les riches de ce monde se cachèrent de frayeur ».

Ce troisième cavalier, c'est la famine ; la famine, deuxième instrument de la vengeance divine en ce monde.

« Et l'Agneau ouvrit le quatrième sceau ; une voix dit : Viens et vois !

« Et je vis un cheval pâle, et celui qui le montait s'appelait la Mort ; et l'enfer le suivait, et la puissance lui fut donnée sur les quatre parties de la terre, pour faire périr le genre humain ».

Ce quatrième cavalier, c'est la peste ou la contagion ; la peste, troisième instrument de la vengeance divine en ce monde.

Et la guerre, et la peste, et la famine, comme des serviteurs dociles, sont aux ordres de Dieu ; et quand Dieu leur dit : Allez. Ils vont, comme le vent, comme l'ouragan, comme la foudre ; et la science, à l'exemple de la terre, se tait devant eux, *siluit... in conspectu ejus!*

« Et l'Agneau ouvrit les autres sceaux. Alors, un grand prodige apparut dans le ciel. Une femme, revêtue du soleil, avait la lune à ses pieds, et, sur sa tête, une couronne de douze étoiles. Elle portait son enfant dans ses bras.

« Puis un autre prodige parut aussi.

« C'était un dragon de feu, qui avait sept têtes et sept diadèmes.

« Enfin, il y eut un grand combat. Michel combattait avec ses anges, contre le dragon ; et le dragon luttait, contre Michel, avec les siens.

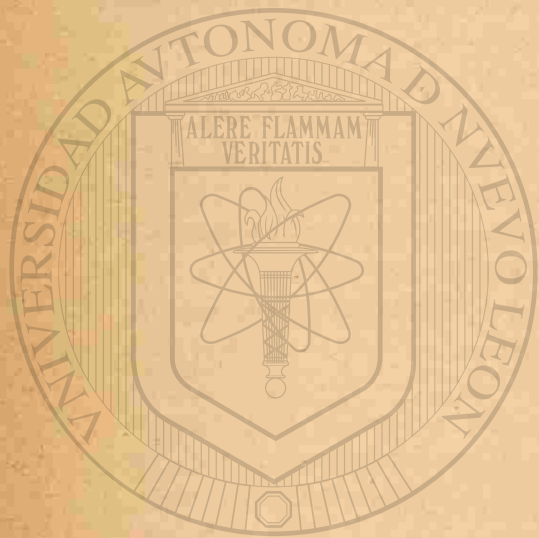
« Mais, ceux-ci ne prévalurent pas, et il n'en resta plus la trace dans le Ciel.

« Et la Femme prévalut avec son Fils !

« Et une voix dit : La paix est affermie, et la puissance est au Christ et à sa Mère, dans tous les siècles ».

C'est le dernier mot de la lutte : *La puissance est au Christ et à sa Mère !*

Voilà ce que j'ai entendu, du haut des tours de Notre-Dame !...



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XXVII

Venite benedicti, possidete regnum.

Venez, les bien-aimés, possédez le royaume.

La loi divine a sa sanction en ce monde. Du haut des tours de l'antique basilique, hier, nous avons vu passer, à travers les siècles, la justice de Dieu. Mais, cette sanction est incomplète. Dieu ne punit pas toujours le coupable ici-bas, parce qu'on pourrait croire que tout est dit en ce monde, et qu'il n'y a pas une autre vie. Il punit quelquefois, afin de montrer qu'il ne s'est pas dessaisi des rênes du monde. C'est la remarque de S. Augustin.

La sanction suprême et définitive aura lieu à la résurrection générale, au jugement universel.

Après nous avoir prêché la loi nouvelle par le pilier trumeau, et par les ébrasements de ses côtés, la porte centrale nous dit les assises universelles de l'humanité, par le tympan et les voussures. C'est pour cette raison, que la porte centrale de

Notre-Dame s'appelle aussi la porte du jugement.

Ce grand drame comprend trois actes, s'il n'est permis de parler ainsi : la résurrection des corps, le pèsement des âmes et la sentence finale.

Il semble, que, dans la première partie, celui qui a restauré le linteau de cette porte, malheureusement mutilée par Soufflot, avait à la pensée ce passage de l'Écriture, dans Ezéchiel :

« La main du Seigneur fut sur moi, et le Seigneur m'emporta en esprit, et il me déposa au milieu d'un champ, et ce champ était plein d'ossements. Il me conduisit ensuite autour de ces os. Ils étaient en grand nombre, et desséchés !

« Et il me dit : Fils de l'homme, ces os vivront-ils ? Et je dis : Seigneur, vous le savez. Et il ajouta : Prophétise sur ces ossements, et dis-leur : Os arides, écoutez la parole du Seigneur. J'enverrai en vous l'esprit, et vous vivrez, et je mettrai sur vous des nerfs, et je ferai croître des chairs ; et vous saurez que je suis le Seigneur !

« Et je prophétisai, comme il m'avait été ordonné, et, pendant que je prophétisais, un bruit se fit entendre ; et, voilà que tout s'ébranle : les os s'approchent des os, chacun à sa place ; les nerfs et la chair recouvraient les os ; mais l'esprit n'était pas encore en eux. Et le Seigneur me dit : fils de l'homme, prophétise, et dis à l'esprit : Viens, esprit des qua-

tre vents, et souffle sur ces morts, et qu'ils vivent ! Et je prophétisai, comme il m'avait été ordonné, et l'esprit vint en eux, et ils furent vivants ; et une armée innombrable se leva sur ses pieds »....

Maitre, prophétise à ton tour, et ordonne aux sépulcres de s'ouvrir, à la mort de rendre ses victimes. Et le Maitre a prophétisé. Et la mort rend ses victimes, et les tombeaux s'ouvrent, et les morts ressuscitent ; les uns, pleins d'espérance ; les autres, avec une suprême expression de frayeur.

Tous se rendent à l'appel des anges, qui sonnent de la trompette, *in novissima tuba*....

Quand, il y a dix-huit siècles, S. Paul prêcha la résurrection de la chair, au milieu de l'Aréopage d'Athènes, les savants se moquèrent de lui.

C'est encore, quelquefois, la conduite de la science séparée de la foi !

L'Apôtre fait évidemment allusion à cela, dans sa lettre aux Corinthiens, quand il écrit : « Mais, dira quelqu'un, comment les morts peuvent-ils ressusciter ? Insensé !... répond l'Apôtre. Ce que tu sèmes n'est vivifié que s'il meurt. Ce que tu sèmes n'est pas le corps même, mais une simple graine, blé ou autre chose. C'est Dieu qui donne un corps comme il veut. De même qu'il donne à chaque semence un corps propre, il en est ainsi dans la résurrection des morts. »

« Tu sèmes un corps matériel ; il ressuscitera un corps spirituel »....

« Dieu, dit un Père de l'Eglise, qui, en créant le premier homme, a changé un peu de poussière en chair, chair qui n'avait jamais existé, ne pourrait pas changer en chair, une poussière qui a été déjà vivifiée ? »

« Qu'est-ce que le corps ? dit encore un auteur moderne, dans sa première apparition à la vie ? Un atome à peine perceptible ; et, de cet atome, Dieu fait un homme. Dieu pétrit, divise, dispose la matière ; il lui commande, et elle obéit ! Et ce qu'il a fait si parfaitement, il ne saurait pas le refaire ? Qui pourrait fixer une limite à la toute-puissance de Dieu ? »

Mais, passons....

La deuxième partie de ce grand drame lapidaire, met en mouvement la séparation des bons et des méchants, opérée par l'archange S. Michel, dans une scène symbolique, appelée le pèsement des âmes.

Il fallait donner une forme visible, pour parler à la foule, à cette appréciation de nos actes et de nos œuvres, devant la justice de Dieu. L'idée de balance s'imposait. Voici comment est rendue cette pensée, par le ciseau de l'artiste.

Le prince de la milice céleste, S. Michel, occupe

la première place. Ainsi le porte la tradition chrétienne. *Sed signifer sanctus Michaël representet eas in lucem sanctam.* Il tient dans ses mains la balance de la justice de Dieu. D'un côté, dans un des plateaux, un petit personnage supplie, les mains jointes ; dans l'autre, ce personnage a déjà dépouillé la forme humaine, pour prendre celle d'un démon. Satan s'empare de lui, pendant qu'un autre ange déchu, cherche à faire pencher du mauvais côté, le plateau de la balance.

Cette tromperie est la traduction de cette parole du Christ : *Mendax est, et pater ejus.* Satan est menteur, et père du mensonge.

A droite, une longue file d'élus regardent le Sauveur avec un bonheur ineffable, et se dirigent, sous la conduite des anges, vers la Jérusalem céleste. A gauche, une longue suite de réprouvés, de tout rang, confondus, pêle-mêle, abattus, consternés, enchaînés, sont conduits, la corde au cou, par un démon au rire satanique, pendant qu'un autre démon, plus hideux encore, les pousse de l'épaule.

Je passe sur les détails : tout cela est fait de main de maître, parle, et donne le frisson.

A mesure que nous approchons du dénouement, l'intérêt augmente.

Voici le troisième acte.

Le Christ est debout sur son tribunal ; la terre

lui sert d'escabeau. Son visage est grand et sévère. Il montre ses plaies. Autour de lui, deux anges présentent les instruments de la passion : la croix, les clous, la lance, la couronne d'épines. Les élus sont à sa droite ; les réprouvés à sa gauche.

N'est-ce pas la reproduction de cette page évangélique ? « Le signe du Fils de l'Homme apparaîtra dans le Ciel, et le Fils de l'Homme viendra lui-même sur les nuées du Ciel, avec une grande majesté : les anges seront autour de lui ; il siégera sur son trône, et toutes les nations seront devant lui, et il mettra les bons à sa droite, et les méchants à sa gauche. »

A ce tableau évangélique, le moyen-âge a ajouté un spectacle sublime : celui de *St Jean Baptiste* et de la *Ste Vierge Marie*. L'un et l'autre sont à genoux, aux pieds du Sauveur, dans l'attitude la plus profonde de la prière....

Ah ! je comprends ! le juge suprême peut porter la malédiction suprême contre les réprouvés. Il a tout fait pour les sauver ! En effet, le Christ peut leur dire : « Vous avez eu, pour vous guider, Moïse et les prophètes, les apôtres et les évangélistes, mon S. Précurseur. Vous avez eu, pour racheter vos fautes, mon sang, mes plaies, mes douleurs, ma vie. Vous avez eu pour vous aider, dans la lutte, les anges, les saints, la Vierge Marie, ma Mère et

la vôtre. Qu'est-ce que je pouvais faire de plus ? J'ai épuisé les abîmes de l'amour ! »

Or, quand Dieu a épuisé les abîmes de l'amour, il ne reste plus pour l'homme qu'une rupture éternelle avec Dieu : la damnation éternelle !...

Sainte Marie, priez pour nous !

.....
Terminons par quelques détails.

Les voussures, qui couronnent ces différents tableaux et qui abritent la porte, représentent, ici, la cour céleste, là, le royaume maudit.

Pour peindre ce dernier, le sculpteur a recours à un labyrinthe de lignes tourmentées ; c'est un désordre, un chaos, *nullus ordo inhabitat* ! C'est un effroyable entassement de serpents, d'animaux immondés, de damnés, de démons assis sur des monceaux de réprouvés, poussant des cris féroces, à la vue du désespoir des damnés.

Ce sont les cavaliers de l'Apocalypse qui parcourent, au triple galop, ce champ de la dernière bataille.

C'est l'enfer qui s'ouvre, comme la gueule d'un lion, *de ore leonis*. Quelle scène !...

C'est la paix, au contraire, *tranquillitas ordinis*, le calme, la sérénité qui règne du côté des élus. La cour céleste occupe tout le haut des voussures de la porte. Elle est composée de tous les chœurs des anges, et de tous les saints de l'Ancien et du Nou-

veau Testament : spectacle grandiose et sublime. Une double couronne d'anges occupe le premier et le deuxième cordon. Ils sont disposés de manière à former une auréole animée autour du Christ. Quelle grâce ! quelle vérité ! quelle candeur dans ces têtes juvéniles qui font rêver !...

Ce qui est digne d'attention, dans la sentence finale, c'est la manière dont elle est motivée par le Christ :

« Venez, les bien-aimés de mon Père... car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu ; j'ai été prisonnier, et vous m'avez visité..... »

« Et les élus lui diront : Quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim, soif ; nu ; prisonnier ? »

« Et le Christ leur répondra : Ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

« Et il dira aux réprouvés : « Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel : car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'ai été prisonnier, et vous ne m'avez pas visité. »

« Et les réprouvés lui diront : Quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim, soif ; nu ; pri-

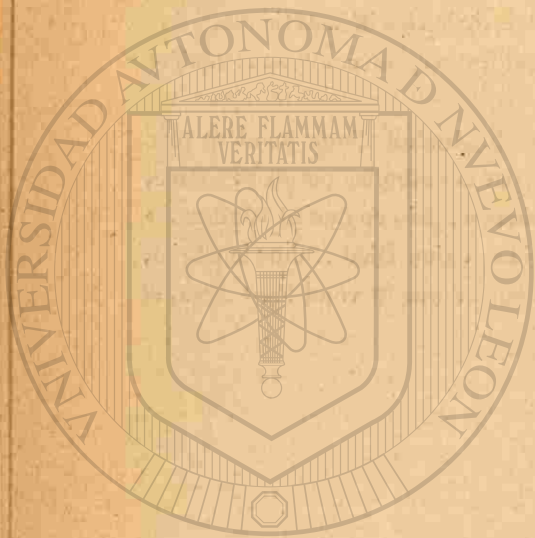
sonnier ? Et le Christ leur répondra : Ce que vous avez refusé au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous l'avez refusé ».

En d'autres termes : « Venez, vous qui avez pratiqué les saintes lois de la charité chrétienne. »

« Allez, vous qui les avez méconnues et foulées aux pieds. »

Ce que S. Augustin traduit d'une manière plus laconique encore, par ces simples paroles : « *Ama, et fac quod vis* ; aime, et fais ce que tu voudras. »

Oui, chrétien, aime... aime Dieu... aime le Christ, aime sa Mère, et fais ce que tu voudras. « *Ama, et fac quod vis.* »



XXVIII

*Omnia in figuris contingebant
illis.*

Tout était figure de l'avenir.

Sur le déclin du XIII^e siècle, on voyait dans la rue du Fouard, confondu avec les écoliers, un homme d'un âge mûr, qui suivait, avec une attention ravie, les savants syllogismes du professeur Séguier. Souvent aussi, on le rencontrait à Notre-Dame. Son enthousiasme était grand, en présence de la basilique nouvelle qui s'achevait alors.

Le génie immortel de Dante (car c'était lui) était fait pour saisir tout ce qu'il y avait de sublime dans cette création du génie Français inspiré par la foi. Je tiens à le répéter, l'école ogivale est d'origine française.

C'était une époque bien remarquable que celle où Jehan de Chelles construisait la façade du midi de Notre-Dame ; où Pierre de Montereau élevait cette châsse de pierre, qui se nomme la Sainte Chapelle, sur l'ordre de S. Louis ; où S. Thomas

d'Aquin écrivait la Somme Théologique ; où Dante chantait sa divine Comédie.

Tous ces noms divers touchent à Notre-Dame. Frère Thomas, en particulier, comme on l'appelait alors, annonça la parole de Dieu dans ces murs. Dante y puisa plus d'une de ses inspirations harmonieuses, qui ravissent, dans les pages où il parle du Purgatoire et du Ciel.

Et puis, n'est-ce pas le même sentiment qui animait ces fiers génies ? L'amour du Christ et de sa Mère !...

Voulez-vous que nous assistions, ce soir, à une de ces doctes leçons, sur l'art nouveau et sur le symbolisme chrétien, qui enchantaient si fort le poète de la langue de Si ?

Refaisons, par la pensée, cet auditoire si original de la rue du Fouard, qui est là, tout près de nous. Des écoliers venus de tout l'univers, aux costumes variés, sont assis modestement au milieu de la rue, sur la paille, qui leur sert de banc. On n'était pas difficile alors ; et, cependant...

C'est ainsi qu'on les voit encore sur les bas-reliefs de la porte St-Etienne.

Le Maître est debout ; il regarde Notre-Dame.

« Dieu, dit-il, s'est bâti à lui-même un temple, et ce temple, c'est l'univers, image imparfaite et finie de la perfection parfaite et infinie, qui est Dieu lui-même.

« L'homme a voulu aussi élever un temple à Dieu ; et ce temple, c'est l'Eglise chrétienne, image imparfaite de l'univers.

« Afin que le temple, élevé par la main de l'homme ressemblât davantage à celui qui a été créé par la main de Dieu, l'homme a dû réunir l'infini des formes, par l'architecture, et l'infini des couleurs, par la peinture et les vitraux aux mille reflets.

« Tout se coudoie, là, comme dans l'univers : la mort à côté de la vie ; le berceau à côté de la tombe ; le Ciel avec ses splendeurs, la terre avec ses luttes et ses maux. Au-dessus de cette mystérieuse obscurité, qui règne à la base, apparaissent les célestes lumières, qui arrivent par mille baies, ouvertes du côté du Ciel.

« Ces éblouissantes clartés nous rappellent cette lumière éternelle, qui n'a pas de déclin. *In lumine tuo videbimus lumen.*

« Autant qu'on peut comparer les choses de ce monde à celles de l'autre vie, on peut dire que le Ciel a la forme d'une immense rose, ce symbole de la beauté et de la charité : cette rose est portée sur une croix, qui étincelle de toutes les splendeurs célestes.

« Les élus forment les feuilles de cette rose immense, roses eux-mêmes, éblouissants de blanc et d'éclat.

« L'Église chrétienne a pris aussi, autant qu'elle le peut, la forme d'une rose, au moins dans ses détails ; elle repose aussi sur la croix.

« Par sa beauté et son langage, elle rappelle cette fleur céleste. Mais, c'est la rose de la terre, la rose avec ses épines, avec ses feuilles, roses aussi, qui se fanent souvent, tombent et disparaissent.

« Les esprits célestes, comme des essaims innombrables, montent et descendent à travers les feuilles de la rose éternelle, semant la paix et l'amour, qu'ils viennent de puiser à la source infinie : ils en parcourent les rangs, et, loin d'en obscurcir la lumière, ils l'inondent de leurs propres rayons ; puis, ils reviennent à cette ruche infinie, où demeure à jamais leur cœur et leur amour.

« Les âmes chrétiennes, comme les esprits célestes, viennent en essaims nombreux et parcourent les feuilles de la rose de la terre ; ils viennent puiser, à la source de la vie, la force et l'amour qu'ils répandent ensuite sur leurs pas.

« Si la lumière qui nous arrive du côté du Ciel, par toutes les verrières, est l'image de la lumière éternelle ; les personnages qui se détachent sur cet azur humain, créé par la main du génie, nous rappellent le souvenir des grandes figures d'autrefois qui règnent aujourd'hui auprès de Dieu.

« Nos églises ogivales sont partagées en trois

zones éclatantes, semblables à une triple voie lactée, pleine de suavité et de douceur.

« La première de ces zones, immense guirlande de fleurs étincelantes, est tout entière consacrée aux grands faits de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont le Christ est la pierre angulaire. *Petra angularis*.

« L'édifice de la loi ancienne et celui de la loi nouvelle, s'appuient sur le Christ, *qui facit utraque unum*, et forment ainsi un seul et unique Testament, à marche double et parallèle à travers les siècles. L'Ancien Testament nous montre la vérité, sous le voile des figures ; le Nouveau Testament nous la fait voir, à travers les ombres des mystères. Ce n'est que dans le Ciel que nous la verrons en elle-même, face à face, telle qu'elle est, *facie ad faciem*.

« Tout était figure et allégorie, nous dit S. Paul, dans la Loi ancienne. Tout, dans sa réalité historique, avait un sens prophétique de l'avenir.

« Quatre fleuves partant de la même source, arrosent le Paradis terrestre et y portent la vie et la fécondité.

« Quatre évangélistes arrosent ce jardin de l'époux, qui s'appelle l'Église chrétienne, et y répandent la vie nouvelle : la foi, l'espérance et la charité.

« Abel offre des victimes agréables au Seigneur. Il succombe sous les coups de son frère Caïn, et son sang crie vers le Ciel !

« Le Christ, en venant en ce monde, s'offre en victime à son Père. Il succombe sous les coups de son frère, le peuple Juif, et son sang crie aussi vers le Ciel, mais avec plus d'éloquence que celui d'Abel, *melius loquentem quam Abel*.

« Dieu accepte le pain et le vin, que lui présente son prêtre, le roi de justice, Melchisédech.

« Dieu accepte le pain et le vin, que lui présente le nouveau roi de justice, le Christ, Fils de Dieu, devenu la nourriture céleste de ses enfants de la terre.

« Isaac porte sur ses épaules le bois de son sacrifice, et c'est son père qui doit le frapper.

« Le Christ porte sur ses épaules le bois sur lequel il doit souffrir, et c'est son Père qui le condamne à la mort.

« Les Hébreux mangèrent la manne dans le désert, et ils sont morts !... Celui qui mangera la manne nouvelle, vivra éternellement.

« David terrasse le géant Goliath, ennemi juré du peuple Hébreux. Le Christ terrasse l'antique serpent, ennemi juré du genre humain.

« Mais, de même que Moïse a élevé le serpent d'airain, dans le désert, il faut que le Fils de l'Homme soit élevé, et que sa vue réjouisse la terre.

« Et de même que Jonas passera trois jours et trois nuits dans le sein d'un monstre marin, le Fils de l'Homme passera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre, pour en sortir vivant, le troisième jour, triomphant de l'enfer, du péché et de la mort.

« Sara, Rachel, Débora, Judith, Esther, ces femmes fortes de l'Ancien Testament, ne font-elles pas connaître quelques traits de la femme forte par excellence de la nouvelle alliance : la Vierge Marie, qui a écrasé la tête du serpent ?...

« La nature a aussi ses symboles. Le Christ se montre à nous, dans l'amande mystique. L'amande a une enveloppe dure. Son fruit fournit à la fois nourriture, huile et lumière. Le Christ a son enveloppe dure et matérielle : son corps. Et dans cette enveloppe, se trouvent aussi lumière, huile et nourriture...

« La seconde guirlande est consacrée aux saintes femmes, aux vierges et aux martyrs. Elle est un peu effacée, et se trouve derrière la galerie du Triforium. La vie de la femme, quoique grande devant Dieu, doit être effacée devant le monde. ®

« Cette galerie chante Clotilde, gagnant le cœur de son époux à la foi chrétienne; Bathilde, fondant l'abbaye de Jumièges; Radegonde, dans sa solitude de Poitiers; Geneviève, arrêtant Attila, le fléau de

Dieu.... et toutes ces légions célestes qu'a illustrées le sexe de la Mère de Dieu.

« La troisième guirlande est plus rapprochée de nous ; elle fait le fond de toutes les chapelles. Ses verrières disent : S. Eloi, patron de tous les orfèvres en gros ou en fin, et de tous ceux qui manient le marteau et s'occupent des chevaux ; S. Nicolas, protecteur des mariniers ; S. Honoré, des boulangers ; S. Luc, des artistes ; S. Côme, des médecins ; S. Yves, des hommes de loi ; S. Jean Porte-Latine, des imprimeurs ; en un mot, tous les saints patrons, qui veillent sur ceux qui travaillent, et gagnent ainsi noblement le pain du jour. Les maîtres de chaque corporation, avec leurs ouvriers, sont à leurs pieds et leur rendent hommage. C'est le Ciel qui se penche vers la terre, et la terre qui crie vers le Ciel »....

Et le Maître continuait ses explications, devant un auditoire enthousiaste. Puis, les disciples se dispersaient partout dans l'Europe, et répandaient ces idées fécondes : et l'Europe, grâce au génie français, se couvrait de merveilles.

Telles furent jadis les verrières de Notre-Dame. Hélas ! cela n'existe plus aujourd'hui, par la maladresse d'un savoir incomplet.

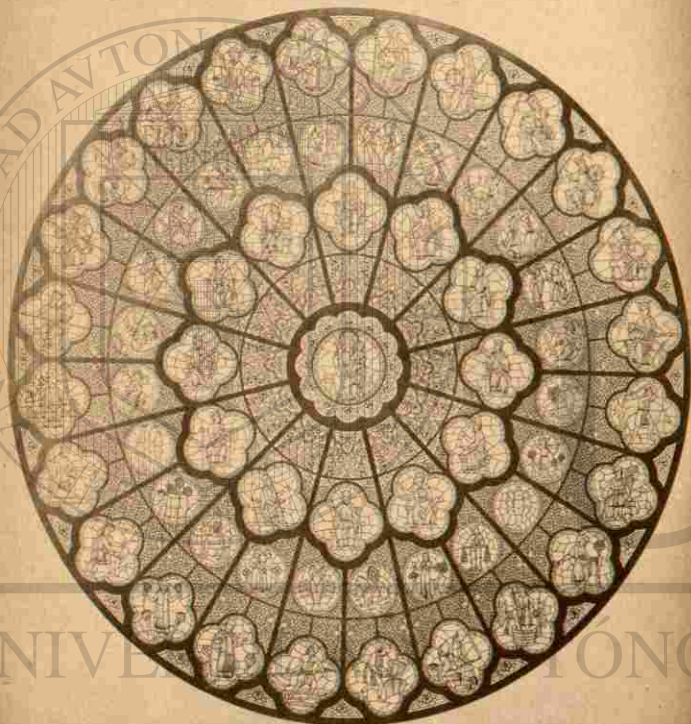
Heureusement, la métropole a conservé la partie la plus belle de ses anciens vitraux : ses trois roses.

Dans la rose du midi, à la porte S. Etienne, le Fils de Dieu est au milieu des apôtres, des martyrs et des saints ; les anges apportent des couronnes aux vainqueurs. C'est le triomphe du Christ au Ciel.

Dans la rose du nord, à la porte du Cloître, c'est le triomphe de sa Mère. La Vierge Marie est au milieu des patriarches, des prophètes et des rois de Juda, qui lui rendent hommage.

Dans la rose du couchant, à la porte centrale, c'est le triomphe de Marie ici-bas. Marie tient son Fils dans son giron ; le monde et les astres sont à ses pieds ; les prophètes l'entourent et parlent d'elle ; elle porte un sceptre aux armes de France ; au-dessus de sa tête, les vertus combattent les vices et lui forment une auréole de gloire.....

N'oublions pas, si nous voulons plaire à la Mère de Dieu, que cette dernière auréole doit être la nôtre.....

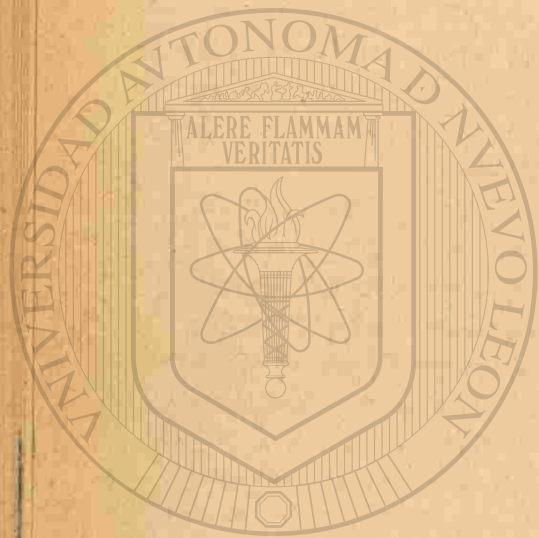


GRANDE ROSE DU COUCHANT

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





XXIX

*Tanquam scintillæ in arundineto
discurrent.*

Elles brillent comme des étincelles de rosée, au milieu de la prairie.

Je vous propose de faire ce soir, avec moi, une visite à ces sœurs princières de Notre-Dame de Paris, qui ont pour nom : Notre-Dame de Reims, Notre-Dame d'Amiens, Notre-Dame de Chartres ; et, comme je sais que la proposition est acceptée, nous allons nous mettre en route immédiatement.

Le dragon moderne, qui dévore la pierre et qui respire la flamme, agite ses ailes puissantes : il fait entendre son sifflement strident ; il vole ; il dévore l'espace, et nous avec lui.

Nous atteignons bien vite les confins du pays des Rémois, et la capitale du monde carlovingien. ®

Attila fut arrêté, là, dans les plaines catalauniques, et ses hordes y furent écrasées. Sainte Geneviève avait déjà éloigné de Paris ce fléau de Dieu. Geneviève fut longtemps, et reste encore le rempart assuré contre tous les fléaux.

Le pâtre de S. Simon, élevé par les moines d'Aurillac, Gerbert, cet homme à l'immense savoir, fut écolâtre de Reims, dans sa jeunesse. Plus tard, il monta sur le siège de S. Remi, et, d'un bond, sur celui de Saint Pierre, sous le nom de Sylvestre II.

Saluons, en passant, le premier pape français.

Mais, voilà : l'église du sacre dressée, à l'horizon, ses tours majestueuses et harmoniques. Elle nous rappelle encore la forteresse puissante, dans ce pays qui servit tant de fois de passage à l'invasion....

Nous voici sur le parvis de Notre-Dame de Reims. L'admiration est grande. L'œil contemple, et la parole expire.

C'est ici, comme à Notre-Dame de Paris, la grande donnée chrétienne. « L'histoire de Marie et ses triomphes au Ciel; l'histoire du Christ et son triomphe sur la croix; l'histoire de l'Eglise et son triomphe au jugement dernier ».

Le Fils de Dieu est glorifié par sa Mère, et l'un et l'autre, comme un second univers, chantent la gloire de Dieu.

Reims, c'est un *Te Deum* écrit avec la pierre; c'est cet acte suprême de la religion, qui s'appelle l'acte de foi.

Elevons nos regards, et nos cœurs avec eux, *sursum corda*. Quel spectacle et quels souvenirs !....

Clovis s'avance vers le baptistère; Clotilde est à

ses côtés. Les Francs suivent en grand nombre. Remi prend l'urne sainte et verse l'eau qui régénère. La foule se presse; le diacre ne peut en franchir les rangs épais. Une colombe descend du ciel, et apporte cette ampoule mystérieuse, contenant l'huile qui, désormais, servira au sacre des rois.

Quoiqu'il en soit de la vérité historique de ces faits, il est certain que Dieu se mêla de faire nos rois chrétiens.

Le fier sicambre s'adoucit sous la main de Remi, sans perdre tout à fait son caractère farouche, et la paix se fit à Reims, entre le vainqueur et les vaincus.

La colombe apparaît ici, comme après le déluge. Elle annonce que l'inondation des barbares s'arrête, que les peuples de la Gaule ne feront plus qu'un seul peuple, dans l'unité de la foi. Enfin, avec le baptême de Clovis, la France est baptisée la fille aînée de l'Eglise, et son royaume devient celui de Marie....

A droite et à gauche du vainqueur de Tolbiac, se déroule, en longue file, une superbe procession de rois, qui viennent, comme Clovis, recevoir l'huile de leur consécration, à Reims....

Et, maintenant, franchissons le seuil de la vieille basilique. La nef s'ouvre devant nous, profonde comme l'éternité, avec les chapelles nombreuses

qui se promènent autour d'elle, comme des satellites autour du soleil ; avec sa voûte suspendue entre le ciel et la terre, haute comme les montagnes, légère comme l'air ; avec sa rose resplendissante de mille couleurs, inondée de torrents de lumière ; avec tous ses personnages muets et éloquents, qui se meuvent dans son immensité.

L'imagination s'exalte à la vue du chœur. C'est là qu'étaient sacrés les souverains. Le passé se réveille ; une multitude innombrable se lève : rois, princes, évêques, archevêques, chevaliers, guerriers, moines, abbés, artisans, bourgeois, nobles et roturiers.

Voici Charles VII : il triomphe, il est vainqueur. Quels tressaillements enthousiastes ! Qui ne se sent ému à ce souvenir !....

Jeanne est là, avec son drapeau triomphant ; il faut qu'il soit à l'honneur puisqu'il a été à la peine. Salut, noble héroïne de Vaucouleurs ! Du haut du Ciel, protège cette France que tu as tant aimée...

Soixante fois ce grand spectacle s'est renouvelé à travers les siècles... On ne veut plus de cela, aujourd'hui ; on a brisé la sainte ampoule.. Est-ce que les couronnes sont plus solides ? et les pouvoirs ne sont-ils pas balayés, comme la poussière, sous le vent des passions humaines ?....

Adieu, illustre capitale des Carlovingiens, église

du sacre, ville de S. Remi, de Gerbert et de Jeanne d'Arc.

Notre-Dame de Reims, priez pour nous !

Mais, le dragon moderne a sifflé une seconde fois.

Hâtons-nous, notre course doit être longue, et le temps est court...

Sur la terre brûlante du grand promoteur des croisades, dans ces vastes plaines, d'où partit Pierre l'Ermite, un aigle altier et fier a abattu son vol ; ses pieds touchent à peine la terre. Une de ses ailes se relève ; il semble vouloir reprendre son essor, et, de son regard, il défie le soleil.

Cet aigle, c'est Notre-Dame d'Amiens. Son vêtement est léger comme le duvet de l'oiseau ; son corps fort et vigoureux, comme celui du roi des airs ; son aile, c'est sa flèche qui s'élève vers le ciel ; ses yeux, ce sont ses verrières qui scintillent, comme les gouttes de rosée au milieu des champs. Quelle allure svelte et dégagée ! Il semble qu'elle vole plutôt qu'elle ne marche, à travers les siècles qui se succèdent.

La première personne que j'aperçois, c'est le Christ ! Ce mélange de douceur et de fermeté, de gravité sans tristesse, donne à cette physionomie une apparence céleste et divine. C'est un être au-dessus de l'humanité. Le Bon Dieu d'Amiens, comme

on l'appelle, est beau, comme doit l'être le Fils de Dieu. D'une main, il appelle la foule qui passe et, de l'autre, il l'invite à entrer dans le sanctuaire. Autour de lui, se rangent le chœur de ses Apôtres, les hiérarchies célestes, et les vertus chrétiennes personnifiées, vertus nouvelles qu'il a apportées à la terre. Les prophètes, par leur présence, lui rendent témoignage, et attestent que le Christ est bien le Messie promis au monde.

Si la première place est au Fils, la deuxième est à la Mère. Deux portes sont réservées à la Vierge, comme à Notre-Dame de Paris.

Sur une des portes occidentales, Marie est debout ; dans une attitude grave ; elle étend la main. C'est une grâce qu'elle accorde. L'Enfant divin est dans ses bras ; sa pose, comme celle de sa Mère, est calme et digne : il lève la main pour bénir. Marie, ressemblable, là, à une souveraine qui reçoit les hommages et daigne y répondre. De son pied, elle écrase la tête du dragon ; et, sur le piédestal qui la porte, Adam et Eve rappellent, comme à Notre-Dame de Paris, la chute, et le rôle de Marie dans l'Œuvre de Dieu.

A la porte du midi, Marie considère son enfant qui porte le monde dans ses mains, tout heureuse de s'occuper de lui. Des chérubins tiennent une couronne sur sa tête. Tout autour, les anges et les hommes entonnent un saint concert.

A la porte du couchant, c'est Marie, Mère de Dieu ; ici, à la porte du midi, c'est Marie, Mère des hommes.

Le portail du couchant nous ouvre les sombres profondeurs de la nef, et nous conduit, par degrés, jusqu'au sanctuaire ; le portail du midi, consacré tout entier à Marie, nous y introduit directement. La sagesse ne nous mène à Dieu que par degrés ; l'amour nous y jette d'un bond !

Si Reims, c'est la foi, Amiens, avec sa flèche aérienne, c'est l'espérance, qui nous emporte avec elle dans les régions éternelles.

Notre-Dame d'Amiens, priez pour nous !

Encore une étape, et nous arrivons au port.

Les voyages sont rapides aujourd'hui. Le dragon moderne a sifflé pour la troisième fois. Nous allons à toute vapeur.

La plaine se couvre de forêts de plus en plus sombres. Ça et là, par la pensée, nous voyons errer l'ombre antique de quelques vieux druides, ces hommes du chêne et du gui sacré ; ou ces longues processions de fidèles, qui travaillent à bâtir la maison du Seigneur et de sa Mère. C'est à Chartres que l'on commença à construire des églises pour l'amour de Dieu.

Enfin, nous voilà sur les terres mystérieuses des Carnutes.

Salut, pays chartrain : c'est ici que nos aïeux élevèrent un autel à la Vierge, qui devait enfanter. *Virgini parituræ.*

Sur une haute colline, consacrée depuis des siècles à la religion, le géant du moyen-âge se tient debout, et lève ses deux grands bras dans les airs, au-dessus de sa tête, nous montrant le Ciel, où l'Eglise conduit.

Mais, il semble que l'air lui a manqué, et, malgré sa puissance, on sent qu'il n'a jamais acquis son plein développement.

S'il a perdu sa jeunesse, il n'a rien perdu de sa force et de sa sublime majesté. Il semble s'imposer en souverain sur cette vaste contrée, qui s'étend à ses pieds. Sa voix grave et solennelle dit, dans un ton céleste, la création de l'univers, le Paradis terrestre, le serpent tentateur, les chérubins au glaive de flamme, la grande promesse d'un Rédempteur, les prophètes, la venue du Messie au milieu de nous, les apôtres, les martyrs et les saints.

Elle dit les sciences et les arts, les vertus et les vices. Elle dit surtout le Christ, Dieu fait homme, et la Vierge Marie, sa divine Mère et la nôtre.

Sur les replis sinueux de son corps robuste, et dans les plis de sa toge merveilleuse, plus de quatre mille personnages prennent place, comme sur la scène du monde. Chacun a son rôle dans ce

grand drame de l'univers, qui doit chanter la gloire du Créateur. Et, malgré la rigidité de la pierre et la fixité du marbre et du bois, tous ces êtres divers parlent, et disent ce qu'ils doivent dire. C'est le concert le plus grand, le plus beau et le plus unanime.

Sous les voûtes mystérieuses de la crypte, éclairée par des milliers de lampes, et qui parlent par leurs sombres profondeurs, des flots humains viennent implorer sans cesse la Vierge Marie, dans un de ses plus antiques sanctuaires, et, en sortent emportant la consolation, la joie et l'espoir.

Henri IV vint se faire sacrer à Chartres ; les ligueurs étaient maîtres de Reims....

Si Amiens, c'est l'espérance, Chartres, c'est la charité !

Notre-Dame de Chartres, priez pour nous !...

Or ces gigantesques monuments, ces œuvres dont la puissance effraie même le génie moderne, ne sont pas dus à la magnificence des grands de ce monde : ce furent de modestes artisans, des ouvriers honnêtes et pieux, des bourgeois reconnaissants, qui fournirent les énormes ressources, exigées par la construction de ces temples géants.

Notre-Dame de Reims, Notre-Dame d'Amiens, Notre-Dame de Chartres, ce sont bien les trois sœurs de Notre-Dame de Paris ; c'est le même air

de famille ; la même pensée, la pensée chrétienne, l'idée chevaleresque et française ; la même source, la Bible ; la même règle, l'autorité de l'Eglise ; le même modèle, l'univers ; la même force, un art indépendant ; le même amour de la vérité, du vrai et du beau ; la même *stature*, le même *port*, les mêmes *voutes*, le même vêtement, les mêmes hardieses, le même cachet, les mêmes tours, les mêmes flèches aériennes, le même but enfin : la gloire du Christ et de sa Mère.

Notre-Dame de Reims, puissante comme une citadelle, c'est une Reine pleine de majesté.

Notre-Dame d'Amiens, aérienne comme l'oiseau, c'est un aigle au vol fier et altier.

Notre-Dame de Chartres, mystérieuse comme les profondeurs des forêts vierges, c'est un géant...

Et toi, Notre-Dame de Paris, tu as aussi le port d'une souveraine ; tu as l'allure et la sublimité des aigles ; tu es profonde comme le mystère et forte comme les géants ; tu as ta flèche qui se perd dans les nues, et tes tours admirables ; et, si tes bras ne s'élèvent pas au-dessus de ces tours, c'est que tu les as repliés sur ta poitrine, pour servir de bouclier à tes enfants.

Oh ! Notre-Dame de Paris, vois-tu, je t'aime ! Tu es pour moi la foi, l'espérance et la charité !

Notre-Dame de Paris, priez pour nous !

XXX

Maria de qua natus est Jesus.

De Marie est né Jésus.

Entre tous les caractères qui distinguent la Vierge Marie du reste des créatures, il n'en est pas de plus marquant que celui-ci : C'est la Mère de Jésus.

Voilà la source de toutes ses grandeurs, de tous ses privilèges, le fondement de toutes ses gloires, ce qui lui donne une place à part dans l'univers, la met au-dessus de tout être créé, des hommes et des anges, et l'élève jusqu'aux confins de la divinité. *Attingit fines divinitatis.*

Aussi, c'est là le signe traditionnel, ce qu'un homme d'un grand savoir appelle : *sa caractéristique*. Nos pères dans la foi n'osaient pas offrir à nos regards la Mère sans le Fils. Pour eux, c'eût été la découronner et l'amoindrir aux yeux de ses enfants de la terre.

Assise d'abord, telle que nous la voyons au tympan de la porte Ste Anne, dans les monu-

de famille ; la même pensée, la pensée chrétienne, l'idée chevaleresque et française ; la même source, la Bible ; la même règle, l'autorité de l'Eglise ; le même modèle, l'univers ; la même force, un art indépendant ; le même amour de la vérité, du vrai et du beau ; la même *stature*, le même *port*, les mêmes *voutes*, le même vêtement, les mêmes hardieses, le même cachet, les mêmes tours, les mêmes flèches aériennes, le même but enfin : la gloire du Christ et de sa Mère.

Notre-Dame de Reims, puissante comme une citadelle, c'est une Reine pleine de majesté.

Notre-Dame d'Amiens, aérienne comme l'oiseau, c'est un aigle au vol fier et altier.

Notre-Dame de Chartres, mystérieuse comme les profondeurs des forêts vierges, c'est un géant...

Et toi, Notre-Dame de Paris, tu as aussi le port d'une souveraine ; tu as l'allure et la sublimité des aigles ; tu es profonde comme le mystère et forte comme les géants ; tu as ta flèche qui se perd dans les nues, et tes tours admirables ; et, si tes bras ne s'élèvent pas au-dessus de ces tours, c'est que tu les as repliés sur ta poitrine, pour servir de bouclier à tes enfants.

Oh ! Notre-Dame de Paris, vois-tu, je t'aime ! Tu es pour moi la foi, l'espérance et la charité !

Notre-Dame de Paris, priez pour nous !

XXX

Maria de qua natus est Jesus.

De Marie est né Jésus.

Entre tous les caractères qui distinguent la Vierge Marie du reste des créatures, il n'en est pas de plus marquant que celui-ci : C'est la Mère de Jésus.

Voilà la source de toutes ses grandeurs, de tous ses privilèges, le fondement de toutes ses gloires, ce qui lui donne une place à part dans l'univers, la met au-dessus de tout être créé, des hommes et des anges, et l'élève jusqu'aux confins de la divinité. *Attingit fines divinitatis.*

Aussi, c'est là le signe traditionnel, ce qu'un homme d'un grand savoir appelle : *sa caractéristique*. Nos pères dans la foi n'osaient pas offrir à nos regards la Mère sans le Fils. Pour eux, c'eût été la découronner et l'amoindrir aux yeux de ses enfants de la terre.

Assise d'abord, telle que nous la voyons au tympan de la porte Ste Anne, dans les monu-

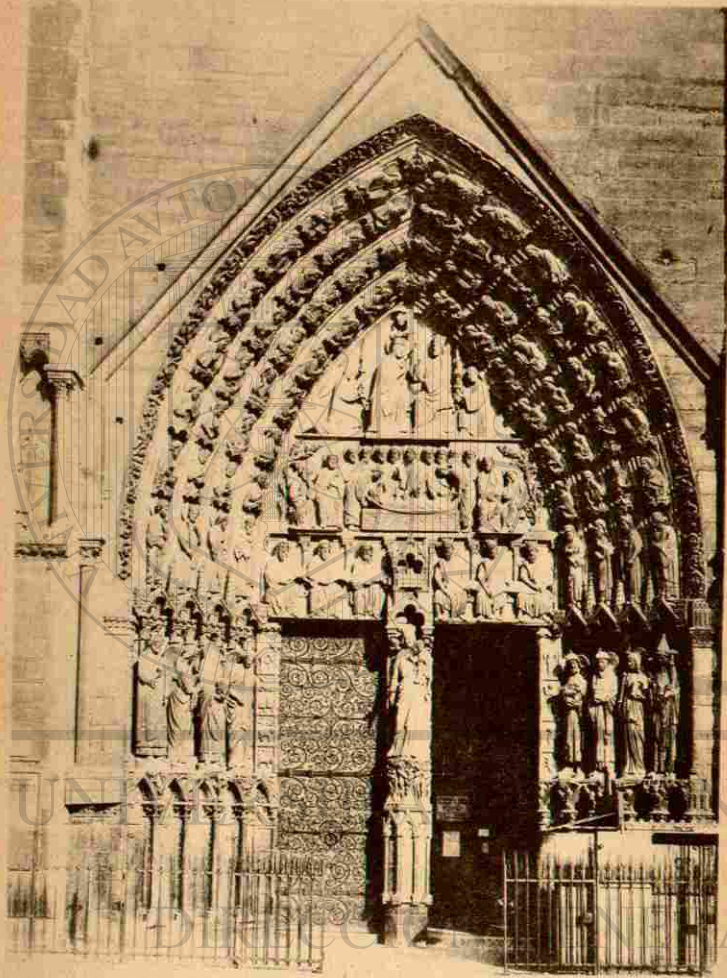
ments primitifs, elle porte son Fils dans son giron ; c'est le siège de la sagesse, *sedes sapientiæ*. Plus tard, pour des raisons architecturales, elle apparaît debout, comme nous la voyons à la porte du Cloître, et à la porte de la tour du nord, sur le pilier trumeau ; mais, son Fils est toujours dans ses bras, avec le nimbe divin, qui révèle une personne divine, et qui atteste par là, que Marie est bien la Mère de Dieu.

C'est cette porte de la tour du nord, appelée porte de la Vierge, qui va nous permettre de résumer ces entretiens, et de dire un dernier mot sur les grandeurs de Marie.

Mettons-nous, par la pensée, en face de cette entrée majestueuse et éloquente, le plus bel arc de triomphe sorti de la main des hommes en l'honneur de Ste Marie, comme on disait alors.

Sur le pilier trumeau, une femme tient un enfant dans ses bras, c'est une mère ; un lis à la main, c'est une vierge ; une couronne sur la tête, c'est une reine. Autour de la tête de l'enfant, apparaît le nimbe divin, cet enfant est Dieu. Cette femme, cette vierge, cette mère, c'est donc la Mère de Dieu.

Elle écrase le dragon sous ses pieds ; c'est la nouvelle Eve. *Et ipsa conteret caput tuum*. Autour d'elle, se déroule le grand drame des choses. Ici,



PORTE DE LA VIERGE
Couchant. — Façade de la tour du nord

les anges fidèles s'empressent de lui rendre hommage ; là, Satan, qui a refusé de s'incliner devant le Dieu Rédempteur, tombe du Ciel, comme la foudre, au fond des abîmes, terrassé par l'Archange Michel.

Sur le socle de la statue, Adam, au sortir de son extase, reconnaît la compagne que Dieu vient de tirer d'une de ses côtes. Eve lui présente le fruit défendu. Adam accepte, et un ange chasse de l'Eden le couple prévaricateur. Mais, au-dessus d'eux, la nouvelle Eve présente le fruit de l'arbre de vie, son fils, le Fils de Dieu ; et le Fils de Dieu nous montre sa Mère, cette porte nouvelle par laquelle, désormais, on entrera au Ciel. *Janua Cœli.*

Oui, cet enfant que Marie tient dans ses bras, c'est bien le Fils de Dieu ; c'est bien Celui que la terre, la mer, les astres, adorent, chantent et révèrent : *Quem terra, pontus, sidera, colunt, adorant, prædicant.*

Et, en effet, sur les pieds droits de la porte, ici la Terre, sous la forme d'une reine puissante, lui présente ses fleurs, ses arbres et ses fruits ; là, l'Océan, sous les traits d'un matelot intrépide, lui conduit sa barque et ses monstres marins. Les douze constellations principales du ciel, forment une couronne lumineuse, et rappellent le Dieu puissant, qui a

lancé dans l'espace, ces astres merveilleux, destinés à marquer à l'homme les années, les mois, les jours et les saisons. *Ut sint in signa, et tempora, et dies, et menses.*

Les différents travaux de l'année, qui répondent aux douze signes du zodiaque, redisent cette grande leçon : que la vie présente est une vie de travail ; et nous rappellent la fuite du temps, dont le prix est l'éternité.

Mais, cette Vierge Mère qui préside à cette porte, en souveraine victorieuse, et qui est glorifiée par Celui qui est né d'elle, *Maria de qua natus est Jesus*, prend ici un titre particulier.

Ce n'est pas simplement Ste Marie ou Notre-Dame, c'est Notre-Dame de Paris. Les grands personnages qui lui font cortège, au-dessus des stylobates, dans les ébrasements de la porte, nous le disent clairement.

Vous voyez, en effet, autour d'elle, le titulaire de l'ancienne cathédrale, S. Etienne ; le titulaire de l'ancien baptistère, S. Jean-Baptiste ; les patrons du diocèse de Paris et des archidiaconés de Josas et de Brie, S. Denys et Ste Geneviève ; enfin, un roi et un pape : Charlemagne sans doute, bienfaiteur de l'Eglise de Paris, d'après une tradition, et son illustre ami, qui le sacra empereur, le pape Léon III. Charlemagne a aujourd'hui sa statue sur le parvis de Notre-Dame....

On pourrait dire aussi que, avec ces divers personnages, tous les pouvoirs viennent lui rendre hommage : le pouvoir religieux, le pouvoir civil, le pouvoir de la vertu et le pouvoir du sang.

Et tenez, nous avons vu hier que le moyen-âge aimait à rappeler les faits de l'Ancien Testament, connexes avec ceux du Nouveau, dans un parallélisme traditionnel, dont la pensée remonte à S. Paul, *omnia in figuris contingebant illis* ; que, par là, il nous montrait la liaison intime existant entre ces deux Testaments, qui ne sont, au fond, qu'un seul et unique Testament. Cette vérité est manifeste à la porte de la Vierge.

Nous venons de voir, aux pieds de Marie, la création et la chute. Regardez maintenant sur le linteau de la porte.

Vous trouvez là, un charmant petit édifice ; cet édifice renferme une châsse, décorée de plusieurs rangs de médaillons. A droite de cet édifice, trois vieillards, assis sur un même banc, la tête couverte d'un voile, pleins de gravité, marquent du doigt, sur une banderolle, un passage particulier, avec intention ; à gauche, trois rois couronnés, dans la même attitude, aux regards pleins de mélancolie, sont occupés de la même manière, et mettent aussi le doigt sur un point d'une banderolle. Dans les voussures, qui correspondent au linteau, se dres-

sent huit personnages. Ce sont des patriarches, des princes, des prophètes, des docteurs, des pontifes de l'ancienne loi.

L'explication est facile.

Cette châsse, vous l'avez déjà nommée ; c'est l'arche d'alliance, figure de la Mère de Dieu, *foederis arca*. L'arche hébraïque, faite d'un bois précieux, renfermait la verge fleurie d'Aaron, la manne et les tables de la loi.

L'arche chrétienne, la Vierge Marie, est faite avec une chair pure et immaculée. Elle a renfermé la vraie tige de l'humanité, dans son sein, la fleur de Jessé ; la manne céleste, le pain des forts, l'auteur de la loi, lui-même.

Ces rois, ces patriarches et ces pontifes, ce sont les ancêtres du Messie et de sa Mère. Le Christ, par la Vierge Marie, descendait des personnages les plus illustres et des plus grands rois de Juda.

Ces prophètes enfin, ce sont des hommes inspirés ; ils parlent entre eux du messie futur. Un d'eux compte sur ses doigts ; c'est Daniel.

Telle est la première partie de cet hymne chanté par la pierre, en l'honneur de la Vierge Marie, à la porte de la tour du nord. Elle a deux strophes, l'une pour la loi ancienne, l'autre pour la loi nouvelle : toutes deux admirables.

Mais, voici qui est plus admirable encore. C'est la deuxième partie de cet hymne.

Cieux et terre, écoutez ; et vous, pensers humains ou frivoles, faites silence. *Sursum corda* ; haut les cœurs... levez les yeux et voyez.

La Cour Céleste s'émeut ! le Fils de Dieu descend du séjour éternel. Une nuée d'esprits angéliques se range autour de lui. Tout le Ciel se lève. Depuis qu'il a apparu à S. Paul, le Christ n'est pas venu en personne en ce monde.

Qui l'appelle à cette heure ? Vous l'avez compris : son cœur de fils. Il vient recueillir, dans ses bras, l'âme de sa Mère, et présider à sa mort. Par son ordre, les apôtres sont présents, pleins de tristesse ; les anges déposent, en leur présence, dans un magnifique sarcophage, la dépouille mortelle de la Mère de Dieu, avec le respect le plus profond ; le Christ bénit sa Mère, mais, de cette bénédiction qui donne la vie...

Et, voilà que soudain le Ciel s'ouvre.... Marie reprend ce magnifique tabernacle, qui a porté le corps d'un Dieu. Appuyée sur son Fils, elle traverse les hiérarchies célestes !

« Quelle est celle qui s'avance ainsi, disent-elles, appuyée sur son bien-aimé, pleine de délices, *deliciis affluens*. » Les uns agitent leurs encensoirs ; les autres portent des flambeaux en signe d'honneur. Les prophètes, les patriarches, les vieillards : toute la cour céleste se lève sur leur passage, et

s'incline. Elle va se mettre, sur quatre rangs, autour d'un trône préparé au plus haut des Cieux. Le Christ s'assied sur ce trône et fait asseoir sa Mère sur ce même trône, à ses côtés. Un archange apporte la couronne de l'univers. Le Christ la pose sur la tête de sa Mère, et la bénit. Alors toute la cour du Roi puissant des siècles, s'écrie : Hosanna à la Mère du Christ ! Hosanna au plus haut des cieux ! Et les voûtes éternelles redisent : *Hosanna ! Hosanna..... in excelsis !*

« O Vierge, ô Mère, Fille de votre Fils, la plus humble et la plus élevée de toutes les créatures, vous qui avez ennobli à ce point la nature humaine, que le Créateur a voulu devenir votre ouvrage, souffrez que je vous adresse cette prière, avec celui qui vous a si bien connue.

« C'est dans votre sein que s'est allumée cette flamme, dont les rayons embrasent la terre. Vous êtes, pour le Ciel, un soleil de charité, et, pour la terre, une source vive d'espérance.

« Vous êtes si grande et si puissante, que celui qui souhaite une grâce et ne s'adresse pas à vous, veut que son désir vole sans ailes. Votre bonté ne vient pas seulement en aide à ceux qui demandent, elle devance souvent les vœux avec libéralité.

« En vous est la miséricorde, en vous la pitié, en

vous la magnificence, en vous, se réunit tout ce qu'il y a de bon dans la créature.

« O Reine, ô Mère, vous, qui pouvez ce que vous voulez, je vous en prie, je vous en conjure, dissipez les nuages de notre humanité, conservez nos affections pures, triomphez de nos élans terrestres », et daignez nous bénir !

Daignez bénir cet auguste Pontife, qui honore la pourpre romaine ; ce chapitre vénérable, digne héritier de tant de savoir et de vertu ; ce vaillant archiprêtre, si zélé pour votre gloire, et qui veut faire, du mois de Marie de Notre-Dame de Paris, le plus beau mois de Marie de la terre !

Bénissez ces dignes coopérateurs, qui le secondent de tout leur zèle et de tout leur dévouement. Bénissez cette paroisse, qui est la vôtre ; bénissez ces anges de la terre qui ont chanté vos louanges pendant ce beau mois.

Bénissez les pères ; bénissez les mères ; bénissez les enfants ; bénissez les présents et les absents !...

Bénissez tous ceux qui ont bien voulu concourir à ces belles fêtes consacrées à la Mère de Dieu !

Bénissez enfin, celui qui a essayé de dire vos grandeurs, *en faisant parler ce monument*, pour vous faire connaître et aimer, avec votre divin Fils !

Afin que, après avoir contemplé la vérité ici-bas,

dans la cathédrale de la terre, à travers les figures
et les ombres de l'ancienne loi, au milieu des
mystères de la loi nouvelle, nous la contemplions,
un jour, telle qu'elle est, face à face, *facie ad faciem*,
en elle-même, dans la cathédrale éternelle !

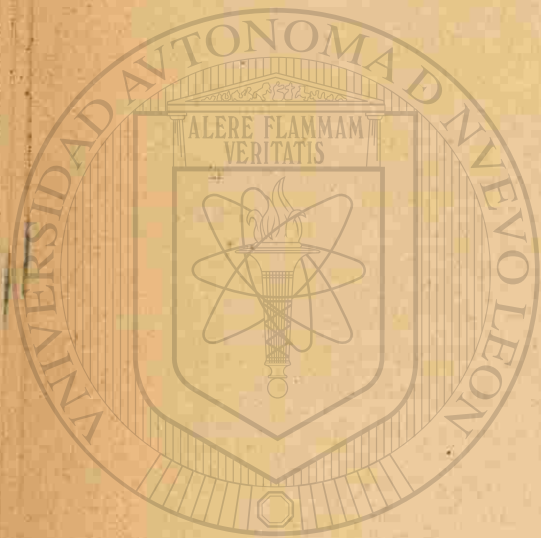
Amen.



*Monsieur le chanoine Amodru nous ayant
prêté son concours, pendant ce mois de Marie,
nous avons eu d'abord la pensée de mettre
ici les instructions, pleines de cœur et de pa-
triotisme, qu'il a prononcées ; mais, comme
elles ne rentrent pas directement dans notre
sujet, ces instructions auront une publication
particulière.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ÉPILOGUE

Ma tâche est finie. Le lecteur en conviendra : j'avais raison de dire, en commençant, que Notre-Dame de Paris était un sujet vaste comme le monde.

Le travail que j'offre au public n'est qu'une ébauche ; quelques coups de pinceau hardis jetés sur une toile sans fin. Plusieurs des horizons que je touche demanderaient des volumes : les chapelles de Notre-Dame, par exemple.

Là, sous ce titre si simple, gisent des questions palpitantes : le culte des saints, des reliques et des images ; la grande thèse des miracles, des révélations, des extases, des visions, du surnaturel tout entier, opposée aux faux prodiges accomplis par les mages de Pharaon, par les pénitents Indous, et les Apollonius de Thyane, de tous les temps :

La question de l'épiscopat et du sacerdoce catholiques, du célibat et de la virginité; de la vie dans le monde et de la vie dans le cloître; des missions catholiques, de la stérilité de l'hérésie; celle des maîtrises, des jurandes, des corporations, du patronage des saints, des rapports entre les maîtres et les ouvriers, des salaires; en d'autres termes, la question ouvrière tout entière.

Ces chapelles nous disent les apôtres et leurs disciples; les origines du christianisme dans les Gaules; les apologistes, les moines, les solitaires de la Thébaïde, leur vie d'austérité et de pénitence; les Pères de l'Eglise, les docteurs, les martyrs: tous les hommes illustres de la foi chrétienne.

Elles disent la barbarie arrêtée, le flot des invasions contenu; les cloîtres, les villes et les monastères fondés; les ponts hardis jetés sur les fleuves; les marais desséchés; les sciences, les lettres et les arts conservés: en un mot, la marche bien-faisante de la civilisation chrétienne à travers les siècles.

Un jour, s'il plaît à Dieu, nous regarderons ces chapelles en face, et nous les ferons parler à leur tour!

Quand j'ai entrepris ce travail, mon admiration pour la métropole de Maurice de Sully était grande.

Aujourd'hui, depuis que je l'ai visitée dans ses galeries intérieures et extérieures, partout, depuis ses tombeaux jusqu'à sa flèche et ses tours, mon admiration est absolue; c'est même de l'enthousiasme.

Qu'on en juge avec moi: Notre-Dame de Paris renferme plus de (14.000), quatorze mille têtes ou figures. On a employé 58 millions pour la restaurer, de nos jours; et s'il fallait refaire la seule façade jusqu'à la naissance des tours, d'après des devis établis avec le plus grand soin, il faudrait dépenser 18 millions aujourd'hui. Que coûterait la métropole tout entière?...

Quand Jehan de Chelles entreprit de reconstruire la porte de la façade du midi de Notre-Dame, il fit mettre, au soubassement, cette simple inscription:

L'an du Seigneur, 1257, au mois de février, le deuxième jour des ides, ceci a été entrepris en l'honneur de la Mère du Christ: le carrier de Chelles, maître Jehan.

ANNO. DNI. M. CC. LVII. MENSE. FEBRVARIO. IDUS.
SECONDO. HOC. FUIT. INCEPTUM. CHRISTI. GENITRICIS.
HONORE: KALLENSE. LATHOMO. VIVENTE. JOHANNE.
MAGISTRO:

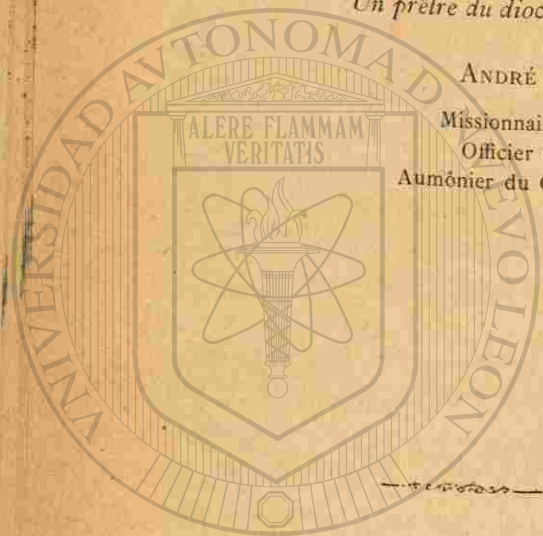
Qu'on me permette de dire, à mon tour: L'an

de grâce 1890, au mois de mai, ceci a été prêché à Notre-Dame de Paris, en l'honneur de la Mère du Christ.

Un prêtre du diocèse de Valence,

ANDRÉ FAYOLLE.

Missionnaire Apostolique,
Officier d'Académie,
Aumônier du Collège de Valence.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE



OUVRAGES ET AUTEURS CONSULTÉS

- La Bible* : Ancien et Nouveau Testament.
Les Livres liturgiques : Missel, Rituel, Pontifical, etc.
CORNEILLE DE LA PIERRE : *Commentaires*.
S. THOMAS D'AQUIN : *Œuvres théologiques*.
ST-AUGUSTIN et ST-JÉRÔME : *Lettres, Sermons*.
HONORIUS D'AUTUN : *Speculum Ecclesiae*.
LES BOLLANDISTES : *Vie des Saints*.
JEAN DE VORAGINE : *Légende dorée*.
DURAND : *Le Rational*.
DANTE : *La divine Comédie*.
MARTIN et CAHIER S. J. : *Mélanges archéologiques*.
CAHIER S. J. : *Caractéristiques des Saints*.
Inventaire général des Richesses d'art de la France, tome 1.
GUEFFIER : *Description historique des curiosités de Paris*.
L'abbé LEBEUF, tome 1.
PIGANIOL DE LA FORCE : *Description de Paris*.
DU BREUL : *Antiquités de Paris*.
DUBOIS : *Historia Ecclesiae Parisiensis* (1690).
CHARPENTIER : *Description de l'église métropolitaine de Paris*, in-folio, tome 1 (1767).
GILBERT : *Description historique de la basilique métropolitaine de Paris*, in-8° (1821).
LASSUS et VIOLLET-LE-DUC : *Monographie de N.-D. de Paris*.
DUBU : *Histoire, description et annales de la basilique de N.-D. de Paris*, in-8° (1854).
FAGUIEZ-GUST : *Inventaire du Trésor de N.-D. de Paris*.

- DE GUILHERMY : *Itinéraire archéologique de Paris.*
VIOLLET-LE-DUC : *Dictionnaire d'architecture*, 14 volumes.
Charles NORMANT : *Nouvel itinéraire.*
DE ROSSI : *Rome souterraine.*
Archives de la métropole.
Cartulaires de Paris.
Cabinet des estampes, à la bibliothèque nationale.
Bestiaires du moyen-âge.
Différentes monographies.
BACCÉZ ET VIGOUROUX, de St-Sulpice : *Manuel biblique.*
ROHRBACHER, DARRAS : *Histoire de l'Eglise.*
César CANTU : *Histoire universelle.*
HENRI-MARTIN : *Histoire de France.*
THIERS : *Histoire de la Révolution, le Consulat et l'Empire.*
ALBERT LE NOIR, DE CAUMONT, DIDRON : *Annales archéologiques.*
BOURASSE : *Dictionnaire d'Archéologie.*
JOUVE : *Dictionnaire d'Esthétique.*
GEISPIZ : *Notre-Dame de Paris.*
ADAM DE ST-VICTOR : *Poésies.*
BOSSUET : *Elévations.*
CHATEAUBRIANT : *Géné du Christianisme.*
S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE : *Poésies.*
WALLON : *De la croyance due à l'Évangile.*
DUPIN, aîné : *Mémoires.*
PLATON : *Dialogues.*
Les Traditions locales, etc., etc.



RENSEIGNEMENTS UTILES

DIMENSIONS DE QUELQUES CATHÉDRALES

	longueur	largeur	hauteur voûtes	niches ou tours
Paris.....	130 m.	46 m.	34 m.	flèche 110 m.
Reims.....	148 m.	31 m.	37 m.	tours 83 m.
Amiens.....	138 m.	32 m.	44 m.	flèche 109 m.
Chartres.....	128 m.	33 m.	34 m.	clochers 122 m.
Strasbourg.....				flèche 142 m.

(Extraits de divers auteurs).

DATES DE LA FONDATION DE QUELQUES CATHÉDRALES

Chartres a été fondée en 1029 ; Coutances, en 1030 ;
Laon, en 1114 ; Noyon, en 1134 ; St-Denys, en 1140 ;
Reims, en 1211 ; Amiens, en 1220 ; Cologne, en 1248 ;
Strasbourg, en 1277.

(Extrait de César Cantu).

DATES CONCERNANT NOTRE-DAME
DE PARIS

- 1163 Alexandre III pose la première pierre.
 1182 Henri, légat du St-Siège, consacre le maître-autel.
 1185 Le patriarche Héraclius officie dans le chœur (terminé).
 1196 Mort de Maurice de Sully.
 1218 Erection de la façade occidentale.
 1235 Construction des tours et de la galerie qui les unit.
 1225 à 1240 Modifications dans les fenêtres.
 1245 Construction des chapelles dans les contreforts.
 1257 Jehan de Chelles reconstruit le portail du midi.
 1300 Matiffas de Bucy fait faire les chapelles latérales du chœur et de l'abside.
 1700 Mutilations diverses.
 1771 Mutilations Soufflot.
 1845 à 1875 Restaurations.

(Extrait de l'inventaire des richesses d'art de la France).

DATES CONCERNANT DIVERS
PERSONNAGES

Louis VII, de 1108 à 1137; Suger, de 1082 à 1152;
 S. Bernard, de 1091 à 1153; Maurice de Sully, de 1160
 à 1196; Philippe-Auguste, de 1180 à 1223; S. Louis, de
 1226 à 1270; S. Thomas d'Aquin, de 1227 à 1274;
 S. Bonaventure, de 1221 à 1274; Dante, de 1265 à 1321;
 Duns Scot, de 1274 à 1308; Sorbon, de 1201 à 1274;
 Jean le Bouteiller, maître-imagier de Notre-Dame, 1351.

INVENTAIRE
DES STATUES ET BAS-RELIEFS

FAÇADE :

S. Marcel, S. Etienne, S. Denys.
 L'Eglise, la Synagogue (moderne).
 Galerie des rois de Juda et d'Israël (moderne).
 Galerie de la Vierge (statues modernes).
 Adam, Eve.
 La Vierge Marie entre deux anges; au pignon: ange sonnant de la trompette (ancien).
 Trois portes: Porte centrale ou du jugement; porte de la Vierge; porte Ste-Anne ou St-Marcel.
 Rose du XIII^e siècle.
 Trente-huit grandes statues en dehors des portes (modernes).
 Au sommet, les deux tours garnies d'animaux chimériques.

PORTE CENTRALE :

Statues : 159. — Bas-reliefs : 64. — Figures : 350.

Trumeau. — Le Christ docteur.

Soubassement. — Partie inférieure : La géométrie, la dialectique, la médecine, la théologie, l'astronomie, la grammaire, la musique.

Partie supérieure. — 5 prophètes.

Ebrasements. — Statues des apôtres; signes des évangélistes.

Au-dessous des apôtres. — Les vertus et les vices (ancien).

En dehors des ébrasures, à la hauteur des stylobates :

S. Christophe, Job, Sacrifice d'Abraham, Nemrod.

Pieds droits. — Vierges folles et vierges sages (moderne).

Linteau et tympan. — Trois zones :

1^o Résurrection des corps (moderne):

- 2° Pèsement des âmes, S. Michel tient la balance (ancien);
- 3° Le juge suprême, les anges tiennent les instruments de la Passion; à côté la Vierge Marie, S. Jean.

Voissures. — Premier groupe de chaque cordon : à droite, les élus; à gauche, les réprouvés.

Chaudière remplie de démons, de serpents, de damnés.
Personnage à cheval.

Entassement de démons et de réprouvés.

La mort à cheval.

Démons assis sur des damnés.

Au-dessus de ce groupe : la cour céleste.

1° et 2° cordon : 44 anges; 3° cordon : 14 prophètes;
4° cordon : 16 docteurs; 5° cordon : 18 martyrs; 6° cordon : 18 figures diverses.

(Sauf la résurrection des corps, tout le tympan est ancien).

PORTE DE LA VIERGE

Statues : 94. — *Têtes diverses* : 164.

Pilier trumeau. — Bas-relief : la création et la chute.

Au-dessus : la Vierge tenant l'Enfant-Jésus (statue ancienne).

Tympan. — Trois zones :

- 1° Arche d'alliance entre 3 rois et 3 prophètes;
- 2° Ensevelissement de la Vierge;
- 3° Marie couronnée par son Fils.

Voissures. — 1° rang, 12 anges.

— 2° — 12 prophètes.

— 3° — 14 rois.

— 4° — 14 patriarches.

Ebraselements. — D'un côté, S. Denys entre deux anges, et Charlemagne; de l'autre, S. Etienne, S. Jean-Baptiste, Ste. Geneviève, Léon III.

Sous ces statues : bas-reliefs caractéristiques.

Sur les deux faces des ébraselements : 37 bas-reliefs : la terre, la mer, les signes du zodiaque, les travaux de chaque mois.

Ancien.

Ancien. Moder.

PORTE STE-ANNE OU ST-MARCEL

Trumeau. — S. Marcel.

Moder. } *Ebraselements.* — 8 statues : S. Pierre et S. Paul, David et Salomon, Bethsabée, reine de Saba, un roi, une reine.

Tympan. — Trois zones :

- 1° Légende de Ste Anne, de S. Joseph et de S. Joachim;
- 2° Mystères joyeux;
- 3° La Vierge assise; 7 personnages : La Vierge et l'Enfant, deux anges, Maurice de Sully, Louis VII, un moine.

Voissures. — 1° cordon : 14 anges.

— 2° — 14 rois.

— 3° — 16 prophètes.

— 4° — 16 vieillards.

— Bas-reliefs divers.

Ancien.

Ferrures admirables.

70 statues.

60 têtes dans les bas-reliefs.

Plus de 130 figures.

FAÇADE SEPTENTRIONALE

Ancien.

Rose de 13 mètres de diamètre.

Dans deux niches : Ange sonnant de la trompette.

S. Landry.

PORTE DU CLOITRE

Ancien.

Trumeau. — La Vierge.

Sur le linteau. — 4 anges encenseurs.

Tympan. — Trois zones :

- 1° Nativité, Purification, massacre des Innocents, fuite en Egypte;
- 2° Légende de S. Théophile.
- 3° Le pacte de S. Théophile.

Ancien. }
 Voussures. — 42 personnages.
 — 1^{er} cordon : 16 anges.
 — 2^e — 14 saintes femmes.
 — 3^e — 16 docteurs.
 En tout 74 figures, sans compter les animaux. —
 Plusieurs statues manquent.

PORTE ROUGE

Réservée au Chapitre.

Voussures. — Vie de S. Marcel.

- 1^{er} cordon : le Dragon;
- 2^e — S. Marcel baptisé;
- 3^e — donne la communion;
- 4^e — prêche et instruit;
- 5^e — enchaîne le dragon;
- 6^e — assiste les pauvres.

Tympan. — Couronnement de la Vierge, le Christ et sa Mère, un ange, S. Louis et Marguerite de Provence.

Soubassements, remplis de divers animaux.

Au-delà de la porte Rouge : 7 bas-reliefs :

- 1^{er} Mort de la Vierge ;
- 2^e Ses funérailles ;
- 3^e Son Assomption (admiration) ;
- 4^e Le Christ triomphant ;
- 5^e Couronnement de Marie au Ciel ;
- 6^e Marie toute-puissante ;
- 7^e Légende de S. Théophile.

Plus de 50 figures.

FAÇADE DU MIDI. — PORTE ST-ETIENNE

Pignon. — Le Christ, S. Martin, S. Etienne.

Au-dessous : S. Jean-Baptiste, S. Pierre, Moïse et Aaron.

Trumeau. — S. Etienne.

Ebrasements. — S. Pierre, S. Jean, S. Jacques, S. Rustique,
 S. Denys, S. Eleuthère.

S. Jacques, S. Thomas, S. Barthélemy, David, S. Martin,
 un prophète.

Tympan. — Vie et mort de S. Etienne.

A côté du tympan : Le manteau donné, le manteau sanctifié,
 Bas-reliefs.

Au-dessous des apôtres : 4 bas-reliefs inexpliqués.

Voussures. — 1^{er} rang, 12 anges.

— 2^e — 14 martyrs.

— 3^e — 16 docteurs.

Au haut des voussures : Des anges et le Père éternel.

Figures, 153 ; statues, 53.

FLÈCHE

Démolie en 1810. — Reconstituée par Viollet-le-Duc.

Du faitage au coq, 45 mètres 50 c.

Elle est entourée des 12 apôtres et des 4 symboles évangé-
 liques.

RÉSUMÉ

En dehors des portes, 54 statues.

Extérieur	Porte centrale,	150	—	et 350 figures.
	Porte de la Vierge,	94	—	164 —
	Porte Ste-Anne,	70	—	130 —
	Porte du Cloître,	42	—	40 —
	Porte Rouge,	»	—	50 —
	Porte St-Etienne,	53	—	153 —

Total : 463 statues, 887 figures.

Ajouter à cela les personnages des stalles, du chœur, des
 chapelles ; les gargouilles, les chimères, les figures d'ani-
 maux, etc. ®

On compte à Notre-Dame 14 mille têtes ou figures.

CURIOSITÉS A L'INTÉRIEUR

Trois vierges : L'une en entrant, près de la porte de la
 Vierge ; la 2^e, à un des piliers du transept ; la 3^e, à la
 chapelle S. Guillaume.

Statue de S. Denys, à un pilier du transept.
 Tombeau de Matiffas de Bucy, au rond-point.
 Pierre tombale d'Etienne Yver, sous le porche, côté nord.
 Groupe Coustou, au sanctuaire.
 Stalles du XVII^e siècle, au chœur.
 Clôture du chœur (XIII^e et XIV^e siècle).
 Chapelle de S. Pierre (boiseries du XVI^e siècle).
 Tombeaux des derniers archevêques, dans les chapelles
 absidales.

Trois grandes roses de 40 pieds de diamètre (du XIII^e
 siècle).



A visiter :

Les sacristies, le trésor, les tours ;
 Les galeries intérieures et extérieures.

CHAPELLES DE NOTRE-DAME

Vocables en 1767.

(Extrait de Charpentier).

Notre-Dame des Sept Dou- leurs.	St-Pierre, martyr.
Notre-Dame de l'Assomp- tion.	St-Denys et St-Georges.
Ste-Anne et St-Joachim.	St-Géraud.
St-Barthélemy.	St-Remy.
St-Jacques et St-Philippe.	St-Pierre et St-Etienne.
St-Antoine.	St-Jacques et St-Crépin.
St-Thomas de Cantorbéry.	St-Nicaise.
St-Augustin.	St-Rigobert et St-Louis.
Ste-Marie-Madeleine.	Décollation de St-Jean-Bap- tiste.
St-Agnan.	St-Eutrope et Ste-Foi.
St-Pierre et St-Paul.	St-Martin et St-Michel.
	St-Ferréol et St-Ferrucien.

St-Jean-Baptiste.	St-Julien le pauvre et Ste- Marie la Jussienne.
St-Eustache.	St-Laurent.
Ste-Agnès et St-Jean.	St-Eloi.
St-Sébastien.	Ste-Geneviève.
St-Nicolas.	St-Léonard.
Ste-Catherine.	St-Antoine.

Il y a eu jusqu'à 50 autels à Notre-Dame et 150 chape-
lains.

CHAPELLES DE NOTRE-DAME

Vocables en 1890.

<i>Bas-côté gauche.</i>	<i>Bas-côté droit.</i>
St-Jean-Baptiste ;	Des âmes du purgatoire ;
St-Charles-Borromée ;	Ste-Geneviève ;
St-Enfance ;	St-Joseph ;
St-Vincent-de-Paul ;	St-Pierre.
St-François-Xavier ;	Sacré-Cœur.
St-Landry ;	
St-Clotilde	
<i>Transept.</i>	
St-Etienne.	l'Annonciation.

Abside.

St-Martin ;	St-Denis ;
St-Ferdinand ;	Ste-Marie-Madeleine ;
St-Germain ;	St-Guillaume ;
St-Louis ;	St-Georges.
St-Marcel.	

Petit-Chœur.

Notre-Dame des Sept Douleurs.

PATRONS DIVERS

- S. Adjuteur.* — Pour ne pas se noyer.
Adrien. — Geôliers, brasseurs, soldats; contre la peste.
Ste Agathe. — Contre l'incendie et les maux de sein, pour les nourrices.
Agnès. — Contre les périls de la mer.
S. Albert. — Tonneliers; contre la fièvre jaune.
Alexis. — Mendiants, pèlerins, chasseurs.
Ambroise. — Animaux domestiques.
Ste Anastasie. — Tisserands.
S. André. — Pêcheurs, poissonniers; contre la stérilité des femmes.
André Avellin. — Contre la mort subite.
Ste Anne. — Fripiers, couturières, lingères, ménagères, faiseurs de balais, valets d'écurie, menuisiers, tourneurs, ébénistes.
Annonciation. — Porteurs de gazette, rubanniers.
S. Antoine. — Contre la peste, les maladies de peau; vanniers, charcutiers, porcherons.
Antoine de Padoue. — Pour retrouver les objets perdus.
Ste Appolline. — Contre les maux de dents.
L'Ascension. — Couvreurs.
L'Assomption. — Bourrelliers, poissonniers.
Ste Aye. — Contre les procès.
S. Balthazar. — Savetiers, scieurs de bois.
Ste Barbe. — Architectes, artificiers, artilleurs, fondeurs, paumiers, salpêtriers, vergetteurs, chapeliers, maçons, mineurs; contre la foudre, la mort subite.
S. Barthélemy. — Bouchers, tanneurs, relieurs.
Bennon. — Contre la pluie.
Benoît. — Contre les maléfices, le poison.
Ste Berthile. — Contre goître, maux de gorge, foudre, orage.
Bibiane. — Buveurs; contre les maux de tête.
S. Blaise. — Cardeurs, tisseurs, tailleurs de pierre; contre la toux, les maux de gorge; pour les pourceaux.

- S. Boniface.* — Tailleurs.
Bruno. — Contre la peste.
Cassien. — Ecrivains, instituteurs.
Ste Catherine. — Jeunes filles, servantes, fileuses, orateurs, philosophes, charrons, meuniers, potiers.
Cécile. — Musiciens.
S. Christophe. — Arbalétriers, portefaix, foulons, fruitiers; contre la mort subite, la grêle, les maux de dents.
Clair. — Miroitiers, émailleurs, brodeurs, boissetiers, vidangeurs.
Ste Claire. — Doreurs, brodeurs, blanchisseuses, repasseuses; contre les maux d'yeux.
S. Claude. — Tourneurs, bimbetotiers.
Clément. — Bateliers.
Cloud. — Cloutiers; contre les clous.
Côme et Damien. — Médecins, chirurgiens, pharmaciens, sages-femmes.
Immaculée Conception. — Tapissiers, tondeurs de drap, tonneliers.
IV Couronnés. — Maçons, sculpteurs, tailleurs de pierre.
Crépin. — Gondonniers, gantiers, tisserands.
Dominique. — Contre les serpents et la fièvre.
Donat. — Boulangers; contre la foudre.
Ste Dorothee. — Brasseurs, jeunes époux, jardiniers fleuristes.
S. Eloi. — Orfèvres, forgerons, maréchaux, vétérinaires, selliers, charrons, chaudronniers, couteliers, horlogers, serruriers, mineurs, éperonniers, carrossiers, cochers, fermiers, maquignons, taillandiers, batteurs d'or, doreurs, ferblantiers, monnayeurs, laboureurs, valets de ferme; contre les chevaux méchants.
Emilien. — Contre hernies, gravelle, maux de tête.
St-Esprit. — *Pentacôte.* — Distillateurs, marchands de liqueurs, d'essences.
Etienne. — Tailleurs de pierre, fondeurs.
Eugène. — Meuniers.
Ste Euphémie. — Faculté de Paris.
S. Genès. — Les comédiens.

- S. Georges.* — Cavaliers, archers.
Gilles. — Estropiés, éperonniers; contre la stérilité et le cancer.
Ste Godelièvre. — Contre l'esquinancie.
S. Grégoire. — Chantres, écoliers.
Guy. — Sacristains, laboureurs; contre l'épizootie et la contagion.
Hilaire. — Contre les serpents.
Homobon. — Drapiers, tailleurs, frippiers, hôteliers.
Honoré. — Boulangers.
Hubert. — Chasseurs, fondeurs, forestiers, pelletiers; contre la rage.
Saints Innocents. — Enfants de chœur.
Isidore. — Laboureurs.
Jean-Baptiste. — Fourbisseurs, couteliers, ceinturonniers, oiselliers, peaussiers, tailleurs; pour les agneaux; contre les convulsions, la grêle.
Jean, évangeliste. — Templiers, théologiens; contre le poison; pour la bonne amitié.
Jean Porte-Latine. — Imprimeurs, typographes, papetiers, parcheminiers, relieurs, écrivains, copistes, papetiers-colleurs, chandeliers, huiliers.
Jérôme. — Les étudiants.
Job. — Contre la lèpre, etc.
Joseph. — Charpentiers, menuisiers, charrons; pour la bonne mort.
Jude. — Pour les causes désespérées.
Julien. — Voyageurs, ménétriers, jongleurs, saltimbanques, bergers, pèlerins, hôteliers, passeurs de barque.
Lambert. — Laboureurs.
Laurent. — Rôtisseurs, traiteurs, cuisiniers; contre l'incendie, pour le raisin.
Lazare. — Lépreux, mendiants.
Léonard. — Porteurs d'eau, prisonniers, forgerons, chaudronniers, serruriers, portefaix, houlleurs, tonneliers; pour accouchement.
Leu. — Bergers; contre les loups.
Louis. — Barbiers, coiffeurs, boutonnières, brodeurs,

- distillateurs, merciers, lapidaires, ouvriers en bâtiment, académie des sciences, brasseurs.
S. Louis de Gonzague. — Les étudiants.
Luc. — Peintres, médecins, relieurs, artistes de toute sorte.
Ste Lucie. — Pour les yeux, contre les flux de sang.
Madeleine. — Repenties, parfumeurs, gantiers, mégisiers, gainiers.
S. Marc. — Notaires, vitriers; contre la gale.
Ste Marguerite. — Pour les femmes enceintes.
Marthe. — Aubergistes, hôteliers, hospitalières, lavandières.
S. Martin. — Hôteliers, cavaliers, sergents, crieurs.
Mathias. — Charpentiers, tailleurs, buveurs; contre la petite vérole.
Mathurin. — Contre la possession et les méchantes femmes; bouffons, potiers.
Maur. — Contre le coriza.
Maurice. — Couturiers; contre la goutte.
Médard. — Brasseurs; pour la vigne, contre le mal de dents.
Méen. — Contre les maladies de la peau.
Michel. — Balanciers, bonnetiers, chapeliers, écrivains, étuvistes, fabricants d'oublies, merciers, épiciers.
Nativité de Notre-Dame. — Traiteurs, drapiers, marchands de marée, potiers, vinaigriers, distillateurs, limonadiers, rubaniers, frangers, ouvriers en draps d'or et d'argent, épingliers, maîtres-queux, cuisiniers, traiteurs.
Nicolas. — Ecoliers, bateliers, pêcheurs, mariniers, débardeurs, voyageurs, brasseurs, tonneliers, ciriers, mal-jugés; contre les voleurs.
Onésime. — Serviteurs.
Panrace. — Contre les faux témoins.
Pantaléon. — Médecins; contre la consommation.
Paul. — Cordiers; contre la grêle et les serpents.
Phocas. — Jardiniers, navigateurs.
Pierre. — Banquiers, planchiers, moissonneurs, save-tiers, serruriers.

Purification. — Chandeliers, ouvriers rubaniers, vinaigriers.

S. Roch. — Paveurs, chirurgiens ; contre la peste.

St-Sacrement. — Repasseuses, dentelières.

Sébastien. — Aiguilletiers, arbalétriers, archers, arquebusiers, marchands de ferraille ; contre la peste, les épizooties.

Théodore. — Contre les orages.

Théodote. — Hôteliers.

Thomas. — Architectes, maçons, tailleurs de pierre.

Transfiguration. — Dégraisseurs.

Ste-Trinité. — Tailleurs, fripiers, plombiers, couvreurs, vitriers.

Sté Véronique. — Les lingères.

S. Victor. — Les meuniers ; contre la foudre.

Vincent. — Vignerons.

Visitation. — Scieurs de long.

Yves. — Jurisconsultes, avoués, orphelins, notaires, huissiers.

Ste Zite. — Servantes.

(Extrait du P. Cahier S. J.)

PATRONAGE DES CORPORATIONS
ET PROFESSIONS

Architectes.....	s. Thomas.
Archers.....	Sébastien.
Armuriers.....	Guillaume.
Artilleurs.....	ste Barbe.
Aubergistes.....	Marthe.
Aveugles.....	s. Louis.
Avocats.....	Yves.
Balanciers.....	Michel.
Barbiers.....	Louis.
Chirurgiens.....	Côme et Damien.
Bateliers.....	Nicolas.
Bergers.....	ste Germaine.
Bouchers.....	s. Barthélemy.
Boulangers.....	Antoine.
Bourreaux.....	Adrien.
Bourreliers.....	Eloi.
Brodeurs.....	Clair.
Brassiers.....	ste Barbe.
Brasseurs.....	s. Adrien.
Cabaretiers.....	ste Marthe.
Captifs.....	s. Léonard.
Cardeurs.....	Blaise.
Carriers.....	Blaise.
Cartiers.....	rois mages. ®
Chandeliers.....	Jean Porte-Latine.
Chantres.....	Grégoire.
Chapeliers.....	Michel.
Charbonniers.....	Alexandre.
Charcutiers.....	Antoine.
Charpentiers.....	Joseph.
Charrons.....	Eloi.

Purification. — Chandeliers, ouvriers rubaniers, vinaigriers.

S. Roch. — Paveurs, chirurgiens ; contre la peste.

St-Sacrement. — Repasseuses, dentelières.

Sébastien. — Aiguilletiers, arbalétriers, archers, arquebusiers, marchands de ferraille ; contre la peste, les épizooties.

Théodore. — Contre les orages.

Théodote. — Hôteliers.

Thomas. — Architectes, maçons, tailleurs de pierre.

Transfiguration. — Dégraisseurs.

Ste-Trinité. — Tailleurs, fripiers, plombiers, couvreurs, vitriers.

Sté Véronique. — Les lingères.

S. Victor. — Les meuniers ; contre la foudre.

Vincent. — Vignerons.

Visitation. — Scieurs de long.

Yves. — Jurisconsultes, avoués, orphelins, notaires, huissiers.

Ste Zite. — Servantes.

(Extrait du P. Cahier S. J.)

PATRONAGE DES CORPORATIONS
ET PROFESSIONS

Architectes.....	s. Thomas.
Archers.....	Sébastien.
Armuriers.....	Guillaume.
Artilleurs.....	ste Barbe.
Aubergistes.....	Marthe.
Aveugles.....	s. Louis.
Avocats.....	Yves.
Balanciers.....	Michel.
Barbiers.....	Louis.
Chirurgiens.....	Côme et Damien.
Bateliers.....	Nicolas.
Bergers.....	ste Germaine.
Bouchers.....	s. Barthélemy.
Boulangers.....	Antoine.
Bourreaux.....	Adrien.
Bourreliers.....	Eloi.
Brodeurs.....	Clair.
Brassiers.....	ste Barbe.
Brasseurs.....	s. Adrien.
Cabaretiers.....	ste Marthe.
Captifs.....	s. Léonard.
Cardeurs.....	Blaise.
Carriers.....	Blaise.
Cartiers.....	rois mages.
Chandeliers.....	Jean Porte-Latine.
Chantres.....	Grégoire.
Chapeliers.....	Michel.
Charbonniers.....	Alexandre.
Charcutiers.....	Antoine.
Charpentiers.....	Joseph.
Charrons.....	Eloi.

Chasseurs.....	s.	Hubert.
Chaudronniers.....		Eloi.
Chaussetiers.....	ste	Anne.
Chevaliers.....	s.	Georges.
Ciriers.....		Nicolas.
Cloutiers.....		Cloud.
Confiseurs.....		Mathias.
Cordiers.....		Paul.
Cordonniers.....		Crépin.
Corroyeurs.....		Crépin.
Couvreurs.....		Ascension.
Cuisiniers.....		Laurent.
Dégraisseurs.....		Transfiguration.
Dentelières.....		N.-D. des Neiges.
Dinandiers.....		Maur.
Drapiers.....		Sévère.
Distillateurs.....		Pentecôte.
Ecoliers.....		Nicolas, Grégoire le G.
Ecrivains.....		Jean Porte-Latine.
Enfants.....		Saints Innocents.
Eperonniers.....		Eloi.
Epiciers.....		Nicolas.
Epingliers.....		N.-D. Nativité.
Entrepreneurs.....		IV Couronnés.
Escrimeurs.....		Michel.
Estropiés.....		Gilles.
Etudiants.....		Louis de Gonzague.
Etuvistes.....		Michel.
Femmes enceintes.....	ste	Marguerite.
Ferblantiers.....	s.	Eloi.
Fiancés.....		Valentin.
Filles (vieilles).....	ste	Catherine.
Fondeurs.....	s.	Hubert.
Façenciers.....		Antoine de Padoue.
Fripriers.....		Maurice.
Forestiers.....		Hubert.
Forgerons.....		Eloi.
Fossoyeurs.....		Joseph.

Foulons.....	s.	Pierre et s. Paul.
Fourbisseurs.....		Jean-Baptiste.
Fromagiers.....		Michel.
Fruitiers.....		Christophe.
Gantiers.....	ste	Madeleine.
Garçons.....	s.	Nicolas.
Grènetiers.....		Antoine.
Guerriers.....		Georges.
Horlogers.....		Eloi.
Hospitaliers.....		Julien.
Hôteliers.....		Homobon.
Houilleurs.....		Léonard.
Imprimeurs.....		Jean Porte-Latine.
Jardiniers.....		Fiacre.
Laboureurs.....		Médard.
Lanterniers.....		Marc.
Lapidaires.....		Louis.
Lavandières.....	ste	Marthe.
Lingères.....		Véronique.
Luthiers.....		Cécile.
Maçons.....	s.	Blaise.
Maitres d'école.....		Cassien.
Marins.....		Nicolas.
Médecins.....		Luc.
Ménétriers.....		Genès.
Menuisiers.....	ste	Anne.
Merciers.....		N.-D; St-Michel.
Mesureurs.....	s.	Michel.
Meuliers.....		Blaise.
Meuniers.....		Victor.
Militaires.....		Martin.
Moissonneurs.....		Pierre-ès-Liens.
Monnayeurs.....		Eloi.
Musiciens.....	ste	Cécile.
Naufragés.....	s.	Nicolas.
Notaires.....		Jean Porte-Latine.
Nattiers.....		Nativité.
Serviteurs.....		Onésime.
Orfèvres.....		Eloi.

Palefreniers.....	s. Marcel.
Papetiers.....	Jean Porte-Latine.
Pâtisseries.....	Michel.
Parcheminiers.....	Jean Porte-Latine.
Parfumeurs.....	ste Madeleine.
Passementiers.....	s. Louis.
Paumiers.....	ste Barbe.
Paveurs.....	s. Roch.
Peaussiers.....	Barthélemy.
Pêcheurs.....	Pierre.
Pègneurs.....	ste Anne.
Peintres.....	s. Luc.
Pèlerins.....	Jacques.
Pelletiers.....	Jean-Baptiste.
Perruquiers.....	Louis.
Pharmaciens.....	Côme.
Philosophes.....	ste Catherine.
Plâtriers.....	s. Blaise.
Poissonniers.....	André.
Portefaix.....	Christophe.
Porteurs d'eau.....	Léonard.
— de gazette.....	Annonciation.
Pompiers.....	ste Barbe.
Potiers.....	s. Fiacre.
Raccommodeuses.....	ste Catherine.
Relieurs.....	s. Luc.
Rôtisseurs.....	Laurent.
Sacristains.....	Guy.
Salpêtriers.....	ste Barbe.
Savetiers.....	s. Crépin.
Scieurs.....	Visitation.
Sculpteurs.....	Luc.
Selliers.....	Eloi.
Séminaires.....	Présentation.
Sergers.....	Visitation.
Serruriers.....	Eloi.
Servantes.....	Zite.
Tabletters.....	Hildevert.

Tailleurs d'habit.....	s. Boniface.
— de pierre.....	Thomas.
Tanneurs.....	Simon.
Tapissiers.....	François d'Assise.
Teinturiers.....	Maurice.
Tisserands.....	Blaise.
Tisseurs.....	Transfiguration.
Théologiens.....	ste Euphémie.
Tonneliers.....	s. Nicolas.
Tourneurs.....	ste Anne.
Tuilliers.....	s. Fiacre.
Université.....	Charlemagne.
Vanniers.....	Paul.
Verriers.....	Luc et Clair.
Vidangeurs.....	Jules.
Vignerons.....	Vincent.
Vinaigriers.....	N.-D. Nativité.
Vitriers.....	Marc.
Voyageurs.....	Julien.

(Extrait du 'P. Cahier, S. J. et autres auteurs.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



FÊTES DE LA SAINTE VIERGE

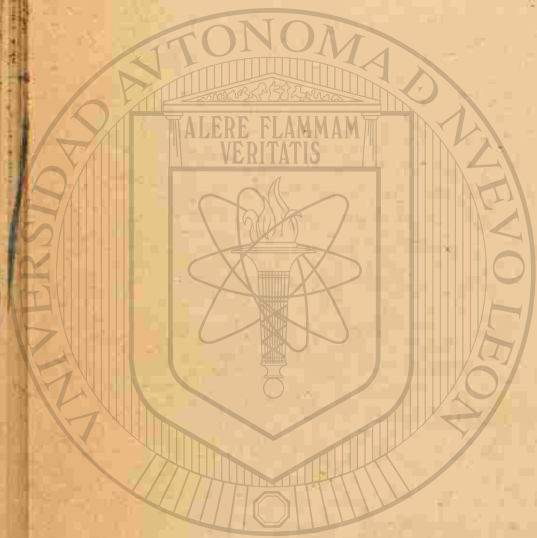
(Extrait du Bréviaire Romain).

- 23 Janvier. — Les Fiançailles de la Sainte Vierge.
2 Février. — La Purification; instituée par le pape Gélase, en 496.
25 Mars. — L'Annonciation.
Vendredi, après le dim. de la Passion. — N.-D. des Sept Douleurs.
26 Avril. — N.-D. de Bon Conseil. (Décret du pape Pie VI.)
24 Mai. — N.-D. Auxiliatrice. (Décret de Pie VII.)
2 Juillet. — La Visitation; (Décret d'Urbain VI.)
9 Juillet. — N.-D. des Miracles.
16 Juillet. — N.-D. du Mont-Carmel; remonte à 1251.
2 Août. — N.-D. des Anges; remonte à Honorius III, en 1225.
5 Août. — N.-D. des Neiges; remonte au pape Libère.
15 Août. — L'Assomption; d'après S. Bernard, remonte aux apôtres. (Décret de Charlemagne, en 802; Vœu de Louis XIII, 1638.)
Dimanche, après l'octave de l'Assomption. — Le Saint Cœur de Marie.
8 Septembre. — La Nativité; d'après Baronius, remonte à 436.
24 Septembre. — N.-D. de la Merci; remonte à Grégoire IX.
Dimanche, dans l'octave de la Nativité. — Le Saint Nom de Marie; remonte à Innocent XI.
11 Octobre. — La Maternité de la Sainte Vierge.
16 Octobre. — La Pureté de la Sainte Vierge.
1^{er} dimanche d'octobre. — Le Saint Rosaire; (Pie V, Benoît XIII, Léon XIII.)
4^e dimanche d'octobre. — le Patronage de la Sainte Vierge.
21 Novembre. — La Présentation (en Orient: au IX^e siècle; en Occident: Sixte V, en 1585.)

- 8 Décembre. — L'Immaculée Conception; (S. Ildefonse, VII^e siècle, Sixte IV, Pie IX.)
10 Décembre. — N.-D. de Lorette.
18 Décembre. — L'Attente du divin enfantement.
Mois de Marie, (Décret de Pie VII, 18 juin 1822.)

OBSERVATION

Plusieurs des fêtes que nous venons de nommer, entre autres la fête de la Présentation, n'étaient pas encore établies en Occident, à l'époque de la construction de Notre-Dame. La Métropole ne pouvait les rappeler. Nous n'en parlons pas dans cet ouvrage.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



TABLE DES MATIÈRES

Topographie.	SOMMAIRE	Pages
	DÉDICACE : A Sa Grandeur Monseigneur COTTON.	v
	RÉPONSE de Monseigneur COTTON.	vii
	LETTRE DE M. BERGÈS, chanoine-archiprêtre de N.-D. de Paris	ix
	AVANT-PROPOS. — Origine de cet ouvrage.	xi
	I.	
	Statue de la Vierge. — Pilier du transept. — 1 ^{re} travée gauche.	<i>Ave Maria</i> 1
	Le culte et les beaux arts. — Millet. — Fourvières. — Palestrina. — Stabat.	
	II.	
	Plan général de Notre-Dame.	<i>C'est lui qui me bâtira un temple.</i> 11
	Plein-cointre et Tiers-Point. — Conseil épiscopal de Maurice de Sully. — Le Maître de l'Œuvre.	

Topographie.	SOMMAIRE	Pages
--------------	----------	-------

III.

Vue générale de Notre-Dame. — Façade.	<i>Les pierres parleront.</i>	21
	St-Etienne. — St-Denys. — L'église et la synagogue. — Adam. — Eve. — La Vierge Marie.	

IV.

Vue générale de Notre-Dame. — Intérieur. — Extérieur — Passim.	<i>Les cieus racontent la gloire de Dieu.</i> 31
	Création du monde. — Création de l'église ogivale.

V.

Passim. — Chimères des galeries extérieures.	<i>Que tous les anges l'adorent.</i>	41
	Esprits bons. — Esprits mauvais.	

VI.

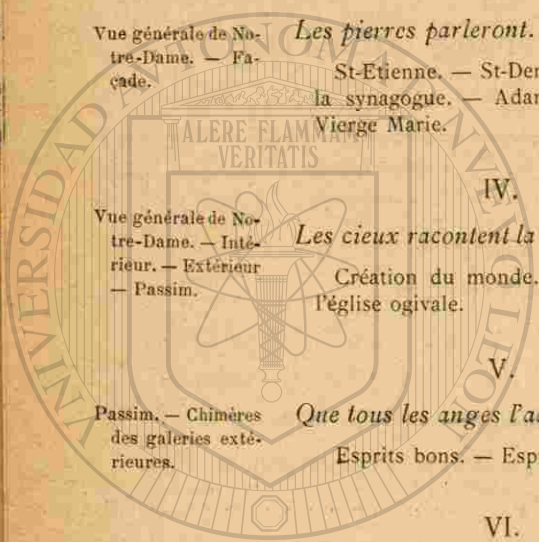
Trumeau de la porte de la Vierge.	<i>Elle t'écrasera la tête.</i>	51
	La déchéance originelle.	

VII.

Murs extérieurs et intérieurs. — Passim.	<i>Etudiez les Ecritures.</i>	61
	Ancien-Testament. — Prophéties.	

VIII.

Porte Ste-Anne. — Linteau.	<i>Une lige sortira de Jessé.</i>	71
	Légende de S. Joachim et de Ste Anne.	



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Topographie.	SOMMAIRE	Pages
--------------	----------	-------

IX.

Porte Ste-Anne. — Linteau. — Stalles.	<i>Magnificat anima mea Dominum.</i>	81
	S. Jean-Baptiste. — Annonciation. — Visitation.	

X.

Clôture du chœur. — Porte Ste-Anne — Porte du cloître. — Tympan.	<i>La bonté et l'humanité de N.-S. nous est apparue.</i>	89
	Bergers. — Mages. — Hérode. — Théophanie.	

XI.

Porte Ste-Anne. — Porte du cloître. — Ferrures.	<i>Il cherche quelqu'un à dévorer.</i>	99
	Légende de Biscornette et de saint Théophile.	

XII.

Passim. — Gargouilles.	<i>Tous les murs sont pierres précieuses.</i> 109
	L'art Français ou Ogival.

XIII.

La grande nef. — Tombes.	<i>Ils se réveilleront.</i>	119
	Les morts descendent les marches du temps. — Isabelle de Hainaut. — Saint Louis. — Bossuet. — De Quélen. — Darboy. — Etc.	

Topographie	SOMMAIRE	Pages
-------------	----------	-------

XIV.

Clôture du chœur. — *Marie conservait toutes ces paroles.* . . . 127
 Porte du cloître — Réflexions sur les mystères joyeux du
 Porte St-Anne. — St-Rosaire. — Vie de travail.
 Stalles.

XV.

Clôture du chœur : *Dieu était avec lui* 137
 côté nord. — Stal-
 les. Divinité du Christ. — Maternité di-
 vine de la Vierge Marie.

XVI.

Clôture du chœur : *Voilà !... Nous montons à Jérusalem.* 147
 côté nord. — Stal-
 les. Gethsémani. — Mystères douloureux.

XVII.

Ancien Jubé. — Stal- *Etes-vous le fils de Dieu ?* 155
 les. Caïphe, Hérode et Pilate, Platon.

XVIII.

Crucifix. — Ancien *Et, inclinant la tête, il rendit l'esprit!* 165
 Jubé. — Reliques
 de la Passion. —
 Groupe de Cous-
 tou. Sept paroles du Christ en croix. —
 Ecce mater tua.

XIX.

Clôture du chœur : *Quand j'aurai été exalté !* 175
 côté du midi. —
 Stalles. Triomphe de la Croix. — Mystères
 glorieux.

Topographie.	SOMMAIRE.	Pages
--------------	-----------	-------

XX.

Le chœur et le sanc- *Tremblez, en entrant dans le sanc-*
 tuaire. — Chasses. tuaire 183
 — Autel majeur.

S. Marcel. — S. Dominique. — Jeanne
 d'Arc. — Cathedra. — Les croisades. —
 Les Ardents. — Vœu de Louis XIII.

XXI.

Porte St-Etienne, au *Vous me serez témoins* 193
 midi. Les martyrs ; leur cause.

XXII.

Passim. — Stalles. *Ils persévéraient dans la prière avec*
Marie 203
 Culte de la Ste Vierge. — M. de Rossi.

XXIII.

Tableau du sacre, *Souvenez-vous des jours anciens.* . . . 211
 par David. Entrée des Evêques. — Bouvines. —
 Philippe-Auguste. — Pie VII. — Napo-
 léon. ®

XXIV.

Les chapelles de No- *Voyez cette couronne* 221
 tre-Dame. — No-
 tre-Dame des Sept
 Douleurs, Culte des saints. — Patrons et patro-
 nages. — Question ouvrière. — Ste
 Geneviève.

Topographie.	SOMMAIRE	Pages
--------------	----------	-------

XXV.

Trumeau de la porte du jugement. — Ebrase-ments. — Pieds-droits.	<i>Et il les instruisait.</i>	231
	Le Christ docteur. — La Loi nouvelle. — Apôtres. — Vertus. — Pierre philo- sophale.	

XXVI.

Du haut des tours. — Vision.	<i>Il rendra à chacun selon ses œuvres.</i> 241
	Sanction terrestre de la loi chrétienne. — Ninive. — Babylone. — Cavaliers apocalyptiques.

XXVII.

Porte du jugement. — Tympan et vou- sures.	<i>Venez les bien-aimés.</i>	251
	Résurrection des morts. — Jugement universel. — S. Michel. — Ciel et enfer. — Sanction définitive de la loi chrétienne.	

XXVIII.

Vitraux. — Peintu- res. — Grandes roses.	<i>Dans l'Ancien Testament tout était figure</i>	261
	Séguier et Dante. — S. Thomas d'A- quin. — Ecoliers de la rue du Fouard. — Le ciel de N.-Dame de Paris.	

XXIX.

Excursion au dehors — Pèlerinage.	<i>Elles brillent comme des étincelles de rosée.</i>	271
	Les sœurs de N.-Dame de Paris. — Reims, Amiens, Chartres.	

Topographie.	SOMMAIRE	Pages
--------------	----------	-------

XXX.

Porte de la Vierge. — Tour du Nord.	<i>De Marie est né Jésus.</i>	281
	Gloires de Marie. — N.-Dame de Paris. — S. Charlemagne. — Couronnement dans le Ciel. — Prière.	

REMARQUE. — M. le chanoine A***. 291

EPILOGUE. — Immensité du sujet.
— Ce que coûterait aujourd'hui
N.-D. de Paris 293

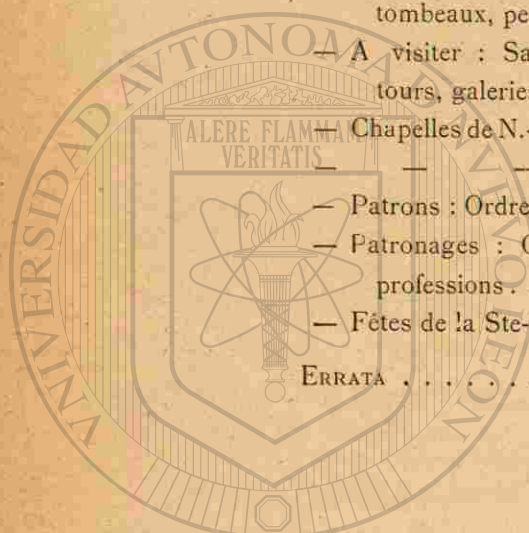
AUTEURS ET OUVRAGES CONSULTÉS . 297

RENSEIGNEMENTS DIVERS :

— Dimensions des principales égli- ses ogivales	299
— Dates de la fondation de quel- ques églises ogivales.	299
— Dates intéressant N.-Dame de Paris	300
— Dates de plusieurs personnages illustres.	300
— Inventaire : Objets d'art de N.- Dame, statues, bas-reliefs, extérieur	301

Topographia.	SOMMAIRE	Pages
--------------	----------	-------

— Curiosités intérieures : Statues, tombeaux, peintures	305
— A visiter : Sacristie, trésor, tours, galeries	306
— Chapelles de N.-Dame, en 1765.	306
— en 1890.	307
— Patrons : Ordre alphabétique .	308
— Patronages : Corporations et professions	313
— Fêtes de la Ste-Vierge	318
ERRATA	329



ERRATA

Page 67 ligne 8	au lieu de <i>Zachée,</i>	lisez <i>Isaïe.</i>
— 74 — 23	— <i>sort,</i>	— <i>sors.</i>
— 142 — 23	— <i>avait,</i>	— <i>a.</i>
— 142 — 25	— <i>avait,</i>	— <i>a.</i>
— 149 — 6	— <i>Verbe Père,</i>	— <i>du Père.</i>
— 154 — 4	— <i>Malchas,</i>	— <i>Malchus.</i>
— 191 — 9	— <i>personnie,</i>	— <i>personnifies.</i>
— 208 — 21	— <i>Hétérodoxe,</i>	— <i>hétérodoxe.</i>

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



NUEV
IOTE